Amplitudes

La conjuration des territoires

#1

janv. - juin 2020

Amplitudes

La conjuration des territoires

Amplitudes

Les Éditions Châtelet-Voltaire remercient la DRAC et la Région Grand Est de leur soutien à la publication de la revue AMPLITUDES.

Comité de rédaction :
Marc ABÉLÈS, François BARRÉ, Marie-Hélène CAROFF, Maria Claudia GALERA, Jean-Michel GÉRIDAN, Monique JEUDY, Jean-Paul KAUFFMANN, François LARCELET, Jean LEBRUN, Samuel MOURIN, Pierre-Yves SOUCY, Karine STEBLER, Benoît VINCENT, Patrick WATIER.

Directeur de la revue : Henri-Pierre JEUDY
Conception graphique : Angélique DECOCK

Préambule

AMPLITUDES, une revue pour le Grand Est, propose d'aborder les questions complexes que soulèvent le déséquilibre entre territoires désertifiés et territoires peuplés, les tentatives de réalisation d'une « égalité des territoires » les stratégies d'attractivité des lieux… Comment se manifestent les modes de résistance au changement ou au déclin ? Quel sens prennent les effets des contretemps ? Si la souveraineté d'une nation semblait traditionnellement dépendre de ses frontières, appréhender aujourd'hui l'hétérogénéité des territoires, dans leur singularité propre, est un défi face à la revendication traditionnelle des identités locales. L'enjeu de la revue AMPLITUDES est de mettre en valeur ce que peut être une singularité territoriale, ce que peut être une souveraineté « née de l'épaisseur de l'histoire » dans un contexte où l'absence de frontières nous appelle à ne plus nous réfugier derrière des limites que définirait un « espace identitaire ». Entre les parties peuplées de la Région du Grand Est et celles qui le sont moins, voire beaucoup moins, les perspectives d'avenir suivent des voies différentes. Les pays les plus désertifiés susciteront-ils des interrogations existentielles nouvelles quant au devenir des modes de vie dans notre société ?

La composition de la revue se fera selon une conception anthropologique qui inclut autant l'expression littéraire que l'analyse socio-politique et économique.

Sommaire #1

La conjuration des territoires

P.6 - ÉDITO

P.14 - I. LES TERRITOIRES EN ACTION
- P.15 - Urgences aux ronds-points
- P.27 - Saint-dizier ou le devenir d'une utopie urbaine

P.35 - II. VERS UNE NOUVELLE ANTHROPOLOGIE DES TERRITOIRES
- P.36 - Terrain ou territoires ?
- P.50 - Territoires : entre humains et non-humains
- P.63 - Le rapport ville/nature : un exemple Rio de Janeiro

P.69 - III. LE REGARD ET LES LIEUX
- P.70 - Villes et jeux d'images
- P.83 - Lettres sur le paysage
- P.93 - Amplitude et humilité
- P.99 - Sans attache

Officine des alternatives

P.111 - Parc national de forêts, concentré de concepts paradoxaux

Utopies des savoir-faire

P.121 - Un monde pariétal

Blogueurs de l'Est

P.127 - L'origine de mon blog : le goût des cimetières

P.132 - L'origine du blog de H.-P.

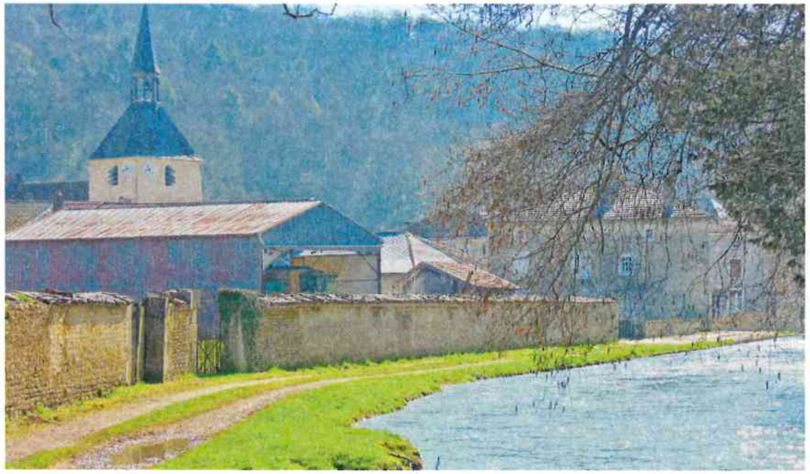
Chroniques de la Rambleur

P.138 - À propos de la chronique

P.140 - Un typographe à Joinville dans les années 70

Édito

Lorsque nous sommes en train de marcher sur un coteau et que nous observons l'alentour, les limites imposées pour la découpe de l'espace deviennent plus tangibles, nous voyons distinctement des fils de fer barbelés qui forment la clôture des champs, des bouts de route, des bosquets isolés, un clocher d'église, une étable pour les vaches en stabulation, de telle sorte que notre regard peut s'arrêter sur chaque détail comme s'il participait lui-même à la distribution des lieux dans l'espace. Au gré de l'apparition des abords et des contours, nous goûterions cette impression étrange de nous trouver à la naissance de notre vision quand notre œil vagabonde en scrutant l'horizon après avoir perdu de vue les limites anthropiques de l'espace. Si je regarde sur une carte, le tracé du bornage départemental, je ne peux m'empêcher comme tout un chacun, d'estimer qu'il est arbitraire. Sans doute trouverais-je bien des raisons qui m'expliqueront comment son aspect sinueux a été rendu légitime sur le terrain, mais au fil du temps, cet arbitraire n'aura fait que s'imposer au point de disparaître comme tel.



On pourrait considérer aussi que nous avons une conception nominaliste du territoire puisque sa découpe est réalisée par une distribution interminable de noms propres. Ces noms de pays, de contrées, de cours d'eau, de forêts, de villages désignent des lieux circonscrits qui offrent à la mémoire le souvenir d'une autre époque. Cette taxinomie forme à elle seule une lecture du paysage sous un mode pour le moins incantatoire : un nom de lieu prononcé donne à celui-ci une existence. Il est là et non ailleurs. Il ne bouge jamais malgré le temps qui passe. D'une manière allégorique, la représentation de la configuration détaillée d'une contrée peut naître de l'énonciation de chaque lieu, le poème ainsi composé n'étant qu'une suite rythmée de noms propres, lesquels deviennent, comme dans la poésie de François Villon, des noms communs. Cette vision nominaliste est étrange parce qu'elle va de soi, elle n'est plus réfléchie, elle s'impose comme une sorte d'évidence archéologique. Le nom prononcé se donne pour le signe immuable de l'existence réelle du lieu. Notre imaginaire de ces lieux nous prédispose à entendre toutes les légendes possibles comme si leur histoire n'avait jamais cessé de se poursuivre. Chaque lieu devient lui-même fragment de récit.

Pour consacrer l'identité singulière d'un territoire, on s'imagine que l'acharnement actuel de la restauration patrimoniale rassure la population en oubliant qu'elle produit dans chaque village un effet de muséification. Le patrimoine est utilisé comme une arme contre les risques de déclin d'un territoire qui doit tirer sa magnificence d'un passé glorifié. Tous les signes d'abandon sont destinés à exacerber cette volonté collective de sauvegarde patrimoniale. Ainsi doit se vivre le sentiment de l'appartenance à un territoire. Plus une bourgade se vide de sa population, plus elle est appelée à se faire l'objet d'une restauration qui permet de rendre visible sa résistance à la disparition. À la mort de la « vie sociale » se substitue l'obligation de reconstruire

le décor du passé qui se veut « vivant » alors qu'il est, plus que jamais, « monumentalisé ». La conservation du passé a pour vocation de rassurer en multipliant les représentations communes d'une continuité temporelle, figurée par des lieux rendus mémorables. Comment au cœur même de la folie collective d'une sauvegarde incessante des patrimoines se cache un processus obsessionnel de conjuration de la catastrophe ? En Haute-Marne, par exemple, on assiste à deux scènes dont la dichotomie produit un effet spéculaire inquiétant : d'un côté, dans plusieurs chantiers de restauration d'anciens bâtiments, des artisans bénévoles viennent travailler comme s'ils montraient la gestualité de leur savoir-faire sur une scène de théâtre – la rue ou une place -, de l'autre, sur l'espace plutôt désert de Bure, dans la Meuse, où se construit le dépôt de déchets nucléaires, des opposants, comme on les appelle, se rassemblent pour manifester leur refus des risques de destruction de la planète. La figure pourrait être réversible : le côté visible de la jubilation publique qu'engendre la restauration, de l'autre, le côté caché d'une terreur que provoque le nucléaire.

Le territoire peut aussi avoir l'air de disparaître dans un espace devenu « réticulaire ». Depuis la fin de la seconde Guerre Mondiale, dans la plupart des bourgades, les nouvelles constructions offrent l'aspect dominant de l'urbanisation des campagnes. Elles rappellent l'habitat des banlieues et enserrent comme un rhizome, le noyau patrimonial des villages et des petites cités. Ainsi chaque « lieu propre » semble virtuel bien que l'urbanisation des espaces ruraux ait adpoté, dans les pratiques de zonage, des figures réticulaires rendues plus visibles sur le territoire. Ce qui triomphe, c'est « l'esprit de réseau » dans toutes les modalités de consommation et de production, et celui-ci a de sérieuses incidences sur le sentiment d'appartenance à un territoire et sur ses limites instituées, ostensibles ou non, en les projetant sans cesse dans l'espace indéfini de la communication. De plus, au cours des

changements du rapport entre l'urbain et le rural, « l'urbanisation du rural » se réalise surtout dans le monde virtuel des réseaux et dans les effets de la disparition des modalités anciennes des échanges. Il se forge alors une relation complexe, contradictoire et complémentaire, entre l'abstraction de l'urbanisation globalisée et la pérennité des paysages ruraux. Les représentations de l'appartenance territoriale ne peuvent que se déliter dans les temps à venir où l'espace réticulaire de l'urbanisation et de la globalisation ne connaît aucune frontière visible. Que restera-t-il de la distinction entre la « vie rurale » et la « vie urbaine » ? Des représentations anachroniques stéréotypées qui relèvent de « résiduels idéologiques » ? Le maintien de cette distinction assure pourtant la vision en trompe-l'œil de ce qui reste de la ruralité. Faut-il se représenter les restes patrimoniaux comme les dernières valeurs d'appartenance au territoire ? Des symboles protégés pour des raisons historiques, épars sur le territoire, figurant une constellation de signes tangibles d'une certaine « épaisseur de l'histoire »...

Les mesures de l'attractivité semblent déterminer l'avenir des territoires urbains et ruraux. Concernant l'ensemble des secteurs économiques, sociaux et culturels, celles-ci sont devenues des indicateurs de tendance qui, en principe, permettent d'évaluer ce que deviendront les territoires. De telles perspectives d'avenir font-elles apparaître des chances de métamorphose ou des signes de déclin ? Dans quelle mesure le « droit au développement sans limite » n'est que la mascarade de l'apologie de l'égalité des territoires ? Le système d'égalité républicaine des territoires peut apparaître comme un leurre d'autant plus que l'acharnement à le maintenir ne cesse d'augmenter sa fragilisation. D'un côté, faut-il croire que les espaces forestiers et ruraux seront pour l'avenir, dans la région du Grand Est, un atout décisif dans un monde où la gestion durable des

ressources naturelles deviendra la « pierre angulaire » des modes de vie ? De l'autre, les territoires transfrontaliers offrent des perspectives de développement qui changent de plus en plus les modes de vie, loin des représentations parfois angoissantes du déclin territorial.

Les mesures de l'attractivité privilégient l'activité économique et la compétitivité. Sont introduites de plus en plus les références à la qualité de la vie, à l'habitat, aux services de proximité... Ces valeurs qualitatives ne demeurent-elles pas soumises à l'impératif économique ? L'invocation actuelle de la décroissance, dans une perspective de « développement durable », suppose-t-elle des changements de « point de vue » sur la reconnaissance même de ce que peut être l'attractivité d'un territoire ?

La notion de « territoire » est devenue une réalité concrète puisqu'elle désigne l'objet même de la gestion politique, économique et sociale et qu'elle sert de fondement à la prospective, à tout ce qui engage l'avenir. Ainsi des « contrats de territoire » ont pour objectif de mutualiser les services, et surtout de stimuler une puissance d'attractivité dans les petites villes et les campagnes où la désertification s'accentue. Quand une contrée se vide de sa population, la représentation du territoire ne se disloque pas pour autant. Est-ce la menace du vide qui exacerbe le « sentiment d'appartenance » à un territoire au point de le désespérer ? Les habitants sont-ils condamnés à se voir comme « les derniers des Mohicans » dans une réserve d'Indiens ? Ainsi en est-il de « la diagonale du vide, ligne imaginaire qui traverse la France du Nord-Est au Sud-Ouest. La « ligne » contient en elle-même sa part de réalité puisqu'elle est signifiée par des marquages, mais elle est en même temps le fruit d'un certain imaginaire de la découpe du territoire. « La diagonale du vide » est aussi appelée « diagonale des faibles densités de population ». Comment le vide semblerait-il pouvoir se représenter de manière géométrique ? On

peut comprendre ainsi que l'impression de désertification vienne d'une sensation propre à une manière d'appréhender un territoire. Du coup, elle n'entre pas dans la seule logique des mesures, elle provoque des réactions mentales collectives qui peuvent paraître contradictoires. La perception d'un « vide territorial » n'engendre pas nécessairement une vision d'abandon, elle est susceptible de faire naître des « particularités culturelles » et de promouvoir d'autres modes de vie.

Comment peuvent cohabiter dans la même région des territoires où la population active est visible et des territoires voisins où elle semble avoir disparu ? En Alsace, il n'y a aucune représentation possible de la désertification. L'expression « les oubliés » n'est-elle pas le signe d'une déconsidération qui appelle « la pitié » ou du moins « l'aide » ? Les pouvoirs politiques peuvent s'évertuer à agiter bien des « illusions pour l'avenir », le constat du « pays qui se meurt » continue de s'imposer au regard de ceux et celles qui l'habitent. Durant l'été, dans l'attente des touristes qui ne viennent guère, les bourgades se « mettent en scène » pour démontrer leur vitalité folklorique, et l'animation culturelle qui se propage sur le territoire semble être l'expression même d'une résistance acharnée contre toute image de décrépitude. Le fait « d'être oublié » ne pourrait-il pas être inversé en une « qualité de vie » singulière ?

Pourquoi n'y aurait-il pas un usage esthétique et social du déclin ? En ces lieux abandonnés pourrait se construire la possibilité de repenser l'organisation de l'existence quotidienne, et même de repenser le fonctionnement de la société. L'horizon de l'avenir semble plutôt réduit à une alternative pour le moins contradictoire entre la restauration patrimoniale obsessionnelle et le traitement angoissant des déchets nucléaires. Deux figures du futur qui se traduisent par l'occultation du temps présent. Dans les contes, les êtres humains qui se retrouvent sur

une île déserte tentent de « réinventer leur vie »... Dans des espaces qui se vident de leur population, pourquoi ne naîtraient-ils pas des tentatives de créer d'autres modes de vie ? L'isolement ou la solitude sont autant une source de création qu'une puissance de construction de nouvelles formes de la communauté.

À la destruction des liens sociaux habituels qui constituaient l'esprit même de la communauté succèdent des objectifs de gestion fondés sur un artifice conceptuel de la solidarité. Tout ce qui est désigné comme étant « de proximité » semble répondre à ce qui manque après avoir été liquidé comme non rentable. Qui retourne aujourd'hui dans un « magasin de proximité » pour faire ses courses ? La redynamisation des centres villes est présentée comme une nécessité au moment où le centre n'est plus qu'une belle illusion patrimoniale. Seulement les règles de la consommation quotidienne peuvent-elles encore changer ?

La sempiternelle conquête de l'égalité des territoires se solde alors par l'implantation de dispositifs qui pallient la déficience latente et progressive des services par la visibilité d'une « gestion en actes » pour une meilleure (et ultime) cohésion sociale. C'est l'obsession actuelle de parangonner en inventant des modèles à finalité égalitaire. L'égalité des territoires est-elle la finalité « des contrats de territoire » qui sont appelés à mobiliser des énergies nouvelles selon des stratégies fédératrices de services ? Cette invocation de l'égalité n'est-elle qu'incantatoire ? Et dans quelle mesure se fonde-t-elle sur de nouveaux indicateurs de prospective qui permettraient de changer « l'état des choses » ? Si l'égalité n'est qu'un vœu, il n'empêche que celui-ci semble répondre à la reconnaissance possible de certaines inégalités quand on considère le destin d'une ville, d'un territoire ou d'un lieu. Leur souveraineté n'est-elle pas d'assumer leur destin malgré les péripéties parfois catastrophiques qu'il est susceptible de subir ? Cette puissance

du destin d'un territoire dépend des communautés qui en font l'unité et des réalisations politiques et économiques qui reconfigurent au fil du temps son avenir. Les contrats de territoire ont pour objectif de créer une transversalité dans divers domaines d'activité et de mutualiser les services. Ils sont représentatifs des énergies mobilisées autour des choix qui ont été établis suite à des diagnostics qui ont permis d'identifier et de mobiliser les acteurs pertinents pour l'action publique. Cette entreprise de restructuration d'une contrée à partir d'une constellation de territoires, de bourgades, de cités dont les fonctions administratives sont d'abord départementales, de lieux de villégiature ou de pôles industriels, ne supprime pas l'hétérogénéité constitutive du « super-territoire » fictionnel face aux vicissitudes de son devenir. En somme, l'homogénéité ne peut être programmée qu'en se référant toujours à un patchwork territorial qui la menace de dissociation. Mais cette menace n'est-elle pas elle-même une source de dynamisme interne ? L'idéal serait que le contrat de territoire permette d'aboutir à une vision stratégique, réaliste et partagée de tous. Autant dire que le « contrat de territoire » a toujours été destiné au statut d'un « simulacre d'origine » des actions et des décisions. L'enjeu est de « faire comme si » pour entretenir les croyances collectives en des métamorphoses possibles du devenir.

Si nous avons choisi pour titre de ce premier numéro « la conjuration des territoires », c'est en considérant comment des modes de résilience plus ou moins ostensibles se confrontent aux modèles autoritaires de la gestion territoriale.

Henri-Pierre Jeudy

1-Les territoires en action

Les métamorphoses des territoires changent-elles plus la vie quotidienne des gens que leur environnement ? Dans quelle mesure les pouvoirs politiques répondent-ils aux attentes et aux demandes des habitants et des habitantes ? Ceux-ci ne doivent-ils pas plutôt s'adapter à ce qui est décidé pour leur bien ?

Urgences aux ronds-points

Karine Stebler[1]

À la fortune de la diagonale du vide succède celle de la désertification. Ce thème devenu récurrent typifie en déserts des lieux privés de services publics, affectés par la fermeture ou la mutualisation de classes d'école primaire, d'agences postales, de maternités ; atteints par la transformation d'hôpitaux en EHPAD et de gares en friches, par l'abandon des églises et la déshérence des cimetières. La régression de ces services communs irait de pair avec celle des commerces et des bistrots, donnant aux villes petites et moyennes, villages et banlieues, le visage absent des gens qui somnolent.

On accède pourtant à ces déserts, cernés de ronds-points où circulent des véhicules qui, à certaines heures du jour, stationnent nombreux devant les maisons, envahissent parkings, cours et rues. Le désert est peuplé, mais distant. C'est ce paradoxe qu'ont su mobiliser les gilets jaunes, en investissant le rond-point comme leur lieu géométrique, soit « l'ensemble des points qui possèdent une propriété commune, toujours liée au concept de distance ». Aux ronds-points se lisent l'aménagement du territoire, l'occupation de l'espace et du temps, la circulation et la densité des habitants. Sur une Terre peuplée de 7,7 milliards d'habitants, c'est la distance qui crée le désert : le phénomène de désertification est un rapport à la densité humaine.

Le jargon administratif a requalifié les soi-disant déserts français en zones sous-denses, accolant à la notion-clé de densité un coefficient

[1] Karine Stebler, sociologue, auteure de nombreux articles, ex-directrice des services de la DDASS de la Meuse.

minorateur à la fois vague et complexe. En matière de santé, il s'agit de substituer à l'inquiétant désert médical une formule apte à poser et à résoudre le problème de l'accès aux soins.

« Urgences » et « Médecin de campagne »

À l'heure où les urgences hospitalières sont saturées et la médecine de campagne en voie de disparition, la télévision et le cinéma en célèbrent les héros et héroïnes. Les médecins sont au centre de ces fictions documentaires, techniciens impeccables autant qu'humains sensibles. Ces personnages plus vrais que nature sont animés par un motif qui semblait avoir fait son temps, mais dont la basse obstinée perdure et renaît : la vocation. La vocation relègue la romance au second plan, sans jamais dire son nom. Les protagonistes d'« Urgences » s'éprennent et se déprennent, mais ce n'est pas ce qui soutient l'action. Le final de « Médecin de campagne » laisse poindre un amour partagé, dont les partenaires regardent ensemble dans la même direction. On dira que c'est la pénurie de praticiens qui produit cette imagerie engageante, ou que la médecine vocationnelle chante ici son chant du cygne, voire que l'hagiographie ne s'écrit vraiment que quand les saints sont morts.

Quant aux malades, patients et impatients, s'ils jouent bien leurs rôles dans ces hôpitaux urbains, cabinets médicaux et domiciles ruraux, ils ne sont pas au centre de l'intrigue filmée. Comme dans les enquêtes, où l'on nous montre les contraintes de l'exercice médical plus souvent que les difficultés des malades. Héroïques les généralistes qui choisissent de s'installer dans une zone sous-dense ; rationnels les spécialistes qui posent leur plaque au centre d'une grande ville ; réalistes les fonctionnaires de la médecine qui préfèrent la qualité de vie aux hauts revenus. Impératifs les objectifs de sécurité et de rentabilité qui fondent l'organisation sanitaire : la progression de l'espérance de

vie est à ce prix et pour ce qui est de la santé, à chacun de prendre ses responsabilités. La question est complexe, les réponses vont dans tous les sens : fin du numerus clausus, création de maisons médicales, incitations à l'exercice libéral partagé, à l'installation en zone sous-dense, extension des compétences des pharmaciens, régulation des urgences, développement des filières de soins et de la prévention, télémédecine, éducation thérapeutique du patient, modification des comportements individuels ...

Certains ont déjà mis en œuvre, ici ou là, des interventions pragmatiques : taxis subventionnés par les collectivités territoriales pour amener les patients à leurs consultations, aide à l'installation locale de professionnels paramédicaux, promotion d'assistants médicaux. Car les problèmes vitaux ne sont pas seulement ceux des accidents pour lesquels les secours, y compris aériens, sont mobilisés rapidement. Ils concernent aussi les maladies ordinaires et les deux bouts si banals de la vie, la vieillesse et la naissance, pour lesquels, sans qu'il y ait forcément urgence, la distance fait toute la différence. Nous avons tous, un jour ou l'autre, besoin d'être soignés et nous devons tous mourir : mais où, dans quels délais et dans quelles conditions ? Nos enfants verront le jour : naîtront-ils dans la sécurité d'un service de maternité ou sur la route qui devrait y conduire ?

Mortalités

On meurt souvent dans les EHPAD (établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes) et c'est inévitable. Mourir de vieillesse, parce que le corps et l'esprit ont fait leur temps, est cependant devenu presque impossible. On doit mourir de quelque chose, de son cœur fragile ou de ses os friables, de ses systèmes atteints par le cancer ou désorganisés par la maladie. Il suffit parfois d'une pichenette pour envoyer les vieux *ad patres* : épidémie de grippe, chute fatale,

canicule. Les survivants encore mobiles finissent par succomber à la maladie chronique de l'EHPAD : l'ennui. On le soigne en l'appelant dépression, mais c'est dans une longue abdication que se résout le *tædium vitae*, délitant peu à peu tous les systèmes.

Vieillir près des siens puis un jour se tourner vers le mur en disant « *Ich habe genug* », est-ce même imaginable ? Certainement pas en zone sous-dense, dont enfants et petits-enfants s'éloignent faute de pouvoir y travailler, où le dernier médecin généraliste est presque aussi vieux que ceux qu'il soigne, les voisins guère plus jeunes, et où il ne se passe rien. Les aides et les infirmiers à domicile couvrent des kilomètres pour prodiguer leurs services dans un temps réduit, avant que tout le monde baisse les bras et cherche une place en EHPAD pour les vieilles personnes qui tâtonnent dans le couloir de la mort. Mourir à l'hôpital est peut-être un moindre mal.

Tableau noir sur lequel on pourrait tenter de dessiner autre chose, avant qu'il soit trop tard. Au lieu de grands établissements qui peineront à recruter médecins et soignants, construire de petites résidences adossées à une filière gérontologique. Dans ces résidences, les personnes âgées disposeraient de logements, plus vastes et personnels qu'une de ces chambres de maison de retraite où l'on tolère juste deux meubles et quelques souvenirs de leur ancienne vie. Elles y bénéficieraient de services à la demande : ménage, repas, loisirs, soins courants et surtout de la présence bienveillante d'un maître ou d'une maîtresse de maison, apte à gérer la vie de tous les jours comme à faire appel au réseau gérontologique lorsque c'est nécessaire. Quant à l'aide à domicile, elle devrait devenir un vrai métier, exercé par des personnes formées, motivées et payées correctement. Sans qu'une telle organisation prétende résoudre les problèmes graves de la dépendance, elle permettrait de gagner en proximité, en coûts de structure et en chaleur humaine.

À propos de chaleur humaine, les déserts français voient disparaître l'ensemble vivant et sociable constitué par les commerces de voisinage et les lieux de rencontre. Plutôt que de transformer les friches et les boutiques abandonnées en espaces culturels dédiés à un public improbable, on devrait recréer le café. Au café, même les vieux peuvent venir boire un coup, taper le carton, bavarder ou simplement regarder les irremplaçables autres. C'est un lieu banal que ne soutient aucun projet de vivre-ensemble et sans doute trouve-t-il dans cette vacuité sa raison d'être. Rouvrir un bistrot suppose quand même une espèce de vocation : non pas au sens oblatif du terme, mais sur le mode d'une utopie légère, grâce à laquelle un jour le désert refleurirait.

Maternités

Naturellement, pour que le désert refleurisse, la meilleure tactique reste la plantation bien irriguée. Quand les enfants sont là, les écoles se remplissent, on se remet à circuler et à commercer. Encore faut-il qu'ils viennent au monde. Il n'est pas question ici de traiter de la natalité française ni des manières anciennes et nouvelles de faire des enfants, simplement des cadres de leurs naissances. Les maternités se présentent comme les services de santé indispensables à leur accueil, dans la mesure où elles assurent savoir-faire et sécurité. Ces deux conditions ne seraient garanties que si le nombre des accouchements qui s'y déroulent est supérieur à un certain seuil et si l'environnement médical et sanitaire permet d'en prendre en charge les éventuelles complications. Fin des maternités de campagne d'autrefois, fermeture des services actuels non conformes à ces exigences. Les pouvoirs publics cherchent à mailler le territoire de façon à ce que toute parturiente puisse néanmoins trouver « à proximité » une maternité fonctionnant selon ces règles et c'est alors que les difficultés commencent.

La proximité est faite d'estimations : en kilomètres, en temps moyen de trajet, en pénibilité de la route à parcourir. Elle suppose qu'à défaut de voiture avec chauffeur ou de taxi disponibles, un véhicule sanitaire puisse amener à bon port une femme sur le point d'accoucher. La réalité n'est pas toujours en accord avec ces moyens et moyennes. Pas de voiture, pas de chauffeur, pas de taxi au moment où c'est nécessaire ; pas d'ambulance, si le cas n'est pas grave ou pressant. Et quand tout cela est tout de même en mesure de fonctionner, les routes de campagne ou de montagne et les aléas du temps (en durée comme en intempéries) mettent à mal les moyennes. De surcroît, une fausse alerte survenant pendant la pleine lune – où, dit-on, les services de maternité sont débordés – renvoie chez elles par les mêmes voies la malchanceuse et l'inexperte dont les contractions sont insuffisantes ou le travail pas commencé. C'est ainsi que naissent les faits divers, en même temps que les bébés : « elle accouche dans » ... la salle à manger, la voiture, le taxi, le camion des pompiers ou la forêt. Ou le rond-point. Souvent d'ailleurs, ça ne se passe pas trop mal, et c'est ce qui interroge : quid alors de l'environnement médical et de la sécurité sanitaire réputés indispensables ?

Alors que l'organisation des soins en zone sous-dense mesure d'abord la démographie médicale et la probabilité d'installation des médecins, ici les femmes sont au cœur du système car sans elles, pas de bébés. Si on partait de cette réalité et du fait que la maternité et l'accouchement ne sont pas des maladies, peut-être arriverait-on en la matière à un raisonnement moins technocratique. Autrement dit, penser les naissances dans plusieurs cadres, de l'accouchement à domicile assisté par une sage-femme à la naissance en milieu hyper-hospitalier ; accorder davantage de moyens, techniques et humains, au suivi des grossesses, particulièrement quand il n'y a pas d'hôpital à proximité ; à défaut de refaire les routes, envoyer l'hélicoptère pour

les imprévus graves et urgents. Et promouvoir le plus vieux métier du monde, celui de sage-femme.

Le télémédecin et le rebouteux

Votre territoire n'est pas attractif, les praticiens de santé ne veulent pas s'y installer ? Essayez donc la télémédecine. Définie par le ministère de la santé comme une pratique médicale à distance, utilisant les technologies de l'information et de la communication, elle doit améliorer l'accès aux soins, en particulier dans les zones sous-denses. Depuis 2018, la télémédecine est entrée « dans le droit commun des pratiques médicales ». Le médecin communique à distance avec son patient venu le consulter dans un lieu équipé des appareils et logiciels nécessaires à l'observation, l'échange verbal et visuel, le diagnostic et la prescription. Différents sites se prêtent à cet exercice, qui requiert une vidéo à très haute résolution et une connexion sécurisée : le domicile s'il dispose de ces équipements, ou une cabine de téléconsultation installée en pharmacie, maison de santé, service public facile d'accès. Le colloque singulier devient en quelque sorte virtuel, ce qui, pour les détracteurs de la télémédecine, est un défaut majeur : pas d'auscultation ni de contact physique, pas d'interaction humaine. Cela dit, les médecins généralistes qui auscultent leurs patients ne sont plus la majorité, les examens poussés étant renvoyés aux spécialistes. Le médecin traitant n'est parfois qu'un opérateur de triage dans le « parcours de soins coordonnés » et l'exercice médical à distance tient alors parfaitement la route. C'est une nouvelle fonction pour le bureau de poste-bazar, la pharmacie voire la mairie, qui profitera peut-être à la « revitalisation » des zones fragiles. Et sans aucun doute à la santé de leurs habitants.

Il se pourrait d'ailleurs que la cabine de téléconsultation devienne à son tour un élément du bricolage sanitaire qu'ils pratiquent déjà.

Médecines douces ou alternatives, thérapeutiques non conventionnelles sont en effet d'un fréquent recours, y compris dans les territoires de santé les mieux lotis. Malgré les mises en garde et les condamnations des autorités de santé, elles tracent un cheminement pointillé sous la ligne claire du sacro-saint parcours de soins coordonnés. Le vaste répertoire des thérapies par les plantes, les pierres, le magnétisme, les mains, les pieds, les méridiens, la méditation, l'énergie ; la pléiade des métiers aux pratiques non conventionnelles classées « dangereuses » ou « dignes d'intérêt », acupuncteurs, kinésiologues, énergéticiens, chiropracteurs, naturopathes, iridologues, luminothérapeutes, imposeurs de mains et manipulateurs de fascias ; ces listes non exhaustives rappellent simplement que les guérisseurs sont parmi nous. Pour les pouvoirs publics, il convient de protéger leurs clients des dérives sectaires où pourraient les entraîner charlatans cyniques ou rebouteux allumés, de les sauver des fausses croyances engendreuses de vraies souffrances. Faisant une croix, si l'on peut dire, sur les bienfaits que peut procurer le guérisseur, non exclusifs des soins conventionnels également sollicités par les patients.

« Agnès elle-même est une femme moderne (c'est elle qui conduit la voiture familiale, par exemple), ses enfants font des études, leurs cousins et cousines sont secrétaires, étudiants, cadres, ingénieurs, techniciens. Les protagonistes de cette histoire utilisent des références multiples, à première vue difficilement compatibles, constamment imbriquées les unes dans les autres, de sorte que les systèmes habituels d'interprétation ne parviennent pas à s'y appliquer terme à terme ; tradition/modernité, croyances/savoir, ville/campagne, stratégies familiales/habitudes villageoises, etc. ne s'y présentent pas sous la forme épurée des oppositions classiques. À chaque ennui de santé qui atteignait ses enfants ou elle-même, Agnès n'a jamais manqué de consulter les médecins, voire d'aller dare-dare à l'hôpital. Mais cela ne

l'a pas empêchée, d'autre part, de s'adresser aux guérisseurs et aux prêtres ; qui plus est, ces mêmes guérisseurs, tout en lui prescrivant des pratiques « magiques » et en lui faisant subir des examens étranges, la renvoyaient au corps médical. Agnès usait des uns et des autres, sans être aucunement bridée dans ses actes et ses représentations par cette apparente incohérence. »[2]

[2] Karine Stebler, Patrick Watier, « Symptôme médical et signe magique - une interprétation de la maladie dans le pays de Bitche », *Saisons d'Alsace*, n°95 – Strasbourg.

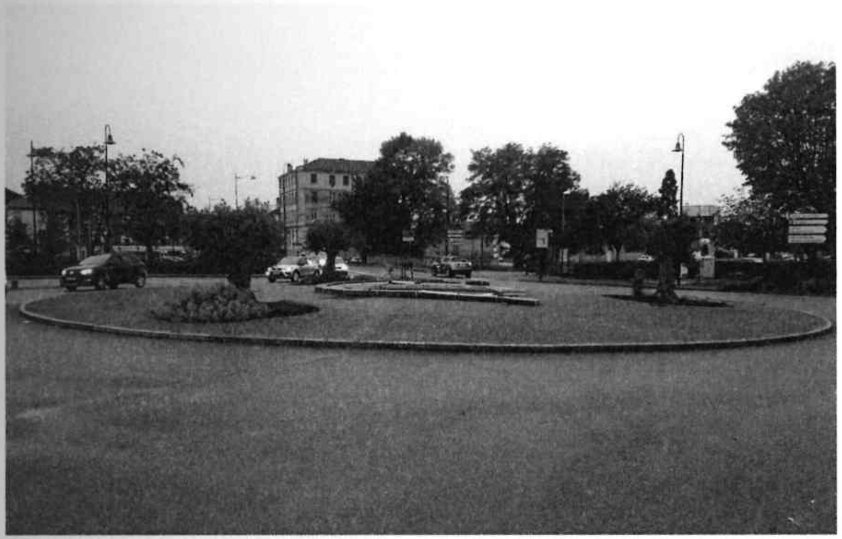
C'est dans le recours conjoint à plusieurs types de compétences que se donne à voir le pragmatisme des usagers : ce ne sont pas forcément l'ignorance et la crédulité qui guident leurs pas vers le guérisseur, alors que la reconnaissance du savoir et la confiance les conduiraient chez le médecin. La frontière est ténue qui diviserait ainsi le monde, ces postures révélant plutôt des choix multiples que des ruptures. Le guérisseur use souvent d'une approche holistique et psychosomatique, alors que le médecin est amené à considérer les organes et les fonctions, chacun dévolu à un spécialiste. Or le patient essaie de mettre toutes les chances de son côté, pourvu que ça marche ; ce qui manque en empathie dans la télémédecine, le patient va le chercher dans les thérapeutiques alternatives, comme il trouve dans la médecine la sécurité de la science qui fait défaut à celles-ci. La télémédecine propose, disent les textes qui la réglementent, un complément aux consultations « en présentiel » – au risque que ces dernières soient le fait de praticiens non conventionnels.

Ce n'est pas tant le déclin démographique que celui de la pratique religieuse qui dépeuple les églises ; les bureaux de poste ferment parce qu'on ne s'écrit plus assez de lettres, les petits commerces parce qu'on trouve tout au centre commercial ou sur internet. Si des lignes ferroviaires sont laissées à l'abandon, c'est dans un cercle vicieux qui renvoie les responsabilités de l'État aux collectivités territoriales et vice versa, pour revenir aux usagers, ces pelés et galeux qui veulent arriver à l'heure et entiers sur des rails devenus incertains, auxquels ils finissent par préférer la route et le diesel.

En revanche, dans le moindre village fleurit la vie associative, ne fût-ce que pour protester contre la fermeture de la maternité – mais aussi soutenir les fêtes votives, les clubs de foot et les activités du troisième âge. Chaque maternité menacée, chaque hôpital local rayé de la carte suscitent manifs et pétitions : si le vide existait vraiment,

on les supprimerait sans aucune protestation, puisqu'il n'y aurait pas d'habitants pour les défendre.

Aux entrées et sorties des agglomérations, aux carrefours et croisements de routes, les ronds-points font tourner les véhicules venus de Nulle-Part-en-Désert. Ce manège tord le cou à un cliché, comme ferait un décrypteur de fake news : non, il n'y a pas de diagonale du vide, il n'y a même pas de vide - seulement de la distance et du temps qui séparent les habitants. Or si les télé-techniques prétendent annuler temps et distance, c'est l'utopie créative qui rapproche les humains.



Le Petit Paris, Saint-Dizier

Saint-Dizier ou le devenir d'une utopie urbaine

Entretien avec Élisabeth Robert-Dehault[1]

C'est à Saint-Dizier que le poète Edmond Haraucourt aurait écrit cette phrase devenue célèbre dans le monde entier : « partir, c'est mourir un peu ». Un citadin bragard d'un certain âge, quand il fait allusion à des images de sa ville, songerait sans même en avoir conscience, en évoquant son enfance et la traversée des époques qu'il a vécues, aux représentations de cette « puissance de vie » qui fait une ville et aux signes de déclin qu'il peut percevoir au temps présent. L'ambivalence de l'attachement à une ville, l'amour et la haine que celle-ci suscite, est à l'origine du « paysage urbain » qui anime nos modes d'appréhension sensible des lieux où nous vivons.

Henri-Pierre Jeudy

La ville de Saint-Dizier a perdu depuis quelques années, une partie de sa population. Des entreprises ont fermé, les gens les plus jeunes partent ailleurs... Pourtant, les pouvoirs politiques ont toujours montré leur volonté d'adaptation en entreprenant de véritables métamorphoses urbaines. « Saint-Dizier 2020 », le dernier plan d'urbanisme instauré par François Cornut-Gentille a été mis en œuvre dans l'état d'esprit incarné par Edgard Pisani à l'époque des Trente Glorieuses. Dans les années 50-60, Le Vert-Bois fut créé pour ainsi dire « ex nihilo », comme la création d'un « nouveau monde ». Des courts-métrages filmés à cette époque révèlent la joie collective de

[1] Maire de Saint-Dizier

venir habiter là, dans ces constructions dont le confort moderne fascine les habitants arrivés de la campagne environnante...

Élisabeth Robert-Dehault

Le Vert-Bois est l'œuvre d'Edgar Pisani dont la vision d'aménagement du territoire était novatrice. Saint-Dizier devait devenir un pôle urbain de 60000 habitants, une ville ressource pour un large bassin de vie. Cette vision était confortée par l'essor économique de l'après-guerre. Toutes les entreprises, notamment celles de la métallurgie, embauchaient. Les populations rurales ont migré vers la ville, attirées par des salaires plus attractifs - on a parlé de « l'exode des mouleurs ». Ce mouvement de population a brutalement accru la tension d'une offre locative pas toujours digne de ce nom.

Dans les campagnes, l'héritage du catholicisme social offrait au personnel des usines des avantages dont le plus appréciable était le logement, au loyer symbolique et adapté à la taille de la famille. Quitter l'entreprise signifiait perdre son toit. L'enjeu, pour Edgar Pisani, était donc d'accompagner cet essor économique avec la création d'une ville nouvelle dotée d'immeubles ou habitations confortables à destination des ouvriers, des employés et des cadres. Conçu pour 15 à 17000 habitants, le Vert-Bois a été imaginé comme une « cité idéale » qui devait se développer et se substituer progressivement à la ville ancienne.

Ce qui ne s'est pas fait. À partir de 1975, la population montée à près de 40000 habitants a commencé à décliner et le modèle économique s'est fissuré à cause des secousses conjoncturelles subies par International Harvester, la plus grosse entreprise de Champagne-Ardenne implantée grâce à Pisani en 1950, et les débuts de la restructuration de la sidérurgie. Aujourd'hui, le Vert-Bois compte 8 000 habitants, la ville historique se maintient avec plus du double, soit au total un peu plus de 25000 habitants.

Henri-Pierre Jeudy

Pensez-vous que persiste encore un « mythe Pisani » ?

Élisabeth Robert-Dehault

Edgar Pisani a durablement bouleversé le paysage urbain et social de Saint-Dizier avec une vision de la ville nouvelle aujourd'hui inadaptée. Elle nous est pourtant un socle pour réinventer un urbanisme adapté aux modes de vie actuels et projeter la cité dans les 30 prochaines années. Bien connaître ce qu'a fait Pisani, c'est d'abord se questionner sur les ressorts de sa réflexion et sur la part d'héritage qui reste en adéquation avec l'actualité. Cette analyse a participé, au début des années 2000, à l'élaboration d'une vision du devenir de la ville dans un contexte de décroissance portée par François Cornut-Gentille.

L'une des perspectives prioritaires du projet était de réajuster et rassembler les deux villes, la nouvelle et l'historique, dont les liens, excellents au départ, se sont distendus jusqu'à l'hostilité. Au Vert-Bois, la mixité sociale s'est évanouie, le quartier s'est paupérisé, les commerces ont fermé, des violences urbaines ont accentué une forme de ghettoïsation et créé des zones de non-droit. Il fallait réconcilier les deux villes campées de part et d'autre de la Nationale 4 devenue frontière. L'effacement spectaculaire de cette coupure urbaine est géographiquement parvenu au rapprochement des populations mais celui des mentalités est beaucoup plus lent. La typologie des familles, des origines de la population qui a remplacé celle de la première vague reste un frein à ce « vivre ensemble » qui nous est un objectif essentiel. Pour résorber cette fracture, de nouveaux ensembles à taille humaine ont été construits dans le sud du Vert-Bois, à proximité de nouveaux équipements de loisirs partagés, érigés sur d'anciennes friches industrielles, entre les deux villes.

Henri-Pierre Jeudy
Des éléments de « liaison symbolique » comme l'eau ont été recherchés…

Élisabeth Robert-Dehault
Si la colline du Vert-Bois ne possède que des sources, elle n'en est pas moins proche du canal le long duquel ont été implantés les équipements de loisirs. Cependant, le thème de l'eau, retenu en 2017 dans le cadre du projet Saint-Dizier 2020 confié à l'architecte espagnole Carme Pinos, est un élément important de la réhabilitation de la ville réunifiée, celui de la reconquête des berges de la Marne auxquelles l'habitat bragard tourne le dos et celle des bords d'un canal dont la vocation économique s'est tarie. Un programme en plusieurs tranches voit progressivement le jour avec l'aménagement de ces espaces naturels. La ville sera, à terme, ceinturée d'eau et d'une verdure parcourue par un cheminement piétonnier paysager.

Henri-Pierre Jeudy
Et le recours à l'usage de la symbolique patrimoniale ?

Élisabeth Robert-Dehault
Saint-Dizier n'abrite pas le château de Chambord ni d'éléments exceptionnels la différenciant notoirement d'autres villes mais elle possède de beaux atouts patrimoniaux insuffisamment exploités qui, à terme, devront avoir un effet levier, démultiplicateur. Le devoir de conservation, la réhabilitation du patrimoine et l'engagement culturel sont à mes yeux des valeurs sûres, révélatrices d'une identité collective et porteuses d'une authenticité participant à l'attractivité de la ville. Nous devons donc prendre soin et valoriser un patrimoine dont nous sommes les héritiers et que nous avons le devoir de transmettre.

Henri-Pierre Jeudy
La singularité de Saint-Dizier vient de son hétérogénéité, la ville n'a pas vraiment un « centre historique » visible comme bien d'autres cités. Elle se compose de lieux patrimoniaux épars et la recherche d'une figuration de son homogénéité se fonde plus sur sa configuration territoriale que sur l'ensemble des patrimoines qu'elle rassemble. La volonté de cristallisation d'une ville autour de son « centre » répond à une recherche d'homogénéisation. Une ville peut-elle être hétérogène avec ses liens symboliques et historiques ? La puissance symbolique du Vert-Bois, Pisani l'a inventée, c'est un imaginaire du futur qui est mis en scène.

Élisabeth Robert-Dehault
Le regard que l'on pose aujourd'hui sur la ville a radicalement changé. La ville ancienne n'est plus une succession de quartiers qui

avaient leur vie propre : celui des mariniers à La Noue, celui des vignerons à Gigny… C'est donc le centre-ville qui doit devenir le ciment d'une population dont la consubstantialité s'est diluée. Mais le centre-ville n'en est pas vraiment un dans cette ville qui n'en finit pas de s'étirer d'ouest en est, sans épaisseur. Le projet Saint-Dizier 2020, décliné aujourd'hui dans le programme « Action cœur de ville » a pour objectif majeur de revitaliser son centre en le densifiant avec de l'habitat, des commerces, des services et en renforçant une attractivité culturelle et patrimoniale englobant les atouts de chaque quartier comme la maison Art brut du Petit Paris à La Noue ou la tour Miko

Henri-Pierre Jeudy

Auparavant, l'église de Gigny avait l'air d'être presque enterrée… Cette église, chaque fois que j'arrivais en face de l'immeuble en arc de cercle, j'avais l'impression qu'elle s'enfonçait dans la terre. Pour moi, c'était comme un tableau, j'ai regretté une telle vision quand j'ai eu la certitude qu'elle avait été « remontée ».

Élisabeth Robert-Dehault

Prolongeant la vision tentaculaire de Pisani, André Croisé, l'architecte du Vert-Bois, a été missionné par la municipalité dans les années 70 pour éradiquer une partie du quartier de Gigny, faire du neuf et la part belle à l'automobile. L'église, menacée de destruction, a été sauvée grâce à la mobilisation de la population. Isolée au centre d'un nœud routier et accessible uniquement par des passages souterrains, elle a été marginalisée dans le projet architectural initial. 25 ans après, il a fallu réaménager cet espace qui fonctionnait mal en abaissant notamment les voies de circulation et tenter de reconnecter l'église au quartier. Elle demeure anachronique, victime de l'irréversibilité d'un programme qui avait signé son arrêt de mort.

Henri-Pierre Jeudy

À Saint-Dizier, les éléments patrimoniaux sont à découvrir au détour d'une balade, et cette absence de « concentration des patrimoines » peut être séduisante pour le regard du passant. Il a l'impression de capter de manière impromptue ce qu'il voit au lieu d'être soumis à des impératifs de visibilité.

Élisabeth Robert-Dehault

Il manque un lien entre tous ces éléments, il nous faut en trouver les chevilles d'assemblage pour mettre au jour l'identité d'une ville forgée par les siècles, son histoire, son économie. L'archéologie avec ses trésors de la période mérovingienne, la fonte ornementale locale, omniprésente à Paris et dans les métropoles du monde constituent deux éléments forts sur lesquels se greffera l'ensemble de notre patrimoine. Le projet du nouveau musée dans le château de la ville jouera ce rôle d'assembleur.

Henri-Pierre Jeudy

Quand on parle des métamorphoses d'une ville, on songe à la relation entre un maire et un architecte qui « font la ville ». Un exemple est celui de la ville de Montpellier quand Georges Frèche a conquis sa notoriété en faisant intervenir des architectes de renom. L'analogie entre « créer des œuvres architecturales » et « construire le devenir de la ville » s'est imposée d'elle-même…

Élisabeth Robert-Dehault

Une vision se construit et se partage avant de s'imposer. Dans le cadre du concours « Saint-Dizier 2020 », figuraient des architectes prestigieux, mais leurs projets plaquaient une signature trop personnelle, inappropriée à la taille de la ville et incompatible avec le principe inaliénable d'intérêt général. Carme Pinos a été choisie parce qu'une alchimie s'est opérée entre sa vision et la nôtre.

Avant elle, Jean-Paul Deschamps et l'atelier Ruelle ont mis en œuvre une vision partagée de réhabilitation du centre-ville et du Vert-Bois qui se poursuit et se déploie aujourd'hui avec les programmes ANRU 2 et Cœur de ville. Pour nous, l'enjeu est de façonner la ville de demain sans la figer dans un environnement susceptible de contraindre des développements futurs et de tenter de formaliser les besoins de la population. Cela peut relever de l'intuition et il peut y avoir des résistances.

Le dernier exemple est le marché couvert, une halle des années 30 sans cachet et souffrant de faiblesses structurelles, qui va être détruit et reconstruit *in situ*. Au début, nous avons eu une pétition, la menace d'une chaîne humaine par un élu d'opposition. Le projet a fait son chemin, même chez les plus conservateurs. Si la proposition architecturale est de qualité, bien inscrite dans l'environnement urbain, et apporte une plus-value, les résistances tombent et la population adhère parce qu'elle prend conscience de la nécessité du changement.

Rénover une ville, ce n'est pas substituer l'ostentatoire à la table rase, c'est pressentir une pulsion collective pour mieux inscrire sa modernité dans l'histoire, dynamiser son potentiel, réorganiser ses usages, harmoniser sa diversité pour offrir une qualité de vie, facteur d'épanouissement. Culture et patrimoine sont pour moi les vecteurs indispensables de la réussite durable du projet que Saint-Dizier porte avec un grand enthousiasme.

2-Vers une nouvelle anthropologie des territoires

La notion de territoire qui fut au cœur des recherches anthropologiques est remise en question par le phénomène de la globalisation et par l'introduction de la distinction humain/non-humain. La disparition des limites et des frontières qui marquent les territoires en leur donnant l'apparence de leur autonomie se réalise avec les nouvelles représentations de l'universalité que crée le processus de la globalisation.

Terrain ou territoires ?

Marc Abélès[1]

Quand je travaillais chez les Ochollo d'Éthiopie, une de mes premières initiatives a consisté à établir un relevé cartographique de leur implantation. Ils m'ont donné les délimitations précises de ce qu'ils appelaient leur *dere*. On peut traduire *dere* par territoire, et il s'agit d'une catégorie incontournable qui combine des « relations simultanément sociales, biologiques, environnementales[2] ». Pour un anthropologue la référence au territoire fait sens, c'est là qu'il inscrit son travail. De la même manière, les hommes politiques en France déploient leur action prioritairement dans des territoires. Un jour, en parlant avec un ministre de François Mitterrand qui consacrait bien du temps à sa circonscription dans l'Yonne, il me fit remarquer que la condition de toute carrière politique y compris à son niveau c'était de représenter un territoire. « En fait, conclut-il, ce qui est l'essentiel pour vous comme pour moi, c'est le terrain, on fait presque le même job, vous comme anthropologue et moi comme politique. » La notion de terrain est sans aucun doute plus pertinente dans notre pratique que celle de territoire. Elle a été quelque peu chahutée par la globalisation, comme je vais le montrer dans les lignes qui suivent.

À l'égard de la globalisation, on ne saurait pour autant en rester à la fascination qu'elle a pu exercer sur les esprits au sortir de la guerre froide. En réalité, on a assisté à l'émergence ces dernières années d'une

[1] Anthropologue. Directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Auteur de *Jours tranquilles en 89* (Odile Jacob, 1989), *Un ethnologue à l'Assemblée* (Odile Jacob, 2000), *Anthropologie de la globalisation* (Payot, 2008), *Beijing 798* (Stock, 2011), *Penser au-delà de l'État* (Belin, 2014), *Un ethnologue au pays du luxe* (Odile Jacob, 2018)

[2] Cf. dans ce numéro, Bernard Kalaora, « Territoire entre humains et non-humains ».

nouvelle phase qui se traduit par un véritable approfondissement du processus et des formes de conscience qu'il suscite. Longtemps nous n'avons eu qu'une expérience superficielle du global. Nous n'avions qu'une conscience floue des contradictions induites par la globalisation. Quand on a commencé à employer cette expression, c'était après l'effondrement des régimes de l'Est, lorsqu'avec la disparition du mur de Berlin, la guerre froide avait perdu toute raison d'être. Le monde avait vécu au rythme des affrontements entre les deux géants, américain et soviétique. Désormais il était question de « la fin de l'histoire ». L'écrit de Francis Fukuyama sur ce thème avait connu un immense retentissement, dû sans doute plus à son titre qu'à son contenu. Il annonçait la fin des conflits, l'avènement du règne universel du marché et l'instauration d'une harmonie heureuse entre le marché et la démocratie. Le socialisme était relégué au musée des vieilles lunes. L'idéologie néolibérale avait désormais conquis une hégémonie puisque même les Chinois étaient devenus des capitalistes zélés.

On ne s'étonnera pas que les livres publiés dans les vingt dernières années du siècle dernier parlent d'une mondialisation heureuse. La question du global a d'abord surtout intéressé les économistes, puis les sociologues se sont mis de la partie. Parallèlement, le développement accéléré d'internet et des nouveaux medias pouvait être considéré par ces derniers ainsi que par les spécialistes de la communication comme propice à l'épanouissement de la « société des réseaux », et d'un univers fluidifié et de moins en moins conflictuel. Par ailleurs l'entrée en scène des pays dits « émergents » modifiait considérablement la vision de l'impérialisme américain, et du grand partage du monde entre centre et périphéries.

Aujourd'hui, on peut constater que les prédictions optimistes n'ont pas été réalisées. Le paradis pacifié du marché et de la démocratie que la globalisation version fin de siècle nous promettait n'était qu'un

beau rêve. À l'inverse on observe une prise de conscience du renforcement des inégalités entre riches et pauvres, entre le Nord et le Sud. Cette prise de conscience s'est traduite dans les sciences sociales par le développement d'une critique fortement influencée par les études postcoloniales et les subaltern studies. La ruine d'un certain nombre de pays, la recrudescence des guerres et des oppositions culturelles et religieuses dessinent un tout autre paysage que celui qui nous était promis. Certains auteurs en viennent ainsi, par un véritable effet boomerang, à considérer parfois la globalisation comme synonyme d'un désastre de grande envergure.

En y regardant de plus près, ce qui est réellement mis en cause est le triomphe du paradigme néo-libéral et l'omniprésence des stratégies et des pouvoirs de la finance. Quand ils dénoncent la globalisation, les analystes occultent l'essentiel, à savoir l'organisation du capitalisme à l'échelle mondiale. En même temps ce qui semble difficile pour les sciences sociales, c'est de s'émanciper elles-mêmes d'une approche idéologique de cette situation. On peut se demander cependant s'il faut considérer la globalisation en termes de valeurs, et lui attribuer en tant que telle une responsabilité positive ou négative : admettons plutôt que la globalisation n'est ni bonne, ni mauvaise. Il s'agit simplement d'une catégorie par laquelle on tente de rendre compte d'une configuration historique. Ce qui importe est de proposer une perspective épistémologique afin de donner un sens à ce que nous tous vivons où que nous nous trouvions, que ce soit en Inde, au Japon, en Amérique Latine, ou en Europe.

En tant qu'anthropologues, nous observons à quel point la globalisation modifie profondément la perception du monde des individus et leur rapport au temps et à l'espace : en ce sens, elle mérite d'être appréhendée comme une expérience anthropologique d'un type

nouveau. Cette expérience renvoie à la perception dédoublée de nous-mêmes comme êtres localisés sur un territoire déterminé, appartenant à un groupe donné, partageant des traditions et un langage commun, mais simultanément en tant qu'être connectés tant à cause des processus de circulation dont nous sommes parties prenantes qu'à travers internet et les réseaux de communication que nous fréquentons quotidiennement. Cette perception dédoublée induit des effets contradictoires. Elle suscite l'ouverture de notre horizon d'expérience, et une ouverture à l'Autre. Mais la globalisation alimente aussi la méfiance et les peurs liées à la difficulté de trouver sa place dans un univers où frontières et territoires ne constituent plus les référents fondamentaux. Cette ambivalence est devenue aujourd'hui un objet focal de l'anthropologie, dans sa dimension culturelle comme dans sa dimension politique.

Elle amène à remettre en cause le paradigme de l'altérité qui a longtemps orienté ses investigations et qui amenait à privilégier les aspects « exotiques » des terrains ethnographiques. Le projet positiviste d'une science naturelle des sociétés humaines qui présida au développement de l'anthropologie sociale et culturelle reposait sur ce grand partage entre l'Occident et les autres (*the West and the rest*). Il traçait les contours d'une discipline vouée au primitif et à l'archaïque, à la différence de la sociologie et des autres sciences sociales. L'idée de restituer des configurations culturelles d'un niveau élevé de pureté et d'authenticité ne pouvait qu'entretenir une mythologie de l'explorateur se livrant si nécessaire à une « ethnologie d'urgence » pour recueillir les derniers fragments de monde en décomposition, dont on recomposerait tout à loisir la cohérence et la logique.

À propos de *Tristes tropiques*, Derrida a souligné le caractère nostalgique de la vision lévi-straussienne qui fait ressortir "le thème

d'une dégradation nécessaire, ou plutôt fatale, comme forme même du progrès", avec en contrepoint une certaine fascination pour l'état qui "précède cette dégradation"[3]. L'autre aspect de cette conception de l'anthropologie, c'est le privilège qu'elle accorde à l'authenticité. Derrida y voit à l'œuvre une métaphysique de la parole, de la présence à soi. Désormais il est bien évident que l'intensification des flux, et la circulation accélérée des signes, des marchandises et des humains ont bouleversé cette construction. Il n'est plus question de considérer les groupes avec lesquels nous travaillons comme des isolats culturels. En ce sens, plus que toutes les autres sciences sociales, l'anthropologie s'est trouvée chahutée par les transformations contemporaines. Son objet s'était trouvé brutalement modifié et il lui fallait re-paramétrer sa propre vision du monde. Et prendre la mesure du fait que chacun (l'anthropologue comme ses interlocuteurs) se meut, circule réellement ou virtuellement entre différents univers.

C'est sans doute la raison pour laquelle, affrontée à un double défi – la transformation de son domaine d'objets et la nécessité d'inventer de nouvelles approches, l'anthropologie est revenue au cœur des débats sur le devenir des sociétés contemporaines. Si la pratique du terrain, la focalisation des recherches ethnographiques sur des groupes territorialisés, le travail d'observation intensive n'ont pas fondamentalement changé, ce qui est désormais pris en compte c'est la multiplicité des connexions, des interrelations entre des échelles différentes. À la figure du chercheur spécialisé dans l'étude d'un isolat culturel, s'est substituée une dynamique d'investigation où l'on pratique des observations multi-situées.

En même temps que se redéfinissaient un certain nombre d'orientations de la discipline, les méthodologies de recherche, et plus généralement

[3] *De la Grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p.194.

la vision du terrain ont connu une réelle mutation. Cela ne signifie cependant nullement que les objets canoniques de l'anthropologie se soient dissous. Mais ils se trouvent désormais revisités en raison des mutations qui affectent le monde.

Deux exemples : la parenté, la culture. Dans le cas de la parenté, l'introduction de nouvelles technologies dans le domaine de la reproduction, la prise en compte de la problématique du genre et des alternatives qu'elle introduit par rapport aux formes familiales traditionnelles ont suscité tout un ensemble d'études qui ont pour double intérêt de proposer des analyses nouvelles, des thématiques classiques de la filiation et de l'alliance, mais aussi d'éclairer les mutations en cours en les mettant en perspective par rapport à la littérature ethnographique sur les sociétés traditionnelles. Pour ce qui est du concept de la culture et de ses modes de transmission, la mondialisation redistribue les cartes, ce qui amène les anthropologues à s'intéresser à la manière dont la culture est invoquée comme forme de résistance face aux menaces du global, dans des termes identitaires, et en tension par rapport à la modernité. Interrogée dans la relation à la culture, la question de l'ethnicité, après avoir été longtemps ignorée par les anthropologues français en raison de l'héritage républicain, a été finalement appropriée pour mieux théoriser ces phénomènes de résistance dans le cadre de la globalisation.

On assiste donc à une complexification de l'objet de l'anthropologie, et cette situation interroge tout à la fois la position du chercheur et les méthodes mises en œuvre pour appréhender cette complexité. Pendant les dernières décennies du XX^{e} siècle, l'anthropologie française est relativement restée à l'écart du large mouvement qui s'est développé aux États-Unis, mais aussi dans des pays émergents comme l'Inde, le Brésil, l'Afrique du sud. Mouvement qui s'est traduit par la remise

en cause de la conception postcoloniale - mélange d'exotisme et de positivisme - de l'anthropologue explorateur de l'altérité, pour qui les cultures constituaient autant de laboratoires pour réaliser le projet totalisant d'une « science de l'homme ».

Ce qui est clair, c'est que la globalisation, parce qu'elle redistribue les grands partages longtemps prédominants et qu'elle institue une circulation généralisée des objets, des humains et du sens, remet en cause une certaine forme d'objectivisme fondée sur une hiérarchie implicite entre soi et l'Autre. Si l'anthropologie des lointains pouvait sembler favoriser une ouverture, une manière pour l'Occident de se dégager de ses propres préjugés, le jeu de miroirs qu'elle ne cessait d'entretenir avait aussi pour effet de conforter des certitudes. C'est seulement avec la contestation postcoloniale de la domination des périphéries par le centre que s'est développée une véritable réflexion sur la subalternité qui marque les limites d'un paradigme désormais révolu. L'anthropologie de la globalisation s'affirme ainsi comme une anthropologie critique, non point tant parce qu'elle s'identifierait à un discours de la repentance ou de la compassion, ce qui serait une fois encore pour les Occidentaux, une manière (encore plus perverse) de s'arroger le monopole de la parole légitime, mais parce qu'elle dessine un espace d'interlocution entre des ethnographies d'origines diverses et parce qu'elle cesse de privilégier l'étude du lointain et des marges pour constituer le proche (des banlieues aux laboratoires, du quotidien de la politique aux arcanes de la finance) en objet ouvert à cette interlocution ethnographique[4].

Ignorée en France dans un premier temps, sans doute en raison de l'influence du structuralisme lévi-straussien, la nécessité d'une

[4] Cf. M. Fischer, *Emergent Forms of Life and the Anthropological Voice*, Durham and London, Duke University Press, 2003.

anthropologie critique et réflexive est aujourd'hui intégrée par notre discipline. Cela tient tout à la fois aux conditions concrètes de la production et de la réception de l'ethnographie (les relations entre ethnographe et groupes étudiés se sont profondément modifiées dans le sens notamment d'une réciprocité en matière d'information), au rôle de l'image, à l'impact d'internet. Le métier d'anthropologue est en pleine mutation. On est loin du voyageur, du collecteur de traditions des premiers temps. L'anthropologue travaille avec et non sur des sociétés, et la question de sa collaboration, de son engagement, sans cesse posée, entretient l'exigence de réflexivité désormais inhérente à la discipline.

L'ethnographie comme processus relationnel et expérience subjective et située reste le socle d'une discipline dont la particularité est d'interroger le monde tel qu'il se vit, à hauteur d'homme, « par le bas ». Ce qui distingue l'anthropologie des autres sciences sociales, ce n'est

pas tant le fait de pratiquer des enquêtes de terrain que son aptitude à construire des problématiques à partir des questionnements de ses interlocuteurs, de se saisir de cohérences qui peuvent être en complet décalage avec les grilles d'analyse familières que propose d'emblée toute forme de savoir en surplomb.

La production des données s'opère en situation, ce qui implique de la part du chercheur une implication forte, et le défi auquel nous sommes confrontés est celui des modes de collaboration avec des individus et des groupes, qu'on ne saurait traiter en objets, alors qu'ils sont nos partenaires dans la production de connaissances. Par ailleurs, la notion de terrain, longtemps associée au territoire et à la localité, s'est complexifiée avec l'apparition, grâce aux nouvelles technologies de l'information, de formes de communications dématérialisées et la circulation sans cesse croissante d'images, de témoignages, de récits, de fiction, d'informations. Une nouvelle manière de poursuivre des enquêtes à distance, au fil des réseaux sociaux, de compléter des recherches par l'analyse de ce qui est diffusé et accessible sur le net rentre progressivement dans les pratiques.

Cette mutation des « terrains » pose de nombreux problèmes de distanciation, de vérification, de responsabilité (les univers sont devenus plus poreux, les écrits des anthropologues sont également plus accessibles, la question de la censure est toujours possible). La transformation des terrains participe pour le meilleur et pour le pire à l'hybridation ou au brouillage des genres et des modes de connaissance. Les frontières entre une connaissance qui se revendique anthropologique et un journalisme d'investigation ou un témoignage réflexif et militant sont dans certains cas difficiles à saisir. Elle autorise également de nouvelles formes de partenariat très stimulantes avec des gens de terrain et permet, lorsqu'elle prolonge une expérience

« localisée » – consentant une évaluation critique de ces informations – un enrichissement des corpus de données.

Dans un monde marqué par l'interconnexion et la circulation des individus et des groupes, les anthropologues adoptent des modes d'observation et d'analyse qui conjuguent des échelles différentes. Le terrain n'est plus limité à un lieu unique, mais tient compte des interdépendances et des déplacements. Beaucoup pratiquent une ethnographie multi-située, qui permet de se décentrer et de rendre compte des interrelations entre global et local. En même temps, on voit remis en cause le partage traditionnel des disciplines où l'anthropologie était identifiée au qualitatif et au micro, se distinguant ainsi notamment de la sociologie et de la géographie. Le redéploiement de l'anthropologie en relation avec les transformations qui affectent ses objets, l'amène à inventer des dispositifs théoriques multi-scalaires, et repose à nouveaux frais la question de ses rapports avec les autres sciences sociales.

Dans son projet fondamental, l'anthropologie se voulait science de l'humain et ambitionnait de parvenir jusqu'aux lois inconscientes de l'esprit. Le recours aux modèles élaborés par la linguistique structurale, et par la suite les recherches sur la cognition, en relation avec le développement des neurosciences ont suscité un riche ensemble d'investigations qui se placent sous le signe de l'universalisme et dont le programme reflète les prétentions de la raison à réaliser une connaissance globale de l'homme. En même temps, émerge la prise en compte de la diversité culturelle, via les critiques qui se sont fait jour concernant la légitimité d'un projet rationnel inséparable de ses conditions d'apparition et d'effectuation culturelles et historiques.

Si elle a trouvé tardivement écho en France, la critique postcoloniale n'en a pas moins porté un rude coup à l'ambition universaliste de

la discipline. La dénonciation de l'imposition par l'Occident de ses propres catégories sous couvert de rationalité, la méfiance à l'égard de tout discours hégémonique n'a pas seulement déstabilisé les visions dominantes de l'anthropologie : elle a aussi suscité l'apparition et le développement de recherches émanant des sociétés et des groupes jusqu'alors traités en objets de connaissance. Sur le plan international, cela se traduit par un enrichissement bien réel des débats et des problématiques, alors que longtemps, Europe et États-Unis avaient largement dominé la scène mondiale. De nouvelles perspectives, de nouveaux regards sur le monde se font jour, dans le cadre d'une circulation généralisée des savoirs qui influence fortement les jeunes générations.

Parallèlement, le débat entre relativisme et universalisme, qui n'a jamais cessé au sein de la discipline, a été réactualisé, non seulement par la critique postcoloniale se réclamant de la subalternité contre l'hégémonie du rationalisme des Lumières, mais aussi par la remise en cause du grand partage entre tradition et modernité, qui avait structuré les sciences sociales. Considéré comme un héritage encombrant de la modernité pour être refondé sur de nouvelles bases, l'universalisme tend de même à disparaître des lignes d'exploration de l'anthropologie symétrique. L'analyse de la production des rapports entre nature et culture, des formes de cohabitations entre humains et non humains n'a plus l'universalité mais la pluralité comme horizon et comme projet. À ce point, l'on oscille entre le perspectivisme intégral et une pensée de la pluralité des ontologies. On voit là s'élaborer de nouveaux projets qui se situent à un point de rupture par rapport aux orientations qui animaient le courant cognitiviste. Ils connaissent un réel écho dans la discipline, alors que l'anthropologie cognitive et linguistique n'a pas connu en France le développement qu'on pouvait lui prédire.

Dans les évolutions récentes de la discipline, il faut noter la montée en puissance de l'idée d'anthropologie du contemporain qui s'est imposée comme désignant un programme qui privilégie les paramètres de l'histoire et du temps comme vecteurs de connaissance. Au premier abord, il va sans dire que toute démarche à base d'ethnographie a affaire au contemporain : l'expression « anthropologie du contemporain » n'est-elle qu'un pléonasme ? En réalité, si les ethnographes ont toujours travaillé au présent, le plus souvent c'est une opération de dé-temporalisation dans la réflexion et l'écriture qui a contribué à dés-historiciser les données ethnographiques en privilégiant une vision intemporelle, figeant les groupes et naturalisant les données.

Dans la pratique, l'anthropologie du contemporain prend au contraire pour thème d'investigation la complexité du présent, en s'intéressant au quotidien, à la trame des événements qui affectent les perceptions du monde. De plus en plus, les tensions et les conflits avec les conséquences violentes qu'ils engendrent un peu partout induisent des modes d'identification et des formes de résistance que les ethnographes tentent d'appréhender et qui posent une question jusqu'à récemment peu abordée par l'anthropologie, celle des formes de subjectivation. Question non réductible à la psychologie, car elle a trait à la relation de l'individu et du collectif dans ses dimensions culturelle, sociale et politique.

L'anthropologie du contemporain pourrait se définir comme une exploration des formes de subjectivation et des régimes de temporalité. Focalisée sur le présent, elle assiste à l'extraordinaire accélération du temps qui caractérise notre époque, et se construit par opposition au présentisme, conséquence la plus immédiate de cette accélération. Elle se concentre sur les stratifications du présent, et la manière dont

celui-ci se diffracte dans la multiplicité indéfinie des images et des informations. Avec l'anthropologie du contemporain, on assiste à la prise en compte des mutations qui affectent très directement les humains et qui amènent à prendre désormais en compte l'articulation problématique entre le présent et l'avenir, alors que les sciences sociales se sont surtout polarisées sur les rapports entre le présent et le passé. La position de l'anthropologue est une position d'intersection. Il se trouve projeté au croisement des trajectoires de ses interlocuteurs, dans une pure contingence, au point que ceux-ci se demandent à tout moment pourquoi il est là, quel est son projet et ne se font pas faute de le lui faire savoir. L'anthropologue est ainsi dans une posture d'implication, et réalise chaque jour à quel point son vécu est imbriqué dans celui du groupe auquel il participe. Il peut être défini comme une singularité d'intersection, dans une situation dont il ne maîtrise jamais tous les ressorts, ce qui tout en compliquant sa tâche l'amène à pénétrer les arcanes de la société. L'anthropologue se trouve ainsi d'emblée inscrit dans une relation essentiellement politique. D'un côté, si nous nous référons au paradigme foucaldien, on peut dire que, *volens nolens*, il participe à des rapports de pouvoir et s'y exerce. De l'autre, il produit des effets politiques, en tant que sa présence produit des effets déstabilisants sur le partage du sensible propre au lieu de son investigation.

La subjectivité d'intersection est une figure énigmatique, elle se trouve toujours en excès par rapport à la configuration du terrain. On a beau s'immerger, et les ethnographes en viennent parfois à rêver qu'ils sont véritablement « intégrés », quelque chose dépasse, dessine un dehors, et même si nous n'en sommes pas toujours conscients, nos interlocuteurs, eux, ont la perception aiguë de ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de ressentir comme de l'ordre du danger.

Ainsi donc l'anthropologie est-elle toujours quelque peu décalée à l'égard de tout idéal harmonieux de collaboration et d'engagement. Les élaborations qu'elle produit s'opèrent avec les acteurs mais dans un rapport de tension et la possibilité toujours ouverte de faire surgir du face à face, de l'imprévu, de l'inédit. C'est peut-être ainsi qu'elle déjoue le mieux la tentation du surplomb dans sa volonté de se situer au plan des pratiques et dans une forme d'interlocution qui suscite de nouvelles interrogations.

Territoires : entre humains et non-humains

Depuis l'officialisation récente du concept d'anthropocène, ce qui bouleverse désormais les conceptions anthropiques du territoire, c'est la reconnaissance d'une configuration infinie d'écosystèmes mis en œuvre par les humains et les non-humains. Cette distinction contemporaine établie entre les « humains » et les « non-humains » - y compris les végétaux – introduit d'autres modes de compréhension et de gestion possible du territoire. Des anthropologues contemporains déplorent la dégradation des relations entre les humains et les non-humains, laquelle aurait été provoquée par les excès de la modernisation. En ce sens, leur analyse vient conforter les discours des écologistes sur les modalités de destruction de la Planète. Ils invoquent le rôle d'un chamanisme toujours présent dans les interactions entre les humains et les forêts. Et ce retour de « l'aura de la forêt » apparaît en ce temps où la déforestation se fait encore plus active. L'omnipotence des humains qui ordonnent pour des raisons économiques de plus en plus inacceptables le devenir du monde produit une mise en péril perpétuelle des écosystèmes.

L'anthropologue Anna Lowenhaupt Tsing a écrit un livre intitulé Le champignon de la fin du monde, *qui a, pour sous-titre, « sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme ». D'une manière bien paradoxale, on pourrait croire que les « ruines du capitalisme » resteront toujours une source de vie puisque certains champignons comme les matsutakes poussent sur des terres irradiées, offrant une preuve de la pérennité d'une reproduction des écosystèmes. Mais d'imaginer que la vie continue après la catastrophe ne conjure pas l'angoisse que celle-ci nous provoque.*

Les pulsions de mort qui animent et finalisent l'économie capitaliste, les désirs inavouables de destruction de la Planète n'ont point besoin d'utiliser un tel argument téléonomique. Le fantasme de l'effondrement du monde se dispense de tout « socle psychique » parce qu'il est « déjà là » comme « ce qui devait arriver ». Que du « vivant » puisse naître de « ce qui est mort » ne menace pas le « désir de catastrophe » qui nous habite mais le conforte. Le champignon matsutake est un symbole de vie dans un état du monde « post-catastrophique ».

L'imaginaire collectif de la catastrophe se compose autant des représentations de « ce qui a été », « de ce qui est » et « de ce qui sera ». Cette condensation temporelle de la catastrophe finit par déplacer l'angoisse collective que produit la gestion des risques pour la construction de l'avenir dans la hantise d'une reconnaissance des désastres écologiques, vécue au temps présent. Si « les ruines du capitalisme » sont déjà là, comment le milieu dans lequel nous vivons peut-il être « viable » ? Une telle question outrepasse toute référence au « territoire » parce qu'elle interroge le devenir des humains et leurs interrelations avec les non-humains et les végétaux dans l'environnement physique, biologique, climatique… Sans doute est-elle un appel à rétablir sur les territoires « trop travaillés », « trop exploités », un retour à la féralité – l'usage des friches - en reconnaissant la capacité de la nature à se réapproprier un espace.

La perspective d'avenir est-elle de croire que le territoire doit se libérer de plus en plus de l'emprise des humains pour retrouver en partie son « état sauvage » ? Les paysans ne sont pas des « jardiniers de la nature », les parties de territoire qui n'ont pas de productivité économique peuvent fort bien reconstituer l'équilibre des biotopes indépendamment de toute intervention humaine.

Entretien avec Bernard Kalaora[1]

On évoque souvent cette notion de territoire sans distance critique, comme si le territoire était un fait qui existe indépendamment de nous, un support, et dans cette idée de support, il y a aussi l'idée de ressource, c'est-à-dire une matière à exploiter et à partir d'une telle idée, on a construit la notion abstraite d'attractivité, telle qu'elle est définie par des économistes, avec des critères immatériels, « attractifs » pour les investissements, pour le capital, et de là, on a construit des indicateurs d'accessibilité de centralité par rapport à des réseaux, des flux. Penser ainsi laisse entendre que le territoire est une réalité inerte, indépendante des relations qui le constituent et ces relations sont bien loin d'être seulement économiques, ce ne sont pas des

[1] Bernard Kalaora est Professeur honoraire de sociologie de l'environnement et chercheur associé au laboratoire d'anthropologie des institutions et organisations sociales (EHESS/LAIOS). Il préside l'association LITOCEAN (www.liittocean.fr), un laboratoire d'idées visant à développer la dimension maritime et environnementale de l'action publique.
Il est l'auteur de nombreux ouvrages, le plus récent étant : *La Forêt salvatrice. Reboisement, société et catastrophe au prisme de l'histoire*, avec G. Decocq et C. Vlassopoulos, Champ. Vallon.

relations froides, mais des relations chaudes, des relations qui sont à la fois symboliques, liées à une histoire et à des sensibilités à la présence d'histoires vivantes qui ont marqué le territoire, d'ancêtres biologiques. Alors aujourd'hui, quand on parle de la ZAD, de la mer ou de la forêt, il y a un mot d'ordre : « nous sommes la forêt ». C'est peut-être un peu naïf, mais l'idée que la forêt est en nous implique qu'il y a un assemblage de relations qui comprend des êtres humains mais aussi des non-humains. C'est l'expression incarnée d'un rapport biologique au territoire.

Henri-Pierre Jeudy

Cette expression d'un rapport plus charnel avec la forêt – il y a des gens qui entourent les arbres pour se soigner – révèle-t-elle d'autres relations possibles au territoire ?

Bernard Kalaora

Il ne s'agit pas que de la forêt, les agriculteurs qui ont été engagés dans « une machinerie productiviste », n'ont pas eu le choix, parce qu'ils ont eu des subventions qui ciblaient certaines cultures comme le maïs. Le paysage a été complètement bouleversé par des incitations extérieures… Ce qui se traduit dans le langage : ils ne sont pas écologistes, ils ne vont pas dire « la forêt est en nous », mais ils expriment un sentiment de perte, de dépossession par rapport au lieu et par rapport à leur savoir. Leur destin leur échappe complètement. Cela se traduit dans les faits par toute une série de pratiques : on n'a plus le droit de brûler ses déchets, il y a des règles d'assainissement… Le territoire est devenu une sorte d'usine à produire, y compris pour le bétail, il n'est plus « leur » propre au sens d'une ontologie relationnelle. Dans le domaine forestier il y a eu un moment de basculement de la sylviculture vers une plus grande productivité, « les gens de terrain »

se sont sentis dépossédés de leur savoir-faire et par rapport à l'idée qu'ils se faisaient du métier de forestier, mais je parle de « gens de terrain »... Pour d'autres raisons les urbains sont si dépossédés de la nature qu'ils expriment une intentionnalité de « renouer » avec les âmes sauvages, les esprits, d'où le succès du chamanisme, de l'animisme, de toutes ces ontologies que l'on retrouve à la ZAD à Bure, au sein de ces mouvements de résistance, on tente de construire un autre monde possible. Sans doute est-ce une mythification, elle se construit aussi par une forme d'assemblage de soins aux autres êtres vivants, d'où le succès de la permaculture, de redonner du sens à la vie. Mais je pense que ce sentiment s'exprime de manière différente, il est partagé par des « gens de la terre » qui sont dépossédés de ce qui constituait le propre de leur territoire et qui sont si dépossédés que, je n'aime pas le mot territoire... Ces « espace-temps » vivants, on va le dire comme ça, étaient aussi des espaces relationnels avec les humains, des pratiques collectives, des ramassages du foin, des fêtes ; toutes ces pratiques ont disparu, ce qui renforce ce sentiment de vide au sens relationnel, mais de plein au sens d'occupation du territoire par des forces extérieures qui sont féroces, qui s'expriment par tous les problèmes que pose la gestion de l'environnement : les phosphates, les pesticides, les rivières polluées, la chasse interdite, sous prétexte d'une conception urbaine de la nature comme quoi, « on ne doit pas tuer les animaux ». Ainsi la chasse était une manière d'être avec les territoires, une connaissance des traces des animaux, les surprises, l'appropriation du lieu, c'était une emprise, une complicité, la chasse était un jeu avec l'animal, il n'était jamais gagné d'avance.

Henri-Pierre Jeudy

À l'époque d'Edgar Pisani, le phénomène de désappropriation des terres provoquée par la « machinerie productiviste » « bat son

plein ». Je me souviens d'une phrase d'Edgard Pisani que cite Gisèle Bienne dans son livre, *La Malchimie* : « Si demain – et l'on excusera ma boutade – le lait doit être rouge pour être vendu et les pommes carrées, il faudra que l'Institut national de la recherche agronomique se consacre à cette tâche pour que nous puissions obtenir des produits qui se vendent »[2].

Bernard Kalaora

La période de Pisani, les années 60-70, marque un tournant radical dans l'agriculture qui s'est accompagné d'un dépeuplement des zones rurales. Le productivisme est devenu une « machinerie » dont plus personne ne contrôlait le processus, même ceux qui l'avaient engendré, et là on est au point où ce processus a enclenché des conséquences inattendues. Au départ on ne pensait pas que les pesticides avaient un rapport avec la santé, tout ça n'était pas rendu public, même s'il y avait déjà des études, dans la tête des gens, il n'y avait pas cette idée d'un rapport entre le mode de production et la santé. La pollution, l'effet de serre avec le nitrate, les phosphates, le gasoil, les grandes machines, toute la production... Je ne dis pas qu'on découvre ces conséquences désastreuses aujourd'hui, mais on les ressent, on les a découvertes peut-être il y a une dizaine d'année et on continue à utiliser les pesticides. Toute la polémique sur le glyphosate en est une preuve : si on s'arrête tout d'un coup, c'est l'effondrement économique. Il y a une incertitude totale, on est face à l'étrangeté de ce que peut devenir le présent dans un futur proche. On est dans une situation transitionnelle, dans le sens où il y a des choses qui sont en train d'arriver, qui ne ressemblent plus à ce qui était, dont on ne sait pas comment elles vont se transformer et ce qu'elles vont devenir.

[2] Gisèle Bienne, *La Malchimie*, Actes Sud, 2019, p. 123.

Henri-Pierre Jeudy

J'ai relu *Comment pensent les forêts* d'Eduardo Kohn et plus particulièrement le chapitre intitulé la pensée vivante. L'idée de sémiose, empruntée à Peirce, qu'il utilise pour désigner ce qui caractérise un milieu naturel se fonde sur des règles implicites d'interactions incessantes entre les humains, les non-humains et les végétaux. Les humains ont organisé leurs discours avec le pouvoir symbolique d'un langage qui configure la vie de la nature selon les représentations qu'ils se construisent. Mais la sémiose outrepasse cet ordre symbolique parce qu'elle fonctionne de manière indicielle et non symbolique. Autrement dit, « ces forêts abritent d'autres lieux d'intentions-significations et qui ne tournent pas nécessairement autour des humains ni ne trouvent leur origine en eux. C'est ce que je voulais dire quand j'écris que les forêts pensent. »

Bernard Kalaora

Ce qui est intéressant dans ce livre, c'est qu'il essaye d'avoir une réflexion qui va bien au-delà de l'anthropologie, au-delà de l'humain comme l'indique son titre. Il veut aller au-delà des catégories usuelles qu'on utilise quand on travaille en sciences sociales ou en anthropologie, celles qui consistent à n'avoir qu'une perspective naturaliste. C'est-à-dire l'anthropologie naturaliste ou l'idée que la nature nous serait en quelque sorte « extérieure » car il y aurait une dualité nature et société fondée sur la conception cartésienne du « cogito », – je pense, donc je suis. Comme si effectivement notre monde était constitué de notre seul esprit, et qu'en dehors de nous, il n'y aurait rien, et c'est nous qui serions les « uniques » dans l'univers, dans les écosystèmes à pouvoir penser le monde, penser la nature. Eduardo Kohn se distancie de cette forme de pensée. Son objectif c'est de montrer comment pour certaines ethnies – notamment les « Runa » de la

haute Amazonie, un peuple de chasseurs-cueilleurs, la communication avec les autres espèces est une nécessité vitale Et pour cela ils doivent leur donner une voix et une existence. Kohn montre que les Runa ont développé au cours de leurs interactions permanentes un langage « antéprédicatif » par lesquels humains et non-humains peuvent se comprendre. Leurs pratiques font que l'univers dans lequel ils sont, fait partie d'eux-mêmes et que celui-ci n'est pas une chose extérieure et inerte. Pour les Runa « la vie pense ». Les « Runa » sont capables de mobiliser un langage indiciel à partir de traces, d'observations très précises et sur cette base ils peuvent comprendre les manières dont les non-humains se représentent l'humain et la forêt - ce que Pierce appelle les signes iconiques - . Ils communiquent avec les animaux, dans un souci aussi à la foi d'affinité, de proximité mais aussi de ruse dans les relations de chasse... Le monde n'est plus vu comme le seul lieu exclusif des humains mais comme une gigantesque gamme de références significatives et plurielles.

Bien entendu, cette analyse a aussi des conséquences pour nous, les sociétés que l'on dit « modernes ». Eduardo Kohn nous montre en quoi nous sommes concernés. La réponse n'est pas simple, mais cela nous concerne au sens où, quelque part, si on n'est pas capable de sortir de cette opposition entre société et nature, de ne voir la nature que comme un spectacle, comme j'ai pu montrer dans le « Musée vert », c'est-à-dire comme quelque chose qui nous est extérieure et étrangère, ou au contraire (mais ce qui revient au même) comme un support de développement et d'exploitation. Toute une partie du monde est « ostracisée » et « invisibilisée ». Et faute de n'avoir reconnu « l'agentivité » du vivant et des interactions entre humains et non-humains, nous subissons la crise environnementale que nos catégories naturalistes de représentation ne permettent pas de combattre. Bien au contraire. D'où la nécessité de prendre du

recul par rapport à notre ontologie naturaliste, non pour la rejeter complètement, mais pour penser qu'en dehors de notre monde à nous, il y a une quantité d'autres mondes dont il faut tenir compte et vis-à-vis desquels il est absolument nécessaire de s'assembler, d'avoir cette conception que l'on constitue « un assemblage » et qu'on n'est pas une espèce exceptionnelle. Cela nécessite de changer nos pratiques et nos perceptions cognitives, de prendre soin, non pas de la nature, mais de la nature qui est en nous et que nous partageons avec les autres êtres vivants, faute de quoi l'on risque de disparaître.

Henri-Pierre Jeudy

L'invocation de la combinaison des relations entre humains et non-humains ne reste-t-elle pas le reflet du pouvoir symbolique des hommes ? Ce seront toujours les humains qui décideront du sens symbolique donné à un système d'interaction de signes, malgré les coupures épistémologiques qu'ils puissent établir. Ainsi, le vitalisme peut-être tenu écarté par des théories qui se veulent purement sémiologiques, n'empêche qu'il est apte, comme le montre l'histoire, à réapparaître sous des modes différents. Comment faire une abstraction radicale de l'ordre symbolique dans lequel et par lequel les hommes ont construit les langages et leurs relations avec les animaux, même si on considère le bien fondé des impératifs écologiques, celui-ci ne peut être représentable et compréhensible que dans l'espace sémantique propre à l'ordre symbolique inhérent au langage humain ?

Bernard Kalaora

Que l'ordre symbolique soit absolument inhérent au langage, n'entraîne pas pour autant que cet ordre va être subverti ou abandonné. En effet il n'est pas question de substituer un ordre indiciel ou iconique à l'ordre symbolique. De ce point de vue-là, le cas des Runa n'est peut-être pas aussi différent que celui de l'habitant des villes, lui

aussi, il fonctionne par rapport à un ordre symbolique. N'empêche qu'il est capable aussi de se représenter que le monde, que la conception du monde peut bien aller au-delà de ses propres représentions symboliques, c'est-à-dire, d'inclure l'idée que le vivant et les significations attachées aux vivants vont bien au-delà du seul humain et peuvent d'ailleurs aussi englober d'une certaine manière, pas seulement les animaux mais aussi les plantes et l'écosystème forestier, c'est le cas dans « Comment pensent les forêts ».

Ta question est complexe, elle oppose des conceptions différentes de l'anthropologie en lien avec l'appréhension du territoire. Kohn renouvelle notre conception de l'anthropologie en l'élargissant à des agents que nous ne prenions pas en compte et que nous pensions étrangers à notre monde et sans conséquence sur la manière dont nous le façonnions. Pour autant Kohn ne rompt pas avec l'approche traditionnelle de l'anthropologie opposant société exotique, traditionnelle et société moderne et contemporaine. Il étudie une société tribale, exotique à nos yeux et c'est par extension de son raisonnement qu'il en tire des enseignements pour les sociétés post-industrielles qui, en raison de la cosmologie naturaliste et de son paradigme de l'exceptionnalité humaine, sont incapables de faire face aux menaces et aux risques environnementaux. Les Rua nous apprennent sur nos manques et défaillances mais non sur ce que nous devrions faire pour les combler dans un monde qui ne ressemble en rien à celui où ils vivent. Anne Tsing[3], quant à elle, ne nous enferme dans aucun dualisme en opposant exotisme et contemporanéité. Elle ne fait pas non plus mention de la notion de territoire, voire de local qu'elle opposerait à global. C'est à un changement total d'échelle spatiale et temporelle qu'elle nous invite. Elle ne privilégie pas le tout sur les parties, ni la nature sur l'artifice mais elle s'intéresse aux

[3] Anna Tsing, auteur du livre, *Le champignon de la fin du monde.*

opérations et aux processus par lesquels un monde en construction se laisse entraîner dans un autre, aux connexions et aux dynamiques écologiques entre différents assemblages humains et non-humains. Et pour cela elle recourt à la notion de « patch ecology ». Le territoire n'est pas l'arrière fond d'actions historiques, il est un milieu et tout comme le paysage il est actif. Observer le territoire, c'est observer des mondes en formation où des humains s'assemblent en compagnie d'autres vivants, tous s'activant à modeler des mondes. Et ces processus, elle les étudie au cœur même du capitalisme et de ses conséquences dévastatrices, dans ses ruines, pour nous montrer les transformations et perturbations non seulement négatives mais aussi positives par l'émergence au sens darwinien du terme de nouveaux environnements et habitats (patchs). Anna Tsing mélange histoire naturelle, anthropologique et environnementale et son récit est en ce sens parfaitement congruent à l'histoire des sociétés dans l'Anthropocène, un monde physique et biologique transformé par l'homme et sa présence massive.

Henri-Pierre Jeudy

L'anthropologie, depuis quelques années déjà, semble s'orienter dans une voie plus engagée, presque « militante », plus politique et moraliste, malgré son souci de préserver une « objectivité scientifique ». Qu'en penses-tu ?

Bernard Kalaora

Anna Tsing a fait plusieurs livres dont « Le champignon de la fin du monde » qui a un énorme succès. Elle reste dans une description très attentive du destin de ces champignons extrêmement rares, les « matsutakes » que connaissent les Japonais et qui se développent dans des univers complétement dégradés. Ils poussent dans des paysages dévastés et trouvent dans les ruines (des sols appauvris,

des forêts dévastées) la possibilité de vivre et de créer la potentialité pour d'autres vivants, y compris humains, de vivre. Cette histoire se passe dans l'Orégon, dans des zones qui ont été exploitées de telle façon que la forêt est dégradée mais les champignons effectivement se sentent très bien dans ces univers dégradés et les arbres ont besoin de ces champignons, alors il y a un jeu d'interaction. Dans son approche anthropologique, elle inclut toutes ces communautés humaines qui sont, en quelque sorte, des assemblages. Des anciens combattants Américains, mais aussi des Vietnamiens, des Hongs qui étaient du côté américain, tous travailleurs précaires qui vivent de leur cueillette fructueuse et de leur transaction avec les Japonais friands de ces champignons devenus rares dans leur contrée. Après, elle décrit la forme du marché économique qui n'a rien à voir avec celle qu'on imagine du marché lui-même, elle parle de capitalisme de captation plutôt que de production. Par rapport à ta question, ce qui est intéressant dans sa représentation il y a la globalisation, mais aussi ce qu'elle appelle des « patchs » à l'intérieur de la globalisation, il y a des morceaux, des lieux, des interactions, des assemblages et des compositions et recompositions permanentes entre les humains et les non-humains. Et ces assemblages, elle les observe en recourant à l'histoire naturelle et sociale simultanément et en saisissant les processus d'interaction entre les microbes, les bactéries, les plantes, la forêt, la croissance, les hommes. Elle présente un tableau dans lequel on est tous partie prenante de ce « tout vivant organique ». Elle observe les dynamiques des « patchs » dans un monde frictionnel et interconnecté. Elle nous montre comment ces univers fragiles dans lesquels on va être amené à composer sont aussi très riches. Elle va au delà de l'opposition local/global pour transgresser toute frontière et s'inscrire dans une dimension où les flux, les mobilités, l'emportent sur la stabilité et la fixité. Elle n'est pas dans un discours catastrophique.

En ce sens pour elle la notion de territoire avec ses frontières et ses limites (déterminées par le cadastre) est une abstraction et une irréalité. Son anthropologie métissée d'histoires naturelles ouvre de nouvelles perspectives dans l'Anthropocène et inaugure une nouvelle façon de faire société en intégrant la vie et son dynamisme. Elle va non seulement au delà de l'humain mais aussi des disciplines en faisant fi de leurs frontières, bricolant les concepts, se jouant des limites et des codes académiques.

Henri-Pierre Jeudy

Le territoire n'existerait pas, il ne serait que le fruit d'interrelations de « milieux vivants », le nom donné à un « trompe-l'œil spatial »...

Bernard Kalaora

Le territoire n'est pas un milieu qui préexisterait en soi et sur lequel viendraient se greffer des activités humaines. Il n'est pas non plus un construit social. Le territoire n'existe que pris dans des relations simultanément sociales, biologiques, environnementales. Ces relations sont dynamiques et leurs interactions produisent des effets non intentionnels dont nous ne maîtrisons pas les conséquences. Il y a toujours une part d'incertitude avec laquelle il nous faut apprendre à compter. La crise actuelle du territoire montre la vacuité de la notion et des concepts qui ont été à l'origine de son aménagement. Cette crise est une opportunité de changer de cap et de le repenser en termes de flux, de processus, de rencontres, de frictions, de maillages complexes en incluant les espèces vivantes et en les considérant comme des agents actifs et constructeurs de notre environnement.

Le rapport ville/nature, un exemple : Rio de Janeiro

Clarissa Moreira

Rio de Janeiro, au Brésil, est l'une des rares métropoles où la nature semble pénétrer dans la ville. Clarissa Moreira, philosophe brésilienne, évoque combien, derrière les attraits touristiques d'un tel entrelacs entre la forêt tropicale et les conquêtes urbanistiques, se cachent toutes les contradictions les plus dramatiques de la maltraitance d'un biotope exceptionnel.

Imaginez une plaine découpée tout au long par un ensemble de collines en forme d'aigle, de géant et d'un morceau de pain en pierre. Une végétation dense, humide et puissante – la forêt atlantique – qui descend parfois presque jusqu'à la mer. Le milieu naturel à Rio de Janeiro n'est pas structuré selon la classique opposition ville/nature. La présence magnanime de la nature, même quand elle ne recouvre pas une grande partie de la banlieue carioca, y joue le rôle de témoin de l'urbanisation, résultat d'une reconfiguration européenne et, par la suite, américaine, du territoire au rythme des dérèglements urbanistiques de chaque époque. Rio de Janeiro a souffert des grands changements du paysage naturel, surtout au début du XX^e^ siècle, avec la destruction d'une grande partie des forêts ou, plus tard, l'extraction de collines en centre ville, – population et tissu urbain comprises – et avec d'autres destructions de grandes parties de la ville du XIX^e^, pour faire passer le trafic et ériger les grandes tours.

Il est vrai que ce site singulier a attiré non seulement les peuples de la forêt pendant les anciens temps, peu à peu exterminés lors de l'arrivée des colons portugais, mais aussi la couronne portugaise elle-même qui s'y est déplacée, lors de sa fuite de l'armée de Napoléon Bonaparte durant le blocus continental contre l'Angleterre. Toutefois, depuis le XVIII^e siècle, il y eut des plans de délocalisation de la capitale, à cause de sa nature difficilement contrôlable. Brasília, construite sur une plaine sans montagnes ni forêts, offre tout le contraire du site dramatique de Rio : un terrain véritablement plat et occupé selon le plan de Lúcio Costa, à « la manière moderniste ». Une intériorisation stratégique sans trop d'accidents où une longue dictature s'est vite installée. Le pouvoir central a donc bien concrètement échappé à Rio. Ce départ de la machine administrative aura laissé Rio de Janeiro en crise pendant quelques décennies, depuis les années 70, mais sans rien qui puisse ressembler à la gravité du présent. La ville aura survécu grâce à l'allure étonnante de sa situation géographique et au rôle fantasmatique que cette « présence quotidienne d'une nature sublime » joue dans l'imaginaire.

Si cette nature reste la figuration d'une exploit quotidien, elle garde encore sa puissance symbolique en marquant des limites à toute illusion d'une prédominance de l'urbanisation. Une ville considérée comme patrimoine mondial, grâce aux dessins de cette partie de la Terre, devrait conduire plus loin la pensée des rapports entre ville et nature, c'est-à-dire de la ville en tant que biotope complexe en soi, en fusion avec l'urbain. Plusieurs théoriciens de l'urbanisme se battent depuis quelques temps autour de la question de ce rapport ville/nature dans le cadre du « développement durable », mais combien de fois la présence de la nature se voit réduite, en pratique, à un paysage décoratif, avec l'introduction d'un jardin et de ses palmiers venus d'ailleurs ou d'un parc parce que c'est le seul possible... Ce peut

être même une chance pour la forêt d'être à ce point « l'oublié » dans le cadre urbanistique carioca, si cela ne représentait pas de temps en temps un danger, quand des promoteurs de l'urbanisation rêvent de nouveaux avancements sur des lieux réservées aux parcs naturels.

L'actualité des crises systémiques et globales qui font marcher certaines économies, et qui font tant de dégâts sur la planète, appelle à de nouveaux rapports ville/nature ou nature/culture. La relation avec la nature à Rio ne dépasse pas vraiment le niveau du « marketing touristique ». Le Comité du patrimoine mondial de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) menace même la ville de perdre son titre. Le site de Rio de Janeiro a été inclus, en 2012, sur la liste des paysages culturels considérée comme patrimoine de l'humanité grâce à son paysage urbain unique construit par des éléments naturels qui dessinent la forme du territoire : la forme de la baie de Guanabara qui aurait déplu à Lévi-Strauss, au Pain de Sucre, l'anse de Botafogo et la plage de Copacabana ; les montagnes du parc national de Tijuca, le Jardin Botanique, et bien sûr, le Corcovado - la montagne avec cette sculpture du Christ offerte par la France. Le Comité a aussi reconnu l'inspiration artistique que Rio offre aux musiciens, aux paysagistes et aux architectes et urbanistes.

Mais si on voit une ville comme Rio au delà de la vision touristique et patrimoniale, on ne retrouvera que des images mythiques d'où les favelas ont été extraites. L'on retrouvera des biotopes complexes qui finissent par permettre un « brin de démocratie » avec la présence des pauvres dans la ville centrale grâce aux collines. Et on retrouve dans la nature, surtout un témoin de l'urbanisation depuis la colonisation jusqu'au XXI^e siècle, cette immense présence ancienne d'un « dehors » du temps humain. Cette chance unique du point de vue urbanistique

est sous évaluée. De plus en plus le désir de récupérer les collines, soit pour les riches, soit pour les parcs naturels, est aussi une manière d'essayer de les découper de l'histoire sociale de la ville et du biotope réel qui s'est inscrit dans ces conditions.

Malgré plus de dix ans d'une « politique d'intégration », les analyses urbanistiques finissent souvent par approfondir les questions des éloignements, des relégations, des distances en retombant sur le « lieu commun » de l'expulsion des habitants des favelas complétée par la guerre armée. Les jugements sur la composition de l'espace urbain définissent « ce qui est bien », digne ou désirable, selon des paramètres propres, esthétiques, économiques et sociaux. Le paysage touristique est le premier. Les favelas de Rio sont devenues des « lieux touristiques » comme certaines réserves d'Indiens.

La situation sociale a changé moins que le paysage urbain. Seulement, elle a basculé dans des tensions et périls de grande ampleur et sans précédent au Brésil, en grande partie suite à la série de grands événements sportifs. La concentration exceptionnelle d'investissements est partie dans tous les sens – dans des travaux pharaoniques et mal conçus, dans la corruption et la spéculation immobilières – là où il aurait fallu construire des bases plus solides pour cette ville et sa population. Suite au « festin olympique », troublé par des mouvements populaires contre l'augmentation des tarifs de transports, mais aussi contre la dilapidation des investissements, commence une des époques historiques les plus dures de cette ville et ses habitants - mais aussi du Brésil.

Devenue une ville « militarisée » et « évangélique », Rio de Janeiro, enrichie d'une nature puissante même si elle est reconstruite, semble faire face à son tour à « des plaies bibliques ». L'absence de visions plus affirmatives de la métropole se fait sentir surtout dans les

moments de crise, où, suite à une série de « ratés délibérés » des grands projets urbains olympiques, les gens de Rio se retrouvent avec une ville en faillite et des grandes guerres de contrôle des territoires entre l'armée, les mafias, la police... Tout conduit à l'adhésion des églises pentecôtistes pour une proportion grandissante d'habitants qui attendent l'accroissement de la répression et de l'auto-défense armée. Sans parler d'épidémies de maladies tropicales, d'une augmentation visible de personnes sans toit, voire de familles entières. Les gens de Rio subissent les résultats de la pratique prédatrice des « seigneurs » plutôt que des vassaux, et peut-être on n'a encore rien vu de ce qui semble se profiler. Il n'y a pas d'exode possible, toutefois, pas pour la majorité.

Dernièrement la nature semble réclamer des territoires à chaque grande tempête : chute d'importantes infrastructures urbaines (tunnels, pistes cyclables (mal) construites, chutes de pierres des collines sur des voies rapides) y compris dans des quartiers aisés. En 2018, le feu a fait disparaître la cinquième plus grande collection muséographique du monde, avec le Musée National de Rio de Janeiro, ancienne maison de l'empereur.

Malgré tout et au rythme de cette tension entre vie et destruction, il est toujours possible d'être surpris par cet ordre urbain qui pourrait paraître à un regard plus normatif comme quelque chose de chaotique. Mais n'est-ce pas une chance de voir comment la puissance symbolique naturelle de la démocratie est inscrite dans la configuration du territoire avec la présence des collines et de la nature en ville, comme une ouverture pour le devenir de l'ordre urbain ? C'est une perspective possible et même bien réelle qu'on n'arrête pas de rater volontairement, si l'on considère que la présence des pauvres dans toutes les principales centralités de la ville reste un « poids

urbanistique » et non une « opportunité de démocratie ». Cet horizon de démocratie du territoire est « en risque de mort » à présent, si on considère le chiffre moyen de 550 victimes par jour à Rio en 2019. Même si cette guerre urbaine n'est pas toujours visible, connaissant les chiffres effrayants des actions de la police et de l'armée à Rio, il est impossible de ne pas regarder le paysage en pensant que lui aussi nous regarde.

3-Le regard et les lieux

Le regard que nous portons sur un territoire, qu'il soit urbain ou rural, nous prédispose-t-il à le voir comme un paysage ? Notre liberté de perception nous autoriserait alors à le recomposer au gré de nos désirs et des accidents de notre vision. Mais un paysage s'impose aussi tel qu'il est, autant par la puissance de son émergence que par les effets de sa disparition.

Ville et jeux d'images

Patrick Baudry[1]

La photographie peut prendre une tonalité officielle. Poignée de mains sur le parvis entre importantes personnalités. Ou encore pose de l'enfant devant son gâteau d'anniversaire, prêt à souffler les bougies. Aujourd'hui, tout se perd pourra-ton dire. Le moment de l'anniversaire se conserve sous forme d'images prises à la va vite. Photos floues, passage d'une tête dans l'entrebâillement d'une porte. Ici une paire de chaussures. Voilà des images idiotes qui n'ont plus force de vérité de l'événement qu'il s'agissait d'immortaliser. À force de mettre entre

[1] Patrick Baudry est professeur de sociologie à l'université Bordeaux Montaigne. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels *Une sociologie du tragique* (Cerf, 1986), *La Place des morts* (Armand Colin, 1999), *Violences invisibles*, (Le Passant ordinaire, 2004), *La Ville, une impression sociale* (Circé, 2012), *Pourquoi des soins palliatifs ?* (Éditions Châtelet-Voltaire, 2013), *La Pornographie et ses images* (Paris, Pocket, 2019)

les mains des gens des téléphones qui leur servent de capteurs, on pourrait dire qu'ils se mettent à enregistrer tout et n'importe quoi. L'image n'est plus officielle. Elle se désacralise. On prend comme on sent. Et l'on ne consulte plus l'album avec le même souci de retrouver le souvenir immémorial. On « scrolle » l'album désordonné d'une fête, dont la trace vaudrait par ces moments furtifs, mal cadrés et sans installation préalable. Mais n'est-ce pas que l'image, plus que la photographie, vaut par le jeu qu'elle permet ? Et si les prises peuvent sembler dérisoires, n'est-ce pas que l'acte de jouer à la prise d'images vaut davantage qu'un résultat attendu ? Un tel rapport à la représentation doit être pris en compte dans la qualification des villes. Les modes de situation et les jeux de perception transforment l'usager des espaces publics. Il devient l'élément d'une ambiance que le rapport à l'image peut précisément générer. Aussi bien la vue d'ensemble, le répertoriage du beau et de l'important n'ont plus le monopole d'une vision qui fait à présent intervenir le détail et l'incongru.

Le jeu de l'image

L'image n'est pas seulement cette photographie posée devant nous et que nous aurions à contempler. Elle nous intrigue et dans l'image nous ne cherchons pas à retrouver l'exactitude d'une information (cette place, ce beau monument), mais une ambiance à laquelle nous sommes mêlés. La photographie peut exposer un sujet que nous aurions à considérer. L'image impose un objet qui nous prend à son jeu. On peut sans doute observer en expert ou regarder en amateur, mais cette différenciation entre deux régimes de perception suppose toujours un sujet explorateur qui serait à la manœuvre : là par exemple avec la fierté de dominer depuis un point de vue, et ici avec la capacité de comprendre du dedans. Or l'image oblige à un décentrement. Elle ne

bouscule pas seulement une certitude quant à ce que l'on croit voir, mais déplace le regardable.

On ne cherche pas avec l'image une preuve. On ne veut pas qu'elle serve un propos, ou qu'elle se justifie. Le photographe qui vous explique toutes les raisons de ses mouvements d'appareils peut paraître bien ennuyeux. On aime la photo fulgurante, celle qui passe comme une vitesse, qui accélère le temps du regard, qui le porte vers le travers. De face, en pleine vérité, toute en exactitude, l'image se tarit. Elle n'est que cette photo. Il faut en fait beaucoup de photos pour faire une image. Et parfois l'on n'a pris aucune photo : tout se passe comme si une image était venue dans l'appareil. Ce n'est pas un regard qui a construit un sujet. C'est une occasion qui s'est posée dans un cadre, suffisamment imprécis pour que de cette photographie autre chose advienne. Cette relation à l'image comme moment est contemporaine d'un positionnement labile de la personne, jouant de sa présence en des situations éphémères et qui ne sont pas faites pour dominer.

Ne fallait-il pas un Pierre Sansot pour écrire un *Eloge de la lenteur* (1998) ? Nostalgie contre modernité, passé reconstruit en jolies phrases dans l'ignorance têtue des changements du temps, refus d'une actualité qui, qu'on le veuille ou non, oblige à penser avec la vitesse – ainsi peut-on présenter le travail de Sansot. Toutefois, pourrait-on croire qu'il magnifie le lieu contre l'aspect dérisoire du trajet rapide ? On ne saurait oublier que Sansot consacre une postface au pliant. « Quelques-uns d'entre nous », écrit-il « se livrent à une critique de la société de consommation, à l'émergence de ce qu'il est convenu d'appeler des non-lieux, qu'il s'agisse des parkings souterrains ou des clubs de loisirs. Un tel débat, quand il emprunte une forme théorique, ne nous intéresse pas et ne nous paraît pas convaincant. » Et Sansot de poursuivre : « Thèse contre antithèse, idéologie face

à une contre-idéologie, quel ennui ! Et ne sommes-nous pas dans le domaine de l'indécidable ? Je préfère donner la parole aux objets, en l'occurrence à un seul objet.[2] » Et c'est du pliant dont il s'agit.

Le pliant est une chaise « de peu » : sans dossier, sans grand confort mais surtout mobile. L'assise y est sans longue durée. Celui qui le pratique ne s'installe pas à proprement parler. Il n'est pas certain de pouvoir demeurer longtemps. Peut-être doute-t-il de la raison qui lui serait accordée de se maintenir au même endroit et surtout sait-il qu'il n'en a pas la possession. Pour l'instant ici, oui, mais possiblement déplacé, l'homme ou la femme du pliant fait figure d'étranger jusque dans son propre monde. Il ne possède pas la vue en hauteur, situé qu'il est au niveau des genoux de ceux qui restent debout. La personne du pliant n'a pas l'aisance que procure le fauteuil ou le confort du canapé. Elle ne saurait beaucoup poser. Est-ce en raison d'un rapport au temps fugitif que l'artiste, lui aussi, peut se poster provisoirement sur ce siège qui ne peut s'enraciner ?

Dans les salons qui imitent l'ordre immuable d'une noblesse, l'objet ne peut se déplacer. Ce cendrier, même ici où l'on ne fume plus, doit jouxter la coupelle argentée et on les replace – selon une diagonale que l'on pense esthétique – après s'être adonné au dépoussiérage du guéridon. Le pliant n'est pas cet objet qui peut s'assurer d'une permanence. S'installant ici de tout son poids, la personne fait signe d'un départ possiblement immédiat. On trouve ici une intrication du proche et du lointain, à partir d'un usage ordinaire. Et l'on voit que la pratique du lieu ne suppose pas par évidence un immobilisme.

Si lieu a sa nécessité, ce n'est pas parce qu'il permet le repli, l'épreuve jubilatoire de la propriété ou parce qu'il participe de la stratégie de l'assignation. Il faut envisager, dans sa matérialité même, sa capacité

[2] Pierre Sansot, *Les gens de peu*, Paris, PUF, 1991, p. 222.

à fournir un repère et servir de fiction. A-t-on conscience quand on est installé confortablement dans son fauteuil que pour certaines personnes le lieu n'existe tout simplement pas ? Or la construction du lieu est essentielle à l'organisation d'un rapport à la loi et aux limites. Fernand Oury – à qui je fais ici référence – montrait que ces trois mots (lieu, loi, limites) conditionnent la possibilité du langage[3]. Non pas seulement la possibilité de prononcer des sons et des mots. Mais de penser et d'échanger. On peut toujours prétendre n'appartenir à rien, mais la folie inavouée d'un tel propos tient en fait à la certitude que tout appartient à l'être affranchi. Celui-ci peut croire n'avoir pas besoin d'un « chez soi », parce que son domaine s'étend jusqu'aux confins du monde. N'étant pas chez lui, l'être omnipotent est partout chez vous. À cette ambition ou à cette pratique de domination, s'oppose la limitation de celui qui n'est pas « nulle part » et donc partout. En cette occasion, la personne n'est ni affranchie du lieu ni assignée à une localité. Elle contribue à la transformation du lieu lui-même, celui n'étant ni la donne fondamentale d'une présence au monde ni un enfermement. Pour le dire autrement, le lieu se combine à la possibilité du hors lieu. Celui-ci n'est pas un déficit, une catastrophe, une absence de sol, mais ce qui s'entremêle à un lieu qui ne se fige pas.

Dans un texte court où il est question de la hantise de la technique, du talmud, du cosmonaute Youri Gagarine et pour l'essentiel d'une opposition à Martin Heidegger, Emmanuel Lévinas critique la référence à un « génie du lieu ». Il écrit : « L'implantation dans un paysage, l'attachement au Lieu, sans lequel l'univers deviendrait insignifiant et existerait à peine, c'est la scission même de l'humanité

[3] Voir Aïda Vasquez et Fernand Oury, *De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle*, Paris, Éditions Maspero, 1971. Voir également Catherine Pochet, Fernand Oury, Jean Oury, *L'Année dernière j'étais mort*, Vigneux, Éditions Matrice, 1986.

en autochtones et en étrangers. Et dans cette perspective la technique est moins dangereuse que les génies du Lieu.[4] ». Ce que récuse Levinas, c'est l'argument d'une dénaturation opérée par le monde technicien, et c'est l'idée de la nature comme sol d'un enracinement authentique. L'exploit de Gagarine n'est pas cité au titre d'un record. Il manifeste, par une réalisation de la technique, la possibilité d'avoir « quitté le Lieu ». « La technique, écrit Levinas, nous arrache au monde heideggerien et aux superstitions du lieu.[5] ». Que le lieu ne compte pas comme mesure de l'homme, voilà le rappel d'une hospitalité qui ne peut décider de sa générosité. À cette qualité supérieure, Levinas oppose la bonté, comme il oppose au sacré la sainteté. C'est hors lieu, dans un décalage en rapport du lieu même, que se joue la relation à ce qui ne vient pas de soi. L'inconnu, la mise en intrigue, ne sont pas expériences décidées et sous contrôle. Mais ce qui traverse la vie ordinaire, l'éventuelle vie sans événement mais dont l'instant d'après est déjà l'utopie. Si l'individu n'est pas logeable en un maintenant objectivable, comment l'obligerait-on à n'être qu'ici, coïncidant avec sa propre présence ? N'est-ce pas ce qu'enseigne une psychologie complexe : qu'au plus intime de sa personne, chacun soit porté à ce qui l'excède ?

Alain Milon écrit que « L'origine des choses ne tient pas uniquement dans ce qui s'origine au sens de "trouver une origine", mais dans la manière dont les bifurcations sont l'occasion donnée aux choses d'exister.[6] » Si la ville était ce monde centré, « originaire », qui déterminait l'ordre de sa contemplation, le monde urbain offre une autre expérience d'habitation. On ne saurait se contenter de

[4] Emmanuel Levinas, « Heidegger, Gagarine et nous », in *Difficile liberté*, Paris, Le Livre de Poche, 1984, p. 325.
[5] *Idem*.
[6] Alain Milon, *Cartes incertaines*, Paris, Les Belles-Lettres, 2012, p. 207.

le présenter comme un désordre, comme la source de prolifération d'errances malheureuses et d'exils subis. Il faut aussi, dans l'articulation du lieu et de sa propre mouvance, comprendre une nouvelle donne.

Le lieu mobile

Comment ne pas comprendre l'attachement au lieu, support d'identité, d'historicité, de mémoire ? Pourtant, faudrait-il lui opposer le flux d'images, l'instantanéité et l'aléatoire qui paraissent caractériser la modernité contemporaine ? L'appartenir qui n'est pas réductible à l'appartenance, conduit à prendre acte d'un territoire en mouvement et de la mise en relations de sujets et de choses dans la pratique d'une ambiance. Si la ville s'emploie à recentrer, à densifier et à esthétiser, le monde urbain conduit à une autre expérience : celle de décentrer, diversifier et « sensorialiser[7] ».

Si l'on admet que le monde urbain n'est plus celui de la ville mais que ce monde est encore peu compris, l'on peut confier à l'art la mission d'une sorte de traduction. Ou celle de mettre en images et en formes les représentations qui sont encore défaillantes pour que celles-ci conviennent aux pratiques déjà installées. Une analyse de la modernité fait souvent ce « constat » : tout se passe comme si nous étions précédés par le monde que nous faisons, comme si l'intelligence nous manquait pour comprendre au présent ses nouveaux enjeux et sa nouvelle donne. On aura dit, par exemple, de la technique et du progrès technicien sans cesse en cours qu'il nous faisait vivre un nouveau rapport au monde. Si la société perd en certitude, si elle peut moins que celle dite des « trente glorieuses » connaître son futur, elle se reporte alors sur une anticipation à court terme. Plus que l'avenir qui succéderait logiquement à un présent qui sait le préparer, c'est le devenir, mais un devenir indécis, et présent dans

[7] Je renvoie à mon ouvrage *La ville, une impression sociale*, Belval, Circé, 2012.

le présent lui-même au point que celui-ci semble déjà échapper aux possibilités d'un contrôle, qui caractérise le contemporain. Dans une telle situation, qui ne permet pas l'attente mais qui appelle une perpétuelle négociation avec ce qui est en train d'advenir, l'art ne peut plus avoir de rôle seulement stabilisateur : comme s'il devait « fixer » une époque, photographier un assentiment, synthétiser des aspirations, et donc produire une vision commune, ou l'illusion d'une réunion consensuelle des points de vue. En fait, l'art ne peut plus se poser comme source du goût, comme origine d'une esthétique. S'il faut parler de geste artistique, c'est bien que l'art ne se construit comme tel qu'à la condition d'une proposition : encore faut-il des pratiques pour que l'œuvre, si monumentale ou astucieuse soit-elle, puisse valoir dans des usages.

La perte du point de vue est significative. J'en donnerai une illustration. En 2000, lors d'un séjour en Crète, je retrouve les cartes postales qui s'y proposaient dans les années 1970. Les vues aériennes ou globales d'un site dominaient alors. Les perspectives étaient obligatoires. La longue plage devait se voir comme s'il était possible, à vue d'homme, d'en apprécier toute la profondeur et toutes les courbes. Les nouvelles cartes postales crétoises de l'année 2000 ne proposent plus ces vues en hauteur : c'est éventuellement une fenêtre ou un bouton de porte qu'on a photographiés en gros plan. Du point de vue à la vision parcellaire et à ras de sol, c'est bien une imagerie qui a changé et la logique d'un rapport au monde qui s'est modifiée. L'intérêt non pas pour le banal mais pour l'ordinaire, non pas pour ce qui est commun mais pour ce que nous avons en commun, a traversé les enregistrements photographiques. Le pied ou la cheville des gens qui traversent une avenue sont devenus pour l'art photographique américain, des sujets possibles. Les sujets sordides aussi. La mise en lumière journalistique d'un quotidien qui peut-être effroyable ou glauque, mais aussi

possiblement merveilleux même s'il peut être inquiétant, témoigne de ces changements de regard et de ce qui arrive à l'art quand il ne pourrait plus peindre de jolies choses (un beau bouquet ou une clairière fleurie) ni seulement les grands de ce monde (mais des joueurs de cartes dans un bistrot) et encore moins des nymphes visitées par des daims. L'art le plus convenable d'apparence n'est pas réductible au « point de vue » : non pas seulement celui qu'on possède depuis la tour ou le promontoire, mais celui que légitimerait la pensée dominante. Le bouton de porte que propose la carte postale crétoise des années 2000 participe de cette logique. On ne regarde plus la rue d'en haut ni seulement en ses façades lisses ou ornementées : mais depuis la situation du piéton et à partir de ses pieds, ou des yeux qu'il promène au gré de ses pas et des regards que lui suggèrent des moments urbains où le hasard intervient plus qu'une planification programmée par l'office du tourisme. On comprend donc que la perte du point de vue n'est pas à proprement parler une « perte ». C'est bien une autre relation au monde qui se joue.

L'installation d'une nouvelle sculpture sur une place ou d'une fresque sur une façade est faite pour s'inscrire dans la durée, sans doute. Mais cette installation durable fait place au tremblement, au doute, au flottement. Elle ne s'inscrit plus comme une signification posée, comme l'expression d'une mémoire témoignant du passé exemplaire ou de l'enracinement d'un collectif. L'art contemporain vient plutôt raconter (par bribes) la mise en mobilité d'une histoire en manifestant par le heurt esthétique qui le caractérise, la surprise qu'il faudrait communiquer (non pas l'attente qu'il s'agirait de satisfaire), et donc la mouvance des pratiques territoriales. Une architecture « moderne » croyait dans les années 1970 pouvoir produire les sociabilités. Un grand ensemble supposait une cour agrémentée de tables et de bancs en béton. Il était prévu que, le dimanche, les locataires s'y

réuniraient pour manger ensemble. Mais personne ne veut pique-niquer avec le voisin. Et les installations boulonnées dans le sol servent aux escalades dangereuses des tout-petits. Les mères s'inquiètent et s'apostrophent. Le père veut jouer d'une autorité. Le monde convivial, « unifié », « heureux », entrevu pour le repos dominical, programmé dans des fabrications de lien social comme s'il était productible au mètre et que la relation doive tenir du ciment, est une catastrophe quotidienne. Aujourd'hui, l'architecte doit nécessairement prendre en compte l'habitant. Mais en ses imprévisibilités. Il n'est pas sûr qu'il obéisse à la splendeur des façades. Mieux vaut lui ouvrir du champ de vision, et plutôt que de construire son œil, laisser aller son regard.

Aussi bien ne propose-t-on pas seulement une œuvre, une vue et bien sûr un simple embellissement. Le geste artistique doit se prêter à des usages qu'il ne peut prévoir et dont il dépend pour participer d'une existence au présent partagée dans des moments urbains, sans qu'on sache de manière définitive s'ils feront « histoire », s'ils feront date. Sauf que ne se prolongeant peut-être pas dans une histoire, ils font déjà date, et ici pour jouer avec le mot anglais, servent de rendez-vous épisodiques, à des pratiques, dont nous savons maintenant qu'elles sont la matière de notre histoire[8]. À Bordeaux, le cas du miroir d'eau, devant la place de la Bourse, est exemplaire. On y marche à pieds nus ou en chaussures. On se mêle avec sa propre image à l'image de l'image de Bordeaux.[9] La façade mise à plat par le miroir devient occasion de jouer avec elle. À la contemplation de la beauté, vue de loin ou de haut, succède un plaisir ordinaire. À la vue totale succède, encore une fois, le ras de sol. L'œuvre paysagère se

[8] L'opposition entre mémoire (donc histoire) et présent (donc image) tient du simplisme théorique. Celui-ci tout carré qu'il soit pour un « bon exposé » ne résiste pas à la simple analyse des pratiques.

[9] De même que la Tour Eiffel, « c'est » Paris, la Place de la Bourse, « c'est » Bordeaux.

trouve ainsi, par des usages massifs, détournée en geste artistique. Il s'agit moins de faire peser le regard sur le bon, le bien et le beau. De produire le sentiment collectif d'une esthétique. Au « génie du lieu » qui devait s'imposer et être l'organisateur d'une vision, le porteur d'un ordre et d'un sentiment, succède l'aventure des imaginaires pratiqués. Le lieu ne détermine plus la logique d'un ensemble. Le lieu de l'art lui-même peut devenir ce non-lieu dont parlait, sans catastrophisme, Jean Duvignaud : un lieu modifié par la pratique des gens qui ne se soumettent pas au devoir de contemplation. L'invention minimale, l'utopie discrète, le jeu du hors lieu décident du geste artistique. Ce geste n'est pas donc la propriété d'un auteur. Ce sont des pratiques qui font de l'œuvre la possibilité qu'elle se hausse à la possibilité d'un « geste » : un mouvement, une invention.

Le geste artistique tient donc moins d'une historicité concentrée (la statue du héros libérateur ou du grand penseur) que d'une mobilité d'image. Ce faisant l'art participerait d'une médiation : il vaudrait d'instance tierce, mobilisant un imaginaire capable de comprendre, et l'on pourrait dire d'apprendre, les configurations du monde urbain.

La gare, lieu banal, tristement évident, est d'emblée une bizarrerie. Avec un port, on ne voit que trop bien où se situe le large : un horizon en dit l'exactitude. Tandis qu'une gare ne fait jamais partir que dans la ville. Certes ses faubourgs bientôt, puis sa banlieue et après la « campagne », expriment par scansions successives le voyage qui s'amorce, se prépare et finalement se lance. Mais la gare depuis elle-même, est déjà l'au-dehors de son propre lieu. Chic et pauvre, la gare est faite d'une brillance et d'une saleté avec laquelle on finit par composer, sans réticence. Elle est peu le lieu d'une évasion. Hors lieu, elle permet qu'on y soit égaré. Ebloui. Plongé en soi-même et ouvert à l'inconnu.

L'importance de la gare ? Pierre Sansot la disait bien. « En effet, la gare constitue un des lieux privilégiés de la ville. La connaître c'est appréhender un point important de la ville, davantage : la ville elle-même. » Plus loin il écrit : « s'enfoncer dans une gare, c'est ouvrir, toutes grandes, les portes qui donnent sur la ville la plus secrète et la plus prenante[10] ». La gare est un exemple intéressant. Monument, patrimoine, équipement, lieu de brassage social, lieu populaire aussi[11], elle est un événement urbain tout en même qu'elle se fond dans la trame des villes. Même une gare modeste prend dimension de bâtisse, et elle acquiert autour d'elle un espace qui lui donne allure de domaine. En son intérieur, elle possède même en petit ses grands espaces. La grosse balance qui permettait de peser les lourds bagages lui donne un attrait muséal, mais il s'agit d'un musée pratiqué. Qu'aucun train n'y passe plus ne lui retire pas sa magie. En fait la gare menaçait sans doute la ville, l'idée de ville, au sens d'un territoire reclus et protégé. La venue de l'étranger et la génération de l'étrange dans l'espace même des gens « identiques », c'est la gare qui les provoque[12]. C'est la gare qui transforme la ville en espace urbain. Elle porte vers un dehors qui ne peut plus s'exclure.

Ce qui caractérise l'urbain, c'est l'impossibilité de tracer des frontières nettes entre des éléments pourtant disjoints mais qui entrent « en relation » entre eux[13], ne serait-ce que pour cette raison qu'ils n'ont

[10] Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 86, 87.
[11] Pierre Sansot écrivait : « On a parlé des romans de bibliothèques de gare, en sous-entendant qu'il s'agissait d'une mauvaise littérature mais c'est aussi un hommage », *op. cit.*, p. 91.
[12] Pour une analyse fine des sociabilités de gare et des rapports des gares à la ville, voir *Villes en gare*, sous la direction d'Isaac Joseph, Éditions de l'Aube, 1999.
[13] Richard Sennet dans *La Conscience de l'œil*, Paris, Les Éditions de la Passion, p. 86, écrit : « celui qui conçoit visuellement la texture physique extérieure de la ville se trouve constamment confronté à des parties de la ville qui ne peuvent ni ne doivent être reliées en un tout.

rien à voir ensemble. On pourrait parler de « kaléidoscope ». Et cela doit inciter à des rebonds dans nos méthodologies. Il devient important de lier, de relier le disparate, le discontinu parce que des choses disparates sont en effet en lien : lien non pas au sens d'une signification « une » ou d'une causalité (« ça a un lien »), ou par des effets de connivence (le liant) : mais par l'incongru, l'imprévu[14], l'instable qu'une coexistence génère.

Schématiquement, le monde des choses – choses faites par des mains différentes à différentes époques – est révélateur d'altérité, de discontinuité, plutôt que d'affinités secrètes et électives attendant d'être jointes. »

[14] Alain Médam, *Labyrinthes des rencontres*, Québec, Fides, 2002, p. 75, écrit : « N'est-ce pas ce qu'on escompte, assis aux terrasses de cafés ? Voir passer l'imprévisible. Et soi-même, à cette place où l'on se tient, n'est-ce pas en être, de cette imprévisibilité ? ».

Lettres sur le paysage

Jean-Paul Kauffmann
Henri-Pierre Jeudy

Hormis des considérations sur « la fabrique territoriale de l'espace », cet échange épistolaire entre Jean-Paul Kauffmann, journaliste et écrivain, et Henri-Pierre Jeudy se présente comme une réflexion sur « ce qui est en puissance » dans « ce qui fait paysage » quand le travail de l'écriture ne se contente pas de la description.

Cher Jean-Paul,

On pourrait considérer ton livre « Remonter la Marne » comme le récit d'une aventure des paysages qui s'éveillent aux sens d'un promeneur solitaire, à contretemps dans l'histoire de l'espace qu'il parcourt. Sans le savoir, nous créons nous-mêmes un « effet de paysage » parce qu'en ce que nous regardons, l'histoire se fait éternel retour. Il y a aujourd'hui un certain refus de la ruine, de ce qui produit « une image du déclin d'un territoire ». Pour offrir la certitude visuelle que les « choses restent », la conservation patrimoniale se propage en exhibition ostentatoire de la restauration. Abattre des arbres centenaires autour d'un château, d'une tour, d'une chapelle est une manière d'isoler l'édifice consacré en le rendant plus visible de loin. C'est aussi une façon de détruire le paysage qui l'entoure, de le sacrifier au nom de la majesté du monument – lequel se trouve curieusement « mis à nu » pour gagner en solennité. Pourquoi les paysages sont-ils plus maltraités que les monuments historiques ? Pire : l'idée de paysage elle-même n'existe plus.

Et ce qui, pour nous, fait trace dans le paysage est plutôt considéré comme un débris destiné à être supprimé pour « faire propre ». Un wagon perdu dans un champ près de la rivière, ce wagon devant lequel j'étais passé à bicyclette tant de fois depuis mon enfance, je l'ai vu disparaître en moins d'une heure, après avoir été dépouillé des matériaux qui ne pouvaient pas prendre feu, il était là, devant moi, j'avais envie de hurler « à l'attentat ! », je restais muet, et la chaleur insupportable m'incitait à reculer de quelques pas. Pour moi, c'était devenu un objet sacré dans le paysage, plus essentiel qu'une chapelle, ce wagon venait de si loin qu'il avait traversé toute l'Europe centrale pour atterrir là, au bord de la rivière. Pourquoi le faire disparaître ? Pourquoi considérer qu'il « était de trop », qu'il dépareillait, qu'il figurait outrageusement la présence d'une voie de chemin de fer qui n'aurait jamais existé ? Le lendemain, je l'ai regardé en train de se consumer. De lui, il ne restait déjà plus que des vestiges noircis par la fumée. En peu de temps, les images de son évanescence se sont succédé comme les derniers tableaux de son existence.

Dans ton livre, tu cites Julien Gracq qui fut mon professeur d'histoire au lycée Claude Bernard durant mon adolescence. Il m'a appris, en le voyant sans cesse parcourir l'estrade, dans un sens puis dans l'autre, que l'histoire était un « récit sans origine ni fin », un récit à perpétuité. Et dans ses livres, je suis toujours fasciné par les manières dont son écriture fait surgir des paysages qui auraient pu demeurer indescriptibles. Les mots adviennent au rythme d'une rémanence des images qui réussissent à faire naître la simultanéité temporelle de l'avènement des paysages. D'où l'extrême précision de son vocabulaire qui anéantit tout excès de préciosité de la métaphore. Peut-être avait-il découvert le secret d'un accès à l'essence même du paysage…

Avec toute mon amitié, HPJ

Cher Henri-Pierre,

Julien Gracq, qui fut ton professeur, est pour moi une référence et un modèle inatteignable. Il est notre dernier grand écrivain paysagiste. À quoi tient l'envoûtement ? Chez lui le paysage est tout sauf un décor, il joue un rôle actif, à la manière d'un personnage. C'est un être vivant dont il s'empare pour en tracer le portrait physique et moral. C'est peut-être ce que tu veux signifier quand tu dis qu'« il fait surgir des paysages qui auraient pu demeurer indescriptibles ». Les descriptions de paysages sont mal vues aujourd'hui. Elles ont un côté désuet et même, disons-le, ringard. Justement, c'est ce que je me suis plu à rendre dans *Remonter la Marne*, toute cette part qui passe pour démodée, où la géographie est arc-boutée à l'histoire. J'aime quand les deux se tiennent. Quand j'étais au collège, le professeur d'histoire se voyait généralement coller la géographie, souvent à son corps défendant, d'où l'aspect aride et rébarbatif de cette discipline enseignée sans appétit. J'ai toujours aimé l'histoire. En revanche, la géographie s'est révélée beaucoup plus tard pour moi.

Dans ce voyage, mon souci constant a été d'apparier les deux, à la manière d'un couple. Pendant cette remontée, j'écrivais mon journal, notant le moindre détail. Ce carnet de voyage m'a été précieux par la suite pour composer mon livre. Mais il s'est agi d'un matériau parmi d'autres qui a servi à reconstituer mon périple. Comme tu le sais, on ne peut reconstituer le réel. Tout est fiction dès lors qu'on raconte après coup même si l'on croit faire corps aux faits (Lacan : « Le réel c'est l'impossible »). Quand on commence à écrire, tant de livres possibles se présentent. Le résultat correspond d'assez loin à l'idée de départ. Ne parlons pas d'épisodes qui se transforment à mesure que l'on avance. Une fois terminé, un livre est constitué de fantômes. Ce n'est pas moi qui le dis mais Gracq, justement :

« À chaque tournant d'un livre, un autre livre, possible et même probable, a été rejeté au néant ». Je me dis souvent que la partie laissée au néant est la plus intéressante.

Tu parles de « traces ». Au fond, c'est cela qui m'obsède. L'empreinte. Que peut-il bien subsister d'un lieu où s'est déroulé un événement mémorable ou tragique ? Je me vois comme un chasseur de traces. Je reviens souvent bredouille. Mais c'est la chasse – ou le jeu, comme tu l'écris – qui importe. Le gain de la quête, c'est la quête elle-même.

Mais revenons au paysage. Tu exagères peut-être en affirmant que « l'idée même de paysage n'existe plus ». L'idée a disparu mais le paysage est toujours là. Pour combien de temps encore ? La vérité est que nous ne savons pas vraiment définir ce qu'est un paysage. Ce ne sont que trop souvent des formules abstraites et fumeuses. Elles n'existent que sous forme d'idées. Alors que ce sont, je le répète, des êtres vivants. Tout cela manque de chair, d'incarnation. J'aime bien ce mot de Charcot à Freud : « La théorie, c'est très bien. Mais ça n'empêche pas les choses d'exister ».

Aussi bien le discours actuel sur l'espace et la nature façonnée par l'homme est la plupart du temps une parole de déploration et de nostalgie. On ne connaît que trop la chanson sur le saccage des paysages par l'agriculture intensive et l'urbanisation. Les paysages sont en crise comme le reste. Ils sont dans le mal-être parce qu'ils ne savent plus qui ils sont et quelle est leur finalité. Mais ils sont là, souvent abîmés. Ils n'ont pas perdu totalement leur identité.

J'aime parcourir la France et randonner surtout dans les coins perdus. Le mois dernier je me trouvais dans le Lot. Comme partout les entrées de ville des villes moyennes sont moches. Elles se ressemblent toutes avec leurs supermarchés, les panneaux publicitaires, les parkings. En revanche les Causses n'ont pas bougé. La campagne est immuable.

Dans l'ensemble, les paysages se tiennent, même si trop souvent ce sont les bâtiments de l'exploitation agricole avec les pneus, les bonbonnes en matière plastique éparpillées, des cadavres de tracteurs ou de machines agricoles qui offensent la vue.

En dépit de ces détériorations, j'ose affirmer que le paysage jardiné qu'est la France, même s'il n'est pas indemne d'ablations et de vandalisme, résiste. Il résiste et offre même des instants de grâce quand on croit qu'il est défiguré. Je l'avais déjà noté en remontant la Marne. La capacité de *retournement* de ces espaces. Il y a souvent dans un paysage endommagé un détail qui sauve l'ensemble : un arbre solitaire qui ponctue et humanise une étendue vouée à l'agriculture productiviste. Normalement il aurait dû disparaître. Un talus, un chemin creux au milieu d'un lotissement parviennent à donner une âme à l'ensemble. La trace, l'empreinte ont encore leur mot à dire. Leur présence redonne un sens à l'environnement. Le ruban du TGV, avec ses ouvrages d'art, embellit souvent les formes paysagères. Dans ces vastes ensembles demeurent encore, en dépit du bouleversement social actuel, un art de la représentation, quelque chose qui reste maîtrisé. C'est peut-être le reliquat d'une habitude. À mon sens, cet usage n'a rien de passéiste.

Est-il besoin de souligner que tous les sites, tous les panoramas que nous offre la nature ont été façonnés par l'homme ? Non comme un spectacle mais comme une nécessité. Le problème est que personne ne s'accorde vraiment aujourd'hui sur l'organisation de l'espace. Quels sont les impératifs ? Quelles en sont les conséquences ?

En définitive, seul compte le regard que nous portons sur les paysages avec la présence de ces « forces extérieures » qui donnent « envie de vivre », comme tu le formules si justement.

Amitiés, JP

Cher Jean-Paul,

Il restera toujours des traces immuables dans les paysages, des traces qui sont portées par tout ce qui autour d'elles a disparu. Des traces qui deviennent des signes de l'incandescence de la mort et de la vie… Le mouvement de la disparition oblige à découvrir dans « l'évanescence des choses » l'énigme de l'apparition qui donne curieusement sa beauté à la métamorphose de l'espace. Tu invoques la présence de « *l'arbre solitaire qui ponctue et humanise une étendue vouée à l'agriculture productiviste* ». Le regard du promeneur est en attente de l'imprévisible, de ce qui va surgir d'une manière impromptue dans le champ de sa vision. Et le paysage, même au cœur de sa monotonie apparente, lui offre l'expectative d'une reconnaissance de ses propres vestiges.

Quand je remarque dans mon village les personnes d'un certain âge qui tous les jours font le même parcours, je me demande si elles ne répètent pas l'expérience d'une « *cécité les yeux ouverts* ». La balade se dispense de sa représentation : plus besoin de songer à la direction qu'on prend. On avance pour revenir, on ne recule jamais. Le temps comme l'espace deviennent immuables. Il ne se passe rien si ce n'est que les paysages retenus dans la mémoire créent la grande illusion du vide. Ne plus rien voir pour se laisser conduire dans un panorama déjà préfiguré. Mais ce moment de « vide mental » que connaît et souhaite le promeneur prédispose-t-il à la surprise de la perception ?

Toute promenade n'est-elle pas propice à faire naître le désir de ressentir ce que peut être l'origine de l'acte de percevoir ? Se trouver là, au commencement de ce qui advient, de ce qui surgit dans un champ de vision… Hors du schéma pour le moins conventionnel qui consiste à croire que « je » décide de ce que « je » vois.

Au cours d'une soirée, quand j'ai dit : je n'aime pas la grisaille de l'hiver à cause de la disparition des couleurs et des formes dans le brouillard humide, un paysan, poète à ses heures, m'a répondu que la brume nous offrait au contraire une lumière diaphane qui nous rend sensible à la fugacité des formes, *à l'éternel retour de leur naissance*. Quand je marche sur le sentier qui longe la rivière, le soleil hivernal à travers les branches dénudées projette des reflets de lumière ondulants à la surface de l'eau, et lentement, je laisse mes pensées s'envoler en m'abandonnant à ce que je ne vois déjà plus. Est-ce la naissance du désir de contemplation ? L'acte de contempler ne vient pas seulement de soi, il suppose la présence de forces extérieures qui donnent l'envie de vivre. C'est un instant de séparation, comme si, sans même le savoir, nous prenions du recul par rapport au monde qui nous entoure. Lors de ces moments où nous ne percevons pas les choses comme d'habitude, les choses elles-mêmes nous parlent. Si la répétition quotidienne des mêmes gestes nous entraîne à ne plus regarder ce qui est autour de nous, la puissance de « ce qui est déjà là » nous incite à voir ce qui nous échappe comme le mystère des paysages qui demeurent. C'est le temps qui ne passe pas… Celui de *la Ronde des temps* chantée par Bourvil.

« Ce qui fait paysage » est le fruit d'une conjuration imprévisible de la nature contre la « gestion des territoires ». Comme tu le dis, la restructuration de l'espace semble toujours répondre à une nécessité préalable, mais certains effets a posteriori parodient les décisions humaines d'aménagement des territoires. Je finirai par croire que la nature elle-même mime « l'ironie du sort »…

Avec toute mon amitié, HPJ

Cher Henri-Pierre,

« L'énigme de l'apparition », voilà ce que je cherchais confusément. Et l'expression surgit au début de ta lettre... comme une apparition ! Cette façon de se révéler. Cette vision inexpliquée réservée à quelques-uns qui fait irruption dans le paysage... Quand je dis « réservé à quelques-uns », ce n'est pas infatuation de ma part. Je ne crois pas que l'usage en soit destiné à une minorité, seule apte à voir ou à savourer. Non, l'apparition est visible à tous. Seulement peu savent la voir. En cela, elle constitue bien une énigme, mais peut-être pas tout à fait au sens où tu l'entends. Pour moi il y a quelque chose d'incompréhensible dans ce refus de voir. La seule explication réside dans un phénomène qu'il m'arrive souvent de constater : l'invisibilité de l'évidence. À l'image de *La lettre volée* d'Edgar Allan Poe. La police recherche désespérément dans un appartement une lettre compromettante. Les argousins désossent murs et cloisons, soulèvent les parquets alors qu'elle est posée bien en évidence sur le bureau. On ne voit même qu'elle, elle se présente simplement, comme tout vrai secret, mais personne n'a pris la peine de la remarquer. Lacan parle à ce sujet du « regard qui ne voit rien ».

Dans un paysage, c'est la même chose. Cet imprévisible qui va surgir, on n'y fait pas attention. Il est flagrant pourtant comme une anomalie. Il éclate aux yeux, mais les yeux refusent de le considérer. Ces promeneurs dont tu parles ne souhaitent en effet que la répétition. La surprise, l'inattendu, ils ne veulent pas en entendre parler. C'est l'ordinaire perçu qu'ils désirent, la monotonie. L'apparition oblige à se remettre en cause, à s'informer, à réfléchir, à douter. Elle est inséparable de la disparition. Il se peut qu'au moment où les choses se donnent, elles cessent d'apparaître. L'apparition *déstabilise*. L'effet dynamisant qu'elle produit perturbe. D'ailleurs, c'est peut-être cela

vieillir : effectuer chaque jour le même parcours pour éviter à tout prix l'émerveillement, la surprise de la perception, qui désorganisent le cours d'une habitude.

Mais pour moi, le paysage ne se réduit pas au champ de vision. Le paysage des Landes, où je vis une bonne partie de l'année, ne saurait exister sans les effluves que répandent les aiguilles de pin chauffées par le soleil — et qui craquent comme du verre sous les pas ! Une odeur résineuse, empyreumatique, légèrement goudronnée et fumée. Plus qu'un spectacle, les Landes constitue avant tout un *paysage olfactif* qui change au gré des saisons — en automne c'est une odeur levurée et terreuse qui prédomine. Et le *paysage sonore* ? Que serait cette étendue de pins maritimes sans la « harpe éolienne» et ce mouvement mélodique qui agite le fût des arbres sous la vocalise du vent. L'*apparition* y advient presque toujours : une lumière lancée violemment entre les arbres telle un projecteur, un vol de grues en V, une pointe d'odeur iodée portée par le vent venu de l'océan. Le propre de l'apparition c'est qu'elle *disparaît*. Elle n'est possible ici que par la contribution des cinq sens. Ils communiquent entre eux, se répondent. Loin de s'annuler, ils s'augmentent.

J'écris ces lignes face à l'océan. Je me trouve sur une petite île bretonne où je séjourne chaque fin d'été depuis plus de quarante ans. De la terrasse, j'embrasse une vision de presque 250°. Ce que je vois est immuable. Il y a deux cents ans, on voyait à peu près la même chose – seule nouveauté, peut-être la nuit, les lumières clignotantes du continent. La lande, la ponctuation des rochers sur l'océan n'ont pas bougé – seul, le phare des Cardinaux a été repeint récemment. Voilà un paysage identique à lui-même, mais il ne cesse de bouger. Je dirais même qu'il ne tient pas en place à cause de ces cinq sens perpétuellement sollicités, à la fois en accord et en compétition. Une

sensation en appelle une autre. L'empreinte olfactive de ce panorama est puissante, un mélange de curry qu'exhalent les immortelles et le parfum des goémons et fucus rejetés par la mer, odeur qui fait penser à l'huître.

Devant ce paysage qui procure un sentiment exceptionnel de plénitude, j'ai parfois envie de dire « pouce ». C'en est trop ! Trop de sensations ! Elles surgissent de partout. Impossible de les ranger. Mais, à bien y réfléchir, cet espace naturel statique est-il un paysage ? Où est l'empreinte de l'homme ? Mais ceci est une autre histoire.

Quand je reviens après une année d'absence c'est comme si je reprenais une conversation. Comme dans le poème de Baudelaire, je sens que la nature m'observe « avec des regards familiers ». Cette complicité et cette bienveillance ne sont rendues possibles que par cette superposition des sens, qui permet de percevoir intimement le monde sensible et d'observer le principe de l'apparition des choses. Une énigme en effet, qui est la vérité du monde.

Amitiés à toi, Henri-Pierre

Jean-Paul Kauffmann

Amplitude et humilité

Benoît Vincent[1]

1. Dans les grandes lignes, il n'y avait personne.

2. J'arrivai une fois, toutefois, dans un village. Les maisons, de pierre blanche, majestueuses, accueillantes. Pourtant tout était vide. J'étais en nage, ayant passé la journée dans un fond de vallon, surplombé d'une imposante forêt qui, plus haut encore, venait mourir au bord des pièces de lourde prairie, les dépendances d'une ferme.

Arriver dans le village me faisait l'effet de caricaturer l'un de ces ermites, de ces pionniers ou coureurs des bois qui venaient se ravitailler au vol, dans la légende des steppes, des prairies et des frondaisons, dans le premier bourg, ou dernier comptoir avant l'abyssal inconnu… Sales, taciturnes, méfiants, ils chargeaient leur véhicule (quel qu'il soit) de boîtes de conserves de légumes blancs, de mèches et de poudre à canon, de toutes sortes de cordelettes, d'allumettes et d'alcool, puis se vidaient au troquet le plus proche, simplement désireux d'oublier leurs aventures dans la nuit et le sauvage envahissants.

L'étranger alors n'était plus celui qu'on croyait, et ces personnages de danse brouillaient les pistes comme ils les traçaient ou les débusquaient. Littéralement ils les dépistaient.

Aujourd'hui que sont-ils devenus ? Où ont-ils fini leur nuit ivre et physique, pleine d'humeurs, de poils, de sang ? Qui aujourd'hui allie

[1] Benoît Vincent est à la fois auteur (*Farigoule Bastard*, 2015, *Genove*, 2017, tous deux au Nouvel Attila) et naturaliste (botaniste phytosociologue et malacologue). Ces deux activités parfois se mêlent, comme dans ce texte, où l'attention naturaliste croise la langue poétique de la fiction…

encore l'audace et la curiosité (la témérité), pour le dehors, et un profond mépris pour le commerce du commun ?

3. J'avais croisé des êtres rares, et je devais en rendre compte. J'étais payé pour cela.
Puis il aurait fallu quitter leur domaine.
Je ne me parvenais pas à me résigner à ces dernières nuits et lumières humaines.

J'étais enchanté, fada. Mon travail consistait à arpenter et relever les habitats et leurs habitants. Le but n'était pas très clair, puisque mes chefs de service, la plupart du temps, se souciaient de mes relations comme d'une guigne, n'avaient pas le temps de traiter les données, ou l'énergie d'en tirer des conclusions qui se traduisent en actions. Bien souvent, mes rapports, épais, qui m'avaient coûté non seulement les efforts de la campagne de terrain mais encore de longues nuits de rédaction fiévreuse quasiment à la bougie, finissaient comme sous le boisseau sur les étagères poussiéreuses d'une bibliothèque d'un quelconque étage d'un immeuble de piètre architecture fonctionnelle, aux petites pièces aveugles jamais ouvertes, ou noyé parmi d'autres dans des piles absurdes et baroques, ou dans un secrétaire ou dans un placard en tôle, verrouillé à double-tour (pourquoi ces précautions ?).

La plupart du temps, d'ailleurs, toutes les applications concrètes des services, à ce niveau de connaissance fine du territoire (puisque j'en rendais compte, et sans doute d'autres comme moi en d'autres secteurs du pays), comme à des niveaux supérieurs, intégrés comme on disait, niveaux qui devaient considérer les différentes parties et concilier leurs diverses attentes et préconisations, bref faire montre d'attention et de concertation, le plupart du temps disais-je les autorités faisaient tout le contraire de ce qui était affiché dans les éléments et supports

de communication, et ce au mépris non seulement des agents comme moi, mais à travers moi des êtres dont je devais rendre compte et par-devers moi des habitants de ces contrées souvent reculées dont c'était le paysage, le lieu de travail et le destin du groupe[2].

4. J'étais moi-même de la seconde mission. Je m'occupais des « zones humides non courantes ». Plus particulièrement je fréquentais le plus souvent les marais et les tourbières.

L'immersion dans le monde des « eaux latentes et retenues » ayant sur l'esprit un fort pouvoir d'attraction, le retour à la vie du pays était toujours comme une vacance en terre exotique.

Parmi les êtres rares, certaines herbes exerçaient sur moi une véritable fascination, et comme je devais en rendre compte, je peinais à conserver la mesure et la prudence qui sied à ce genre de relation. J'y parvenais toutefois, rasséréné par l'utilité de ma mission, par le dévouement dont je faisais preuve à chaque instant, confiant dans la docilité et le sens de la subordination.

Pourtant j'aimais toujours plus m'éloigner, demeurer plus longtemps qu'il ne faut dans les fonds inaccessibles et méconnus.
Cela ne facilitait pas le retour.

Une saison – la saison dernière – le service m'a envoyé dans trois secteurs différents (et fort éloignés les uns des autres) du pays et, chose étrange, surprise heureuse, j'ai pu croiser le destin de dizaines de ces êtres rares qui me réjouissent, toutes espèces du même

[2] Nous avons deux types de missions : ou bien nous sommes affectés à une région particulière (ce sont les agents *igamiens*), ou bien nous sommes affectés à une catégorie d'êtres rares ou de leur habitat particulière (ce sont les agents *synusiaux*) ; dit autrement les premiers sont plus généralistes, mais ont une forte empreinte géographique et sociologique, tandis que les seconds viennent plutôt des écoles biologiques et anthropologiques ; les deux services sont chapeautés par un *référent de paysage*, qui anime la « conférence topologique ».

genre, appelées blaches ici, rouches là, flaches ailleurs encore (blachères, rouchères, flachères ne sont pas rares dans les annuaires toponymiques). La combinaison des trois secteurs, aux caractéristiques géologiques et climatiques fort différentes (les plateaux volcaniques du centre, les hautes montagnes calcaires de l'est, la plaine humide du nord), m'avait permis de visiter une bonne cinquantaine d'espèces différentes de ce genre, et plus je les trouvais, plus je les recherchais, et plus je m'y affectionnais. La présence de certaines d'entre elles (récurrentes dans les trois lieux) indiquaient une eau de qualité et quantité, et je me retrouvais souvent assis les fesses dans la mousse humide, à simplement contempler les rayons du soleil caresser leurs fauves ou glauques reflets.

C'était le monde du minuscule (celui aussi des mousses, des invertébrés, des rosées et des débris) et celui de la nuance (les couleurs y étaient, mais à des degrés d'intensité subtils, différents – de même les formes).
Je m'y perdais.

5. Puis vint la grande réforme, qui transforma radicalement notre mission de service public, mais aussi perturba les habitudes en définissant de nouveaux territoires, impliquant de nouveaux découpages, et donc de nouvelles hiérarchies et de nouvelles attributions.
En un sens, pour nous, pour moi, c'était une chance : nous étions encore plus éloignés de la préfecture, et on pouvait mieux vaquer à nos occupations. Mais à la toute fin, c'était une manière discrète de se séparer des contrées les plus éloignées que de les intégrer à des ensembles plus vastes encore. Et un geste qui masquait difficilement sinon le mépris, du moins l'indifférence dans laquelle les tenait l'autorité centrale.

La chance, au demeurant, était qu'elles courent ainsi à l'enfrichement total... (c'était si l'on veut, une forme née de l'indifférence) mais le risque (bien réel, je puis en témoigner aujourd'hui) était l'oubli.

Pour les êtres rares, cet oubli était un honneur, une déférence, en quelque sorte, et je m'en réjouissais... leur amplitude de dispersion sur les territoires (leur dition) et l'humilité dont ils faisaient preuve (leur vitalité) me rassuraient. Mais si mon empressement à en rendre compte était au début quelque peu émoussé par le temps passé sur les routes pour rejoindre les centres de décision, il fut bientôt complètement chagriné par les rapports toujours plus détaillés et chiffrés que cet éloignement nécessitait, qui me contraint à présent dans une pièce aveugle et poussiéreuse, où l'eau manque quand ce n'est pas l'énergie pour les machines, où je suis moi-même devenu le dépositaire sourd et muet d'un savoir qui n'a plus aucune accroche sur le terrain, ni d'attention sur les réseaux, dans le flux des relations.

« Le soi-disant troisième acte de la décentralisation, voulu par le président Hollande (mais décidé par le Comité pour la réforme des collectivités territoriales, dit « comité Balladur ») a, entre autres, autorisé la création de nouvelles régions ou, plus justement a substitué aux régions administratives des super-régions nées de leur fusion.

Des vingt-deux régions métropolitaines originelles, cinq n'ont pas vu leur périmètre changer (PACA, Bretagne, Île-de-France, Pays de la Loire, Centre et Corse), mais les quinze autres ont fusionné : la Basse avec la Haute-Normandie, la Picardie avec le Nord-Pas-de-Calais, le Limousin, le Poitou-Charentes avec l'Aquitaine, Auvergne avec Rhône-Alpes et Midi-Pyrénées avec le Languedoc, Bourgogne et Franche-Comté et Champagne-Ardenne avec Lorraine et Alsace. Les aberrations sont diverses, et ne sont pas simplement le fruit de la nouveauté, qui dérange les habitudes. En un mot, elles traduisent la volonté plus ou moins affichée de briser les cohérences locales chèrement acquises, au prétexte de la compétitivité, de la modernité, de l'attractivité. La réforme apparaît ainsi comme un pas supplémentaire vers l'ubérisation des territoires, cette balkanisation positive, au détriment de l'anatomie, de la physiologie, et de l'économie des « gens du cru ».

Sans attache

Pierre-Yves Soucy

Chacun devint si jaloux de sa personne qu'il ne cherchait de toutes ses forces qu'à l'abaisser et la diminuer dans les autres, et voyait là le but même de sa vie.

Dostoïevski

Sur les graviers ligaturés

mobiles marées plus mobiles
que quelques vagabondages
marées d'inhumaines dispersions
au ventre des cités des non-lieux
aux mains libres des écrans écrasés
accouchant d'inachevables crachins

avec leurs flaques de verre
pendues à la flamme des aubes
aux averses des nuits d'éveil
leurs exils planétaires exigus
lèvent le crible des entraves
offrent aux cris la voix des écoutes

l'incertitude de l'espace
où de loin rien ne bouge
que quelques traces écourtés
que taisent à nos points les désirs
de nos corps suspendus
à leurs lèvres épuisées.

Ce que les icônes du monde étalent

ici à pleine rente
soulève les contrebandes
que l'on devine de si loin
tels des réseaux où s'agglutinent
les voilures des mers engorgées
niant la stupeur des décombres

dans les rangs de l'exil
là où le secret de leurs frimes
et le simulacre des captures
gagnent la rage que leurs pillages
noient sous les murmures
les déguisements à l'œuvre

ils envahissent nos bouches
sous l'oracle des braises
une vigilance obscurcie
croit encore devoir expier
cet autre temps emmêlé
qu'arpentent des mémoires en fuite.

L'un et l'autre s'amusent de ses fruits

L'un et l'autre de leurs prés fleuris
pour fabriquer leur langue
captent l'emprise des intrigues
ils détruisent même les ruines
parfois nous les voyons venir
déshabillés de leurs contre-chants

déguisés en jeu d'alphabet
ne restent à clore que les parenthèses
autant que d'animer leurs hochets
à boire leur mort avec l'espérance
des ombres des campagnes
offertes à leurs points de mire

contaminées par des états de grâce
sous la dérive des laminoirs
que les mots enferment
dans la soif de la langue
pour soustraire aux énigmes
tous les chemins de traverse.

Au murmure des serrures obscures

répondent les épaves de surface
étanches et à bout de souffle
l'oubli du temps à la bouche
l'oracle démesuré sa vigilance
croit devoir expier l'entretemps
que refoulent toutes les issues

au rappel d'une mémoire de sang
les torses désormais déshabités
déchaînent leurs charges
elles restent à abattre de force
défroque et distorsions d'écrans
de leurs furies d'errances

le soupçon des fourmilières
à la lueur de leurs fibres
décrit désordre et dérive
où ciel et terre se disputent
l'absence des saisons à venir
rivières se donnant aux rivières.

Tout à la portée tout à l'échappée

du lot des rumeurs au loin
des libertés battantes de l'aile
brûlent pour elles-mêmes
fièvres de cendre à récupérer
des mots cherchant leurs repères
qui semblent ne plus rien inventer

monde sous des torrents liquides
rongé par des signes invisibles
impossible d'éponger ce qui se perd
des coulées contingentes d'appâts
à l'indifférence des appels d'air
des masses ivres de l'informe

sous les volontés à vide
le vent agite les dessous de verre
que dispersent les désirs sans ombre
la vérité reviendrait à chacun
à tout corps laissé à sa solitude
hors saisons en tous points saisons.

Les jours soulèvent la même heure

lient les rumeurs ensauvagées
aux cris creusant les gorges
tout ce dit qui n'est entendu
la colère même ne se regarde
n'offrant que sa propre frayeur
pour conjurer le monde

les mots s'effacent des écrans
les bouches ne parlent plus
leurs muscles s'épuisent
de l'inutilité de l'attention
où il devient pressant d'imaginer
ce qui hâte nos aveuglements

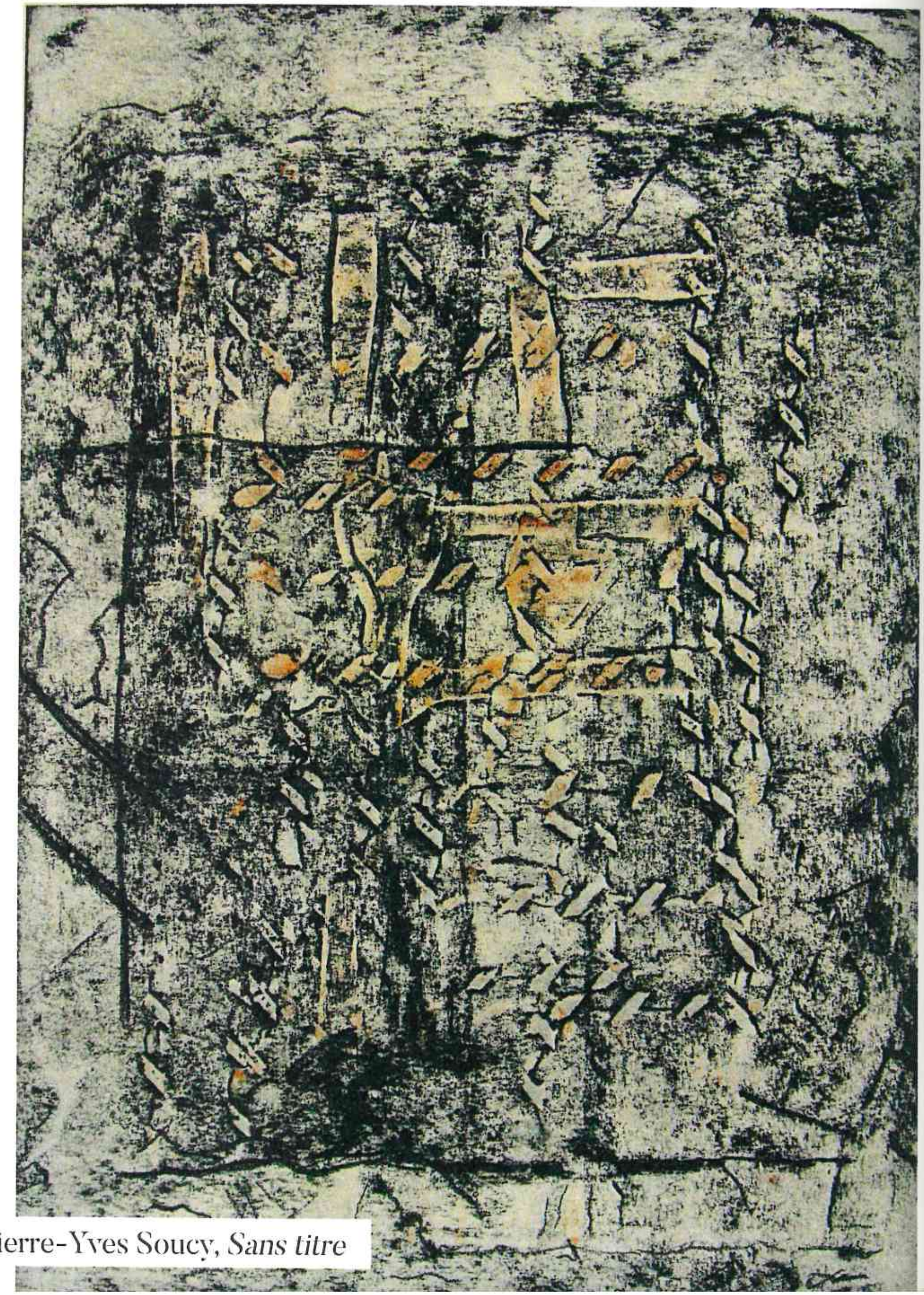
chaque lettre se retire des mots
leurs chants d'algorithmes
s'accrochent aux malentendus
où rien ne peut être médité
des ruses dissolvant la méprise
d'improbables probables à la dérive.

Points de rencontre en points de fuite

au vide des hantises des effractions
tout au plus quelques vérités
jamais premières ni dernières
fil de tension en chemin à rebours
des réponses à tout à rien
des questions de pentes en surfaces

offertes à tous nos sens
images démultipliées détruites
à contre-courant du temps
rompues au temps émietté
sans l'ombre et sans l'écho
au travers des pores en pièces

le souffle calciné en bouche
déjà suffoque jusqu'au corps
l'écart des rencontres
entre des visions sans âge
donnent libre cours
à tout ce qui n'est pas.



Pierre-Yves Soucy, *Sans titre*

Sans attache

De ce qui n'aura pas été ne sera pas

les étés ne logent nulle part
les limites se rapprochent
s'offrent à la jetée des yeux
tout oblige de ne rien obliger
d'un nuage d'encre séchée
au-delà des dépôts des neiges

peut-être que vivre se meurt
que les lieux dépecés par les foules
où la lumière pointe la nuit
offrent à l'étendue des mains
l'ordre de séparation des êtres
et pour mémoire rien de plus

qu'à ces lieux des campagnes
à découvert la rétention sans fin
de l'œil aboli des bruits équivoques
paysages déréglés par palmes
à craindre l'édifice des terrasses
aux torrents avides des trains.

Usant des lettres détachées des mots

sens abandonnés pour eux-mêmes
esseulés ne disant rien de plus
que ce qu'ils disent abandonnés
à la rupture des corps révoqués
des regards rompus des paroles à taire
choses et langues dissociées

hors signe ces temps de poussière
instants au versant des vitrines
l'aphasie des chemins de terre
et le mutisme des campagnes
que l'oubli des choses présentes
à l'errance de jardins inondés

de l'avenir coupé de ses ponts
ce qui passe refoule ciel et terre
sous un silence lettre à lettre
les vents incendiés gouvernent
les parois offertes des jungles
les uns contre les autres

lorsque la famine devance ce qui reste.

Pierre-Yves Soucy, éditeur, essayiste, poète. Auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels *L'espace dérobé*, *La Lettre Volée*.

Officine des alternatives

"Modes de vie"

Officine des alternatives

La plupart des réflexions sur la décroissance convergent autour d'une critique des effets néfastes de la surconsommation sur les modes d'existence et sur la qualité de la vie. Ouvrant les perspectives écologiques les plus connues à une interrogation plus approfondie sur les conditions de la vie sociale et économique, celles-ci reprennent certes de vieilles questions mais semblent surtout chercher à fonder une « mise en devenir » du monde qui rompt avec la « course aux richesses ». Loin d'une époque de « la dépense somptuaire », la volonté manifeste de redonner d'une manière équitable un souffle d'espoir aux « modes de vie » ne se réduit pas à l'invocation d'un moralisme existentiel. Fondés sur des raisonnements économiques cohérents, les discours qui proposent des alternatives, s'ils brassent bien des fragments d'idéologie du temps passé, tentent de construire un futur différent.

Parc national de forêts, concentré de concepts paradoxaux

Jean-Claude Volot[1]

Le onzième parc national français (huitième en métropole), va bientôt « ouvrir ». Il sera un vaste territoire de plus de 200 K hectares destiné à la protection de la forêt française de plaine. L'humanité est tellement « stupido-productiviste » qu'elle en est arrivée à devoir protéger ce qui est la caractéristique numéro un de son environnement, les arbres et leur écosystème… Comme l'eau ou l'air me direz-vous !

Seuls deux petits bois en France ressemblent à ce que l'on pense être la forêt originelle française, un à Auberive, l'autre à Fontainebleau… et encore ! Ils n'ont qu'une centaine d'années de relative paix de la tronçonneuse ou de la hache.

D'un côté, il y a la nature, le calme, un taux de préservation acceptable des espèces, une paix naturelle et de l'autre des humains câblés production, population, labeur rémunéré, comptes d'exploitation et inévitablement sous-produits viciés dégradants.

Élu en 2008, président de la communauté de communes, en bon ingénieur chef d'entreprise, développeur économique, j'analyse et déduis des plans d'action favorables à la création de richesses locales. Pas de doutes possibles, nous devrions arrêter l'augmentation du passif ambiant : dépopulation, départ des jeunes, produit local brut en recul

1 Jean-Claude Volot, ingénieur de formation, chef d'entreprise de l'aéronautique, collectionneur d[illegible] brut et singulier, promoteur originel du Parc National.

permanent, chômage endémique, fermetures des écoles, postes et services publics etc...

L'actif local était constitué d'un milieu naturel assez bien préservé, de villages calmes et paisibles, d'une population loin des effets négatifs du stress urbain, d'une migration humaine nordique discrète et estivale...
Bien prétentieux ou idiot celui qui choisit l'une des solutions sans l'amertume de sacrifier l'autre voie.

Les discours et les actions du moment, très médiatisés, ne laissaient guère de choix tant au plan intellectuel que méthodologique. Les signaux faibles et même très faibles de l'époque commençaient certes à reconnaître le bonheur « nouvelle version » que notre actif existant et historique possédait. Il est vrai qu'il n'était pas simple d'écouter les doux illuminés, pour la plupart citadins, qui vendaient notre bonheur quand les mass-médias parlaient de notre malheur !

Le Parc National.

À première vue, un parc national devrait être un lieu de préservation de ce bonheur rural. Il est une sorte de protection contre les abus extérieurs, un rideau anti-stress et anti-pollution.

Là, une suite de paradoxes vient se télescoper.

1°) La loi de 2006 qui s'applique pour la première fois, dit dans sa philosophie que « les hommes » et « la nature » doivent chercher un développement harmonieux. Économie et écologie doivent trouver leur équilibre.

À bien y réfléchir, c'est certainement en milieu non naturel que cet équilibre aujourd'hui doit se rechercher. Une recherche d'équilibre dégrade forcément une des deux parties alors que c'est la dégradation polluante des activités humaines qu'il faut travailler d'urgence en milieu très urbanisé. Un équilibre des deux "Ecos" en milieu naturel exceptionnellement conservé peut donc conduire à sa dégradation.

2°) Le ministère de l'écologie, la direction nationale de l'eau et l'administration des parcs nationaux annoncent un afflux de visiteurs dans ce nouveau parc : 400K à 600K pour certains, 200K pour d'autres... Qui sait !

Voilà un développement local fort ! Nourrir, loger, guider, former, cultiver tant de citadins désireux de venir frissonner dans une forêt dense et grouillante de faune supposée encore sauvage. Le chiffre d'affaire à en attendre est substantiel.

Mais on peut imaginer les dégâts involontaires provoqués par une sur-marche d'amoureux des forêts, ils sont considérables.

Il faudra limiter le droit des citoyens à ressentir les bienfaits de la forêt ou bien ils la tueront sans le vouloir.

3°) Les habitants locaux ont su, sans doute uniquement parce qu'ils sont peu, préserver les espèces encore existantes dans leur territoire. La chimie agricole, les pollutions industrielles et humaines, les trafics routiers y sont faibles. Même en imaginant qu'ils n'ont pas été de fervents défenseurs de leur milieu naturel, cet actif est incontestablement le leur.

Alors, depuis les ministères parisiens et les préfectures, dire à des familles ancrées là depuis des siècles : « nous allons prendre en main votre territoire et nous allons garantir votre futur » est d'une prétention qui peut être insupportable... Car l'ignorance et la volatilité sont bien l'apanage de ces lieux administratifs.

La meilleure voie est sans doute de dire : « regroupez-vous, entendez-vous et avec les scientifiques compétents, protégez votre actif ».

4°) Activités bios.
Evidemment l'agriculture chimique est l'ennemi numéro un de ce territoire. Elle est le premier destructeur d'insectes alors que le rôle de toutes les espèces n'est plus à démontrer. Les écrevisses à pattes blanches de nos rivières

et les insectes sont les premiers témoins-victimes de la destruction du milieu. Dans le futur Parc National, plus qu'ailleurs, en existe une grande variété (plus de 120), dont certains inconnus y ont été découverts

Alors, pourquoi le tue-t-on ? L'agriculteur, lui aussi témoin-victime, est l'agent destructeur du biotope. Pourquoi le détruit-il en s'autodétruisant ? Pourquoi est-il subventionné par une PAC bruxelloise, compensatoire de leurs déficits d'exploitation ? À qui profite le crime ? À aucun des acteurs de ce jeu destructeur, ni insectes, ni écrevisses, ni paysans, ni villageois eux aussi intoxiqués par les propagations de produits volatiles toxiques.

Certains avant-gardistes comme toujours montrent la voie par une pratique vertueuse de l'agriculture. Fadas du tout début, puis illuminés rêveurs, puis jalousés, ils sont maintenant honteusement privilégiés !!! Leurs sols renaissent avec les coquelicots et bleuets, ils travaillent moins, produisent mieux et gagnent correctement leur vie.

Alors pourquoi les agriculteurs conventionnels (qui étaient les modèles de l'agriculture contemporaine productiviste il y a moins de 20 ans) sont-ils devenus de tels réacs refusant le sens de l'histoire ? Comment vivent-ils les conflits familiaux et les déchirures de concepts agricoles qui se développent entre les générations ? Sont-ils juste bornés ?

Rien de tout cela, ils sont manipulés, manipulés par les marchés mondiaux et les groupes chimiques acteurs de ce capitalisme sans morale et territoires. Même un cancer du frère, du père ou du voisin évidemment d'origine chimique ne fait changer l'orientation de la plupart.

Comment faire pour avancer favorablement dans ce paradoxe mortifère ? La valeur du modèle (concept de *soft law*) ou la loi « dure » sont les deux seules solutions. Combien de morts d'un

côté pour avancer ou le courage du législateur ficelé par les marchés et le déficit du commerce extérieur ? Le peu de courage du politique nous conduit malheureusement aux combats fratricides entre agriculteurs et aux décès chimiques. Soulignons là les effets pervers de groupes sociaux professionnels agricoles qui travaillent contre l'intérêt à long terme de leurs propres adhérents.

5°) Culture, histoire et identité.

L'existant. Dans ces territoires « abandonnés » existe toujours une riche histoire qu'intellectuels ou amateurs éclairés et même très éclairés savent aujourd'hui étudier, formaliser et présenter. Les habitants s'approprient ces éléments de découvertes venant d'archives, de fouilles archéologiques et d'architecture locale. De cela se crée un socle identitaire très fort sans qu'il soit besoin d'être corse, alsacien ou breton. Avec les années cette identité devient fierté et revendicatrice. Le Parc National va être un élément identitaire très puissant.

À l'époque de la mondialisation et du mélange heureux des cultures il se forme des identités locales et micro-territoriales importantes. Evidemment le premier réflexe est l'opposition entre ces deux phénomènes apparemment lointains et opposés. Les élections montrent cette opposition par l'importance des votes populistes éloignant ainsi le citoyen du champ démocratique.

Les trois règles de la bonne communication (expliquer, expliquer et expliquer) et le temps, devront régler la distorsion actuelle.

Absence importante de l'État. L'État a pour habitude de déverser son savoir et ses écus dans les régions peuplées et même très peuplées. Élus et acteurs de la culture des zones rurales (diagonale du vide) ont pour habitude de pleurer à l'abandon de l'État ... alors qu'il s'agit d'une bénédiction.

Dans ces espaces « oubliés » existe, partout en France et ailleurs, un véritable foisonnement associatif culturel. Avec peu, des milliers de bénévoles réalisent des prouesses en matière de concerts, expositions, théâtre, éditions etc... Etc... Une caractéristique de ces organisateurs est la volonté de bien faire et de toujours faire mieux à chaque fois. Avec 100 €, un fonctionnaire ne peut faire que pour 50 €, un bénévole fera pour 200 € !

L'État est un grand donneur de leçons via ses représentants qui savent ! Ils savent... Avec l'argent du contribuable !!!!

Le bénévole ne prétend pas savoir, il veut faire. L'argent, il va le chercher partout où c'est possible. Les « diagonales du vide » avec leurs représentants locaux ne seraient-elles pas des territoires idéaux de développement des pratiques culturelles contrairement aux dires prétentieux et méprisants du rédacteur en chef de *Beaux-Arts Magazine* ?

L'État devrait limiter ses actions à la protection du patrimoine et à l'enseignement de la culture à l'école.

Cessons de regretter l'absence d'État en zone rurale, réjouissons-nous de sa faible présence, notre espace de liberté en est plus grand. C'est ce que nous voyons dans les grands pays anglo-saxons.

Paradoxes, déchirures, palimpseste...

Ce projet de Parc national est vraiment une tentative d'écriture d'une nouvelle histoire étatique, scientifique et réfléchie sur une très vieille et longue histoire humaine, empirique et traditionnelle... palimpseste parfait.

Y a-t-il légitimité réelle à ce que l'une efface l'autre ? Il faut être vraiment insincère pour le prétendre. Il y a en cela, même avec l'expression démocratique appliquée depuis 10 ans dans les orientations, un parti pris subjectif évident à défendre ce projet.

Loin des positions des rebelles psychologiques anti-changements et adeptes du non à toutes nouveautés, être pour ou contre ce projet ne peut être que subjectif.

Il y a fort à craindre que les agents de l'État, forts d'un pseudo pouvoir démocratique, entreprennent une dépossession morale de ce territoire aux électeurs locaux. Le processus est entrepris avec une assurance préfectorale regrettable.

Sauf à être un partisan, type supporter de football, promouvoir et favoriser la création de ce parc national est incontestablement totalement subjectif.

À ce jour tout y est normalement protégé, l'agriculture change vite par de nouvelles pratiques tolérables, la population aime et respecte ses espaces naturels, les scientifiques sont présents et travaillent sereinement, pas de foules que des passionnés respectueux. Une gestion forestière y est maintenant intelligente et dosée, les entreprises y vivent comme ailleurs et les habitants profitent de jardins, nature, silence, rivières, pensions et familles.

Promouvoir ce parc c'est être conscient ou pas que des contraintes nouvelles et non démocratiquement choisies pourront être appliquées. Elles entraîneront des oppositions et des rebellions qu'il faudra solutionner.

Promouvoir ce parc, c'est omettre que depuis la formulation de son besoin scientifique, le réchauffement climatique s'est accéléré entraînant des mutations sur la faune et la flore déjà perceptibles. D'un parc de protection des forêts traditionnelles françaises de plaines, il va devenir un parc d'étude des mutations climatiques sur les végétaux forestiers... L'objet premier est changé par la force des choses sans être reformulé.

Promouvoir ce parc, c'est espérer un mieux vivre des habitants pourtant en bonne partie acteurs heureux et « échantillon » de l'utopie du déclin. Ce mieux vivre

espéré étant copié sur les critères de la croissance traditionnelle.

Alors oui, je soutiens ce projet de Parc National avec une grande conviction, depuis le premier jour, en gérant toutes les contradictions et déchirures dont il est le ferment.

Manifestation contre le Parc national de forêts

Utopie des savoir-faire

"Entre tradition et modernité"

Utopies des savoir-faire

La transmission des savoir-faire, les modalités qu'elle est susceptible d'adopter, restent une préoccupation majeure de la conservation et de la mise en valeur des patrimoines. Il faut considérer comment un savoir-faire ne concerne pas seulement l'application d'une tradition. Les métamorphoses des métiers, et même des pratiques quotidiennes font apparaître de nouveaux savoir-faire, surtout avec l'essor des technologies du numérique. Un savoir-faire peut relever de l'expérience manuelle, classique, mais aussi des usages nouveaux dans le développement numérique, de la découverte d'alternatives dans le domaine économique... Son rôle émergent participe d'un mythe contemporain de l'innovation, surtout dans le domaine de l'informatique, même si ses fondements continuent dans bien des pratiques techniques et artisanales, à reposer sur des traditions reconnues, et parfois oubliées. Sans doute est-ce « l'idée de savoir-faire » qui unit de manière implicite la tradition et la modernité.

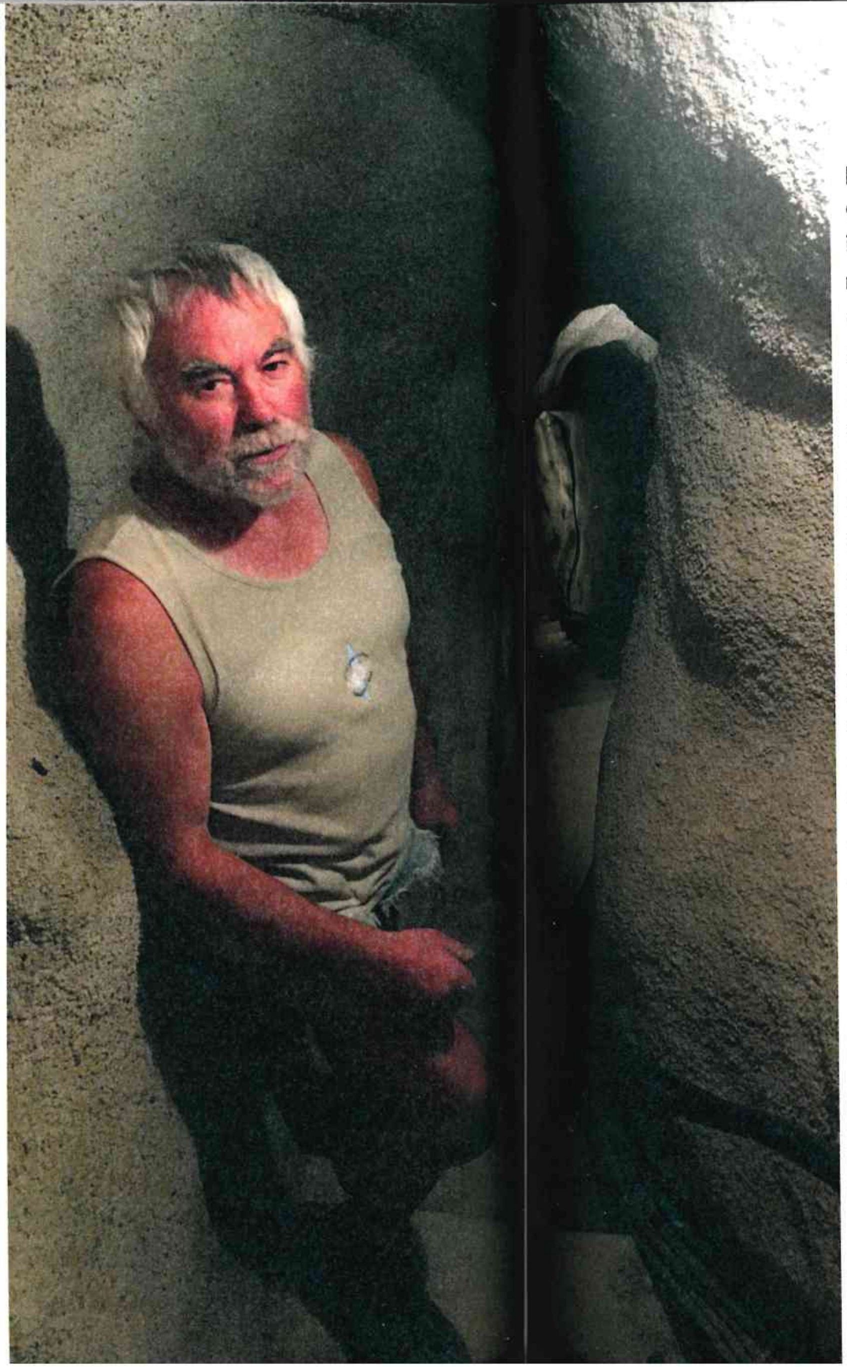
Les « nouveaux savoir-faire » sont parfois peu visibles, ils peuvent même apparaître comme des aventures secrètes... La rubrique proposée permettrait de reconnaître « l'ingéniosité contemporaine », de « révéler des secrets », toute cette activité imaginaire des « nouveaux métiers », des pratiques inattendues, des créations étranges, d'échanger des utopies entre le « monde du travail » et le « monde du chômage ». Quels sont ces « nouveaux savoir-faire » sur les territoires où habitent et travaillent les transfrontaliers ?

Un monde pariétal

Dans le village d'*Ambonville*, un menuisier passe toutes ses journées depuis des années à construire et à aménager des espaces pour un public qui n'existe pas. Dans sa vaste salle à manger couverte de toiles d'araignée, sur une table longue, le couvert était servi pour une quinzaine de personnes qui ne viendraient pas, devant chaque chaise à dossier haut, une assiette était disposée avec une serviette pliée en forme de cône, un crocodile empaillé semblait s'avancer entre les deux rangées de verres à pied. Par côté, devant une fenêtre qui donnait sur un escalier majestueux avec des colonnades en béton imitant la pierre de taille, une peau de lion était étendue, tête dressée, mâchoire ouverte, prête à mordre. Quand le menuisier parlait à ce visiteur imaginaire que nous représentions, il racontait comment il avait réalisé le décor de ces pièces inoccupées. Vivait-il un désir de muséographie, animé par des pulsions scénographiques qui l'incitaient à construire l'espace de ses rêves ? Ses installations n'avaient cependant rien d'original, elles se conformaient aux clichés les plus usuels des manières d'habiter un lieu. Même le couloir avec ses colonnes mauresques ne figurait qu'une parodie en béton d'un Riad marocain. Sans doute est-ce la raison pour laquelle il avait poursuivi son œuvre à un ou deux kilomètres de là sur un territoire illimité, hors du monde des humains. Et là, partant de rien, il avait creusé une grotte, bâti deux maisons, érigé un mur d'enceinte, de style médiéval, aménagé un étang... « *J'ai sorti des milliers de brouettes, mon plaisir c'est de transformer mon environnement à ma manière, chercher à reproduire ce que j'ai vu ou à inventer mais on n'invente jamais rien, je travaille par « tâtonnement », je finis par*

avoir beaucoup de patience. C'est la ténacité. »

Quand nous sommes descendus dans la grotte, l'escalier taillé dans la roche nous parut interminable, nous sommes parvenus à une étroite plateforme à partir de laquelle plusieurs chemins laissaient supposer que l'ensemble formait un véritable labyrinthe. Lui, il racontait comment il n'avait cessé de creuser et de consolider les parois, comment il avait conçu des pièces où l'on pouvait dormir, et même un bar, demeuré vide, prêt à accueillir les habitants des lieux. Nous étions à je ne sais combien de mètres sous terre, et parfois des stalagmites et des stalactites en béton nous rappelaient que nous progressions dans une fausse grotte, ou plutôt dans l'idée que notre homme avait de « sa » grotte. Il n'avait jamais eu l'intention de vivre comme au temps de la préhistoire, l'architecture de sa grotte contemporaine restait en cours de réalisation, il savait qu'il n'aurait jamais fini, et il n'avait surtout



pas envie d'en finir. Nous sommes entrés dans ce qu'il appelait la « cathédrale », un espace d'une hauteur incroyable. Taillés dans les roches, il y avait différents niveaux pour que les gens puissent se réunir comme dans un cabaret et la scène de spectacle trônait en bas, tel un piédestal en béton afin que la surface demeure bien plane. Avant d'arriver là, nous étions passés dans un boyau plus large où nous avions admiré la forme circulaire d'une excavation qu'il utilisait pour l'aération. Il nous avait expliqué comment pendant plusieurs nuits il avait réfléchi à sa construction. Chaque fois qu'il parlait de ses calculs comme un ingénieur, il n'avait pas du tout l'air de vouloir jouer plus tard à « l'homme des cavernes », il imaginait et réalisait un « système souterrain » comme on bâtit un immeuble. C'était un « architecte des cavernes » qui façonnait l'espace pariétal comme un sculpteur taille la pierre.

Quand nous sommes sortis, nous avons gravi la colline, et nous avons longé le mur d'enceinte, tel un rempart de l'époque médiévale avec son chemin de ronde et ses tourelles de garde, dressés pour se protéger d'envahisseurs imaginaires venus du plateau environnant. Curieusement, ce mur d'enceinte, haut de quelques mètres, semblait pouvoir être prolongé à l'infini, le commencement de sa courbe se profilait à peine, ce qui laissait croire qu'il séparait deux mondes, le sien et celui des autres. Lui, il nous a expliqué comment il concevait des passages pour les lézards afin de leur donner la liberté d'aller et venir dans le

bas du mur. « *J'ai pris soin dans les fondations de la maçonnerie de ne pas mettre les caillasses libres, j'ai utilisé un ciment sec, afin que leurs entrées puissent communiquer, car je les ai privés de toutes les anfractuosités qu'il y avait dans la pierre naturelle. Comme je n'avais pas eu le temps de sceller les petits tuyaux pour les gaines électriques qu'ils étaient déjà en train d'inspecter, j'ai réussi à leur laisser des passages. Je me surprends souvent en train de dialoguer avec eux, je leur parle, ils doivent percevoir le son de ma voix, je suis arrivé à les toucher, à les effleurer, ils ne sont pas habitués à tant de tendresse, on est heureux sur nos cailloux, il y a plusieurs centaines de lézards, ils trottinent sur le mur, ils attendent que je passe, je fais tout pour éviter de les perturber...* »

Quant aux tourelles, dont le balcon saillant était sculpté en forme d'étroites colonnes, elles permettaient de faire le guet en offrant un champ de vision jusqu'au pied de la vallée. Pour la construction, il creusait la terre à côté et découvrait de belles pierres qu'il n'était pas difficile de tailler. Depuis plus d'une dizaine d'années, il travaillait tous les jours, ne prenait jamais de vacances, et se faisait rarement aider. Il ne prononçait pas une seule phrase concernant le sens qu'il donnait à ce qu'il faisait, il éludait toute interprétation et attendait seulement les signes de la perplexité de notre assentiment.

Qu'aurais-je d'ailleurs pu lui dire ? Le moindre commentaire eût été inconvenant au regard de la puissance poétique de son récit. Comme le visiteur imaginaire, celui ou celle qui l'écoutait, pris ou prise à témoin, était appelé à suivre le fil d'un discours qui rendait sa présence plutôt fantomatique. Il n'y avait aucun soupçon de fatuité dans sa manière de parler : il avait beau être le centre du monde qu'il s'était construit, il s'effaçait dans le cours de son odyssée qu'il avait l'air de rendre quelconque sans même le vouloir.

Blogueurs de l'Est

"Un sentiment d'appartenance"

Blogueurs de l'Est

Le blog ressemble-t-il à un journal intime ouvert au public ? La pratique quotidienne de « tenir un journal », même si elle paraît anachronique, existe-t-elle encore aujourd'hui ? Les blogs exercent plusieurs fonctions, ils peuvent, quand ils se présentent telle une invitation au voyage, à la découverte d'une région, comme des sources attrayantes d'informations. Mais bien des blogs animés par des personnes singulières tentent d'exprimer un regard sur les choses de la vie, sur le monde, sur des œuvres culturelles... Ce point de vue quotidien ou non s'exprime souvent dans un langage soigné, très différent des pratiques langagières abrégées que caractérise l'usage du Facebook. La création d'un blog suppose le choix d'un style, autant dans la composition et le rythme que dans l'écriture elle-même.

Sont présentées les origines et la genèse de deux blogs.

L'origine de mon blog : le goût des cimetières...

Gil Melison[1]

Quelle drôle d'idée ; quel penchant bizarre que d'aimer se promener dans un endroit dédié à la tristesse, au chagrin et aux lamentations ?

Quoique, être taphophile n'est pas une maladie honteuse ! Même si les cimetières, et la mort qui s'y rattache, ne paraissent pas aux yeux de la plupart des gens comme un endroit de joie. À la limite, s'y balader peut sembler "bizarre", voire "malsain".

[1] Gil Melison, journaliste, auteur de Chroniques dès *potron-minet* (Éd. Châtelet-Voltaire).

Je le perçois souvent dans le murmure de mes amies. Elles ne me traitent pas de "cinglée" parce qu'elles ont de l'affection pour moi, mais je vois dans leurs regards, dans leurs soupirs, qu'elles s'interrogent. Tant pis, j'accepte d'être perçue comme une originale, de porter de vieux pull-over confortables et d'avoir des inclinaisons étranges. Me rapprocher de ceux pour qui les nécropoles sont un partage, une flânerie, voire de sympathiques rencontres, me va fort bien. J'ajoute que, la taphophilie est gratuite. Sauf, peut-être, mais je l'ignore, dans des Nécropoles célèbres. Jusqu'à présent, je n'ai jamais payé mon ticket de cimetière. Et j'y ai papoté avec des gardiens avenants, heureux de me faire partager leurs connaissances funéraires. Oui, oui, je vais toujours me présenter au gardien afin qu'il ne s'étonne pas de cette bonne femme à l'appareil photo intrusif.

Et celui-ci, en général, est si heureux d'avoir une visiteuse qui l'écoute, qui suit ses recommandations, qu'il partage volontiers son savoir. Peut-être est-il simplement content qu'une curieuse discute avec lui ! Car si les morts n'ont pas de costume, ils ne papotent pas non plus.

Il est bon de se souvenir qu'à certaines époques, que dans certaines cultures, que dans certains pays, les visites aux morts sont joyeuses et animées - autrefois, on pique-niquait dans les cimetières, quand ces derniers encerclaient l'église au cœur du village. Ce qui, me semble-t-il, est sa véritable place, sa place naturelle, joyeuse, puisque nous partons dans l'allégresse : l'au-delà n'est-il pas décrit comme le Jardin des délices ?

Nous mentirait-on ?

Il faut que je vous fasse une confidence, si les cimetières sont à mes yeux l'Eden, c'est que tout simplement au long de ma jeunesse - qui ne fut qu'un ténébreux orage - les dimanches de beaux jours, grand-mère Blanche nous emmenait, mes deux frères, ma cousine et moi, en balade au cimetière de Gigny (Saint-Dizier). Eh ! oui, veuve et après avoir élevé sept enfants, on confiait à Blanche pour un jour ou plusieurs, le repassage, le ravaudage, les pommes-de-terre sautées qu'elle réussissait magnifiquement et... ses petits-enfants à occuper dimanches et jours fériés.

Ma mère travaillait, mes oncles et tantes travaillaient, donc Blanche emmenait quatre mouflets au cinéma durant les mois de frimas - mais seulement au cinéma Jeanne

d'Arc, salle où ne passaient que des westerns non violents, ou des reconstitutions bibliques. J'y ai suivi ma catéchèse puisque j'étais interdite de "religiosité" par une mère se vengeant d'un mari volage - mais pieux. Où ne va pas se nicher la rancune !

Alors, dès que je pouvais, pour les solennités - messe de minuit, mariages, communions ou enterrements parfois - j'accompagnais Blanche. Sans doute que mon enfance houleuse avait besoin de sérénité...
... et de Blanche...
Qui représentait l'équilibre et la quiétude.

En prime, les dimanches cléments, nous avions droit aux balades en cimetière ! En préambule, nous nous arrêtions devant une jolie tombe entourée d'une grille ouvragée, que mon père avait forgée pour Jeanne, ce bébé d'un an parti trop tôt. Puis, après un "je vous Salue Marie" et un signe de croix vivement effectués, que vouliez-vous que nous fassions dans ce "jardin d'enfants" un peu particulier ?
Nous nous y amusions, tout simplement.

La mort n'a pas d'impact auprès des bambins. La naissance est déjà mystérieuse, pourquoi la Mort ne le serait-elle pas ? Et puis, à la disparition de Jeanne, ne nous avait-on pas affirmé que celle-ci été montée au ciel ? Dans un jardin fabuleux ? Ça ne pouvait pas nous effrayer. Bien au contraire. Nous avions presqu'envie de l'y rejoindre !

D'ailleurs le soir, au moment de la prière que nous effectuions à genoux dans la cuisine - seule pièce chauffée de l'appartement - je voyais Jeanne, en longue chemise blanche, dans le reflet de la fenêtre. J'enviais son sort : elle était devenue un ange. Quelle chance ! Alors que nous, restés sur terre, nous devions aller à l'école, faire des devoirs, apprendre, obéir, supporter les pugilats d'adultes qui nous chagrinaient souvent.

Il m'a fallu longtemps avant de découvrir que cet ange n'était que mon propre reflet aux vitres de la croisée ! Grandir chasse le rêve. Même si les cauchemars demeurent. Car, lors de ces promenades en cimetière, nous la laissions cancaner à voix basse avec d'autres Blanche, Marie, Ernestine, ou Julie, tandis que nous, nous partions en exploration dans les allées. Nos galopades nous faisaient découvrir les habitants du

lieu - à petits pas, bien sûr afin de ne pas faire crisser le gravillon et, ainsi, respecter le sommeil de tous ces inconnus. Notre Mère-Grand nous accordait cette liberté, afin de mieux papoter avec ses copines, mais, à condition que nous nous tenions convenablement !

Car, le cimetière était un lieu de rencontres, sans doute le dernier "endroit où l'on cause" ; un endroit bruissant de cancanages échangés à voix feutrées et regards entendus. Théâtre à spéculations ? Antichambre à causettes ? Salon des médisances ? Jardin des ragots, à défaut d'être celui des Délices.
Mais, aujourd'hui, les ragots s'échangent sur les réseaux sociaux et les cimetières n'ont plus de visiteurs !

Qu'importe les ragots. Ils nous indifféraient, car pour nous autres enfants, la récréation était magique. D'abord lire les plaques, parfois s'en moquer, rire principalement des photographies, désuètes ou passées au soleil, des noms biscornus, ou seulement un peu drôles - madame Pinard épouse Vigneron - par exemple. Et, surtout, partir en chasse aux petites perles lâchées par les couronnes mortuaires.

Alors, faisant fi de toutes considérations morbides, dès la dernière bouchée d'une collation avalée, nous investissions la grande table de cuisine afin de fabriquer des "bijoux" avec les perles ramassées. Quelle patience ! Ces perles minuscules ne se laissant guère enfiler. L'un de mes frères, moins persévérant que l'autre, moins résolu que ma cousine et moi, quittait la cuisine en bougonnant ou, nous taquinait jusqu'à ce que nous abandonnions notre "bijouterie".

Mais quand nous arrivions à tirer quelque chose de ce fatras de gouttelettes minuscules et colorées, nous nous parions de colliers, ou de bagues, ou de bracelets - jamais les trois, nous manquions de matière première. Nous complétions alors l'affublement bijoutier en nous enroulant dans de vieux rideaux, ou d'infâmes foulards usés, ramassés ici et là. Et, comble de l'élégance, nous chaussions les escarpins de ma mère absente, qui ainsi ne risquait pas de nous l'interdire.

Nous offrions alors à Blanche un spectacle de "danse des sept voiles".

Et, c'est sans doute pourquoi aujourd'hui, les cimetières sont ma "madeleine de Proust". Et sans doute, également pourquoi, j'aime tant m'y promener et partager

mes bizarres promenades avec les uns et les autres. Enfin, partager... seulement avec ceux qui acceptent mon blog : le www.outre-tombes.fr ; car pour beaucoup rien qu'à ouvrir ce site leur paraît déjà se damner.

Donc, après avoir installé durant plusieurs semaines un article journalier, j'ai opté pour une mise à jour deux fois par mois. L'exercice est plus compliqué, car j'essaie de concocter un semblant de programme, une ligne conductrice avec un thème central, ou un pays, ou une culture. Et puis, surtout, j'essaie de mettre en valeur les envois de mes amis ou les pistes qu'ils m'ont indiquées.

Car, comme toujours, ce qui compte pour moi c'est l'Amitié. J'ai cependant remarqué que mon site sur les cochons était plus fréquenté. Mais j'ai dû "tuer le cochon" ; j'avais fait le tour de la question. Je constate également, que petit à petit ma bibliothèque de "cochonneries" est supplantée par ma bibliothèque de nécropoles ! Evidemment, je n'invente rien, et les articles ne viennent pas de nulle part, ils sont le fruit de mes lectures, des pistes transmises, de VOUS sans doute.

L'origine du blog de H.-P.

Henri-Pierre Rodriguez

L'année 2005 touchait à sa fin, le 1er du dernier de ses mois, naissait ce blog qui, mutatis mutandis, entre périodes fécondes et plages vides des acédies (assez dit ?), silences plus ou moins longs et éternels retours, dessine toujours son sillage sur l'océan sans horizon de la Toile, au fil de mes paysages mentaux. 2005, quatorze ans... Si loin, si proche. Le temps a glissé tellement vite, émaillé d'ombres et de lumières, jalonné de chagrins et de joies, que la ligne discontinue de ma vie me paraîtrait confuse comme un kaléidoscope affolé, n'était ce journal extime dont la lecture fournit le fil pour assembler bord à bord les disjecta membra d'un parcours, lui donnant ainsi la cohérence d'un manteau d'Arlequin. Ce seul constat suffirait à justifier, à mes yeux, l'existence de ces écrits.

Genèse d'un blog :
L'écriture m'a toujours été familière, très jeune les mots me fascinaient et j'éprouvais une véritable volupté à les déguster, les faisant tourner en bouche jusqu'à l'ivresse ; ce goût des mots ne m'a jamais quitté. Dès que je sus écrire, je ressentis un impérieux besoin d'emprisonner ces friandises de sons dans le filet des lettres, l'écriture devint très vite mon moyen d'expression favori. De fil en aiguille, de l'école au lycée, autant les mathématiques me rebutaient, les "rédactions", elles, devinrent le pré carré où je régnais en maître incontesté.

En même temps que la nécessité d'écrire s'affirmait, une exigence de perfection me faisait, à plus ou moins long terme, détruire mes poésies ou mes pages, rares sont les témoignages de ces juvenilia rescapés de cet holocauste des éternelles insatisfactions... De l'inaction naquit la stérilité, mes velléités d'écrivain se heurtaient obstinément au mur infranchissable de la page blanche. Je devins champion de la procrastination. Mais, veuillez m'excuser de la prétention, je continuais à penser, et à m'enivrer de mots ; en toute modestie je trouvais fâcheux qu'il ne restât rien de ces fugitives élucubrations. Au vide de la page répondait la fuite inexorable des couleurs de mes paysages mentaux.

Puis, un jour... Mon cher ami Bruno F., éloigné de Paris depuis quelques années, tenait un blog dont les écrits me restituaient sa présence regrettée avec bonheur et émotion. Bruno, le sensible photographe et poète, féru en informatique, me suggéra de faire de même ; je n'osais, il insista, me guida, et c'est ainsi, sous son égide, que naquit, en cette fin de l'année 2005, mon blog, "le blog de H.-P.", sous-titré "Au fil de mes paysages mentaux". Ainsi donc, bon an mal an, scandée de silences et de retours, haletante de respirations et bruissante de nouveaux élans, tanguant entre doute et foi, l'aventure continue...

Des premiers pas à l'âge adulte :
C'est avec grande appréhension que, timoré et craintif, je me lançai dans mon premier billet ; mes terres virtuelles étaient encore en friches et je ne savais pas insérer les photographies qui font pourtant, depuis longtemps, partie intégrante de mes écrits, aussi cet acte de naissance se présente comme un aveu de modestie et de timidité suivi de la réécriture d'un de mes poèmes d'adolescence victime d'un autodafé rageur

et resurgi, une nuit sans crier gare, du fond de ma mémoire. De cette victoire sur l'horreur de la page blanche et de la grâce de ce texte revenu inopinément des profondeurs obscures de l'oubli naquit la nécessité d'écriture et mon blog en fut le véhicule. "Les asphodèles d'or, n'incendient plus les cieux..." Trois cent cinquante-deux billets ont suivi depuis. Graduellement je débroussaillai le terrain, en balisai les allées et en habillai les contours, dans cet univers désormais maîtrisé s'épanouissait une belle exaltation entretenue par l'émulation d'une bien belle époque où les blogs tissaient une communauté d'écrivants apprentis écrivains ; les "réseaux sociaux" emblématiques des nouveaux temps bruissants de verbiages égotistes en flux continu sans laisser place à la réflexion pas plus qu'à la concentration, n'avaient pas encore eu raison de la "mode" des blogs.

Cependant, rien ne pourrait, pour l'instant, me déprendre de mon blog, trop grande est ma reconnaissance à l'égard de ce compagnon de route qui m'a permis de m'adonner à une pratique d'écriture libre de toute exigence d'éditeur. Bien sûr, je ruse un peu pour entretenir et développer mon lectorat, il faut bien s'adapter aux temps ; j'utilise donc ma page face book comme rampe de lancement pour mes billets.

Le blog de H.-P. entre ainsi dans sa quatorzième année d'existence, il m'est devenu précieux, ce reliquaire d'émotions et de réflexions respirant aux variations de mes humeurs ou de mes états d'âme ; je l'ai voulu loin des événements qui agitent le monde, je laisse les étrillages politiques ou autres aux hurloirs exacerbés des nombreux media de la Toile, ce blog doit rester la caisse de résonnance de mes pensées et de mes états d'âme. Je nourris une grande affection pour ces pages virtuelles, je leur suis reconnaissant des liens qu'elles ont su créer et des amitiés qui en sont nées, j'aime jusqu'à ses maladresses et ses défaillances d'expression que je me garde bien de corriger car, elles aussi, font partie de mon itinéraire. Il y a eu tant et tant de rivages où j'ai accosté au fil de mes paysages mentaux... La relecture aléatoire de vieux billets oubliés remet en lumière des nuances de jours d'une vie qui, de ce fait, me semblent quelque part épinglées. Les diverses musiques et les différents tons qui s'égrènent le long du blog sont les sceaux de mes propres évolutions, certains thèmes, abordés sous divers angles se sont éteints d'eux-mêmes, d'autres ont surgi de nouvelles expériences, certains, récurrents se répondent d'une page l'autre.

Ayant commencé mon blog à Charmes, la grande maison des bois est constamment présente en filigrane, des premières émotions de la révélation des mondes aux immenses horizons qui naissent de l'observation de l'infiniment petit aux agitations des événements et dîners qui en émaillent la vie, et aussi les touchantes preuves d'amour des chiens si mêlés à notre vie et dont le seul chagrin qu'ils nous donnent est leur départ au terme d'une vie trop courte. Et enfin, l'émerveillement, toujours renouvelé devant les variations des lumières et des couleurs soumises aux cycles des saisons.

Une thématique particulièrement abondante tient à ma sensibilité aux destins de femmes qui me passionnent depuis toujours, en effet, et en règle générale, un homme, quelle que soit sa condition, naît avec une place assignée dans l'organisation sociale où un cadre lui est de facto assigné, une femme, elle, pour s'affirmer en tant qu'individu à part entière, doit secouer le joug des conventions qui lui sont assignées et forger son propre destin en bravant la réprobation de la majeure partie de ses contemporains.

Et puis, il y a les voyages de l'homme aux semelles de vent que je suis, les regrets de quitter Charmes et les éblouissements des découvertes et des retours aux quatre coins du monde, les séjours réguliers à Paris pour se jeter à corps perdu dans la boulimie d'événements culturels et aussi les trois séjours annuels dans la vieille maison de Marrakech. Enfin, quelques billets d'humeur dictés par les événements ponctuent de loin en loin le flux des billets.

Reste à savoir quelle durée est impartie au blog que je viens de vous présenter, sans présumer bien sûr du temps que m'accordera encore le Petit Jésus. Je demeure convaincu que la voie royale de l'écriture reste celle de la publication d'un ouvrage, ce qui requiert une exigence de concentration, de qualité d'écriture et de rigueur ; il y a chez tout blogueur un écrivain qui sommeille et qui, à mots plus ou moins couverts, rêve de son nom suivi d'un titre exposé à la vitrine d'une librairie. Je me dis que si un jour cette grâce m'est accordée, j'ai avec mon blog le gisement nécessaire pour m'atteler à la dure tâche d'un travail de littérateur.

Si ce but est atteint, mon blog aurait-il encore une raison d'être ? De toute façon, il se survivrait à lui-même au creux des pages d'un ou plusieurs livres...
Merci pour tant, blog de H.-P.

Amplitudes.

Chroniques de la Rambleur

"Paroles d'habitants"

Chroniques de la Rambleur

La Rambleur

Afin de transmettre à un public varié la technique de la chronique, de promouvoir le faire-ensemble par la pratique de l'écriture en stimulant la mixité sociale et de mobiliser les attentions des citoyens autour de leur ville et leur territoire dans leurs spécificités historiques, architecturales, patrimoniales et naturelles, des rencontres autour de la chronique se feraient régulièrement à la « Rambleur », à Joinville en Haute-Marne au siège de la revue AMPLITUDES.

Quel avenir pour les petites villes dans le milieu rural ? Comment « ceux qui restent » vivent-ils le phénomène de la désertification ? Gratuité de transports, ouverture des commerces les dimanches, dynamisation de la vie culturelle ne sont que quelques stratégies parmi tant d'autres déployées par les habitants et les élus des petites communes afin de résister à la disparition des derniers commerces en centre-ville.

Dans cette rubrique, des citoyens et des élus apporteront leur touche dans la construction collective des tableaux de la vie contemporaine dans ces villes qui se battent pour renaître.

À propos de la chronique

Comment le récit d'une vie peut-il dévoiler une époque, une ville, ses mœurs, ses fatalités et ses conquêtes ? Les paroles d'un artisan sur son savoir-faire parlent aussi du sort de son métier, de celui de ses compagnons, de son temps. Lorsqu'on évoque Joinville dans les années 70, on parle toujours des commerces du centre-ville, du marché, des gens dans les rues, on parle d'une ville habitée et vivante. Mais on parle également du « début de la fin » figuré par la disparition progressive des usines, des services publics, des artisans, des espaces de convivialité comme les bistrots, on y situe le commencement d'une période qui serait marquée par la désertification et la paupérisation de la population. On peut imaginer comment les récits historiques du futur feront référence à ce passage d'un temps à un autre, avec des changements profonds qui auront marqué la société entre la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e. Ils ne concernent pas seulement la ville de Joinville, ils sont le miroir des paradigmes qui caractérisent la fin d'une ère et le commencement d'une autre et dont le sens peut être défini par diverses expressions conceptuelles : "ère de la post-industrialisation", avec l'émergence d'un nouveau système socio-économique ; "ère de l'information" dans laquelle la rapidité et l'omniprésence de la communication changent les rapports sociaux ; "ère de l'anthropocène", marquée par le fait que l'action humaine sur la biosphère devient une force géologique ; "ère de la post-vérité" qui révèle les transformations des interactions entre les medias et la politique...

Ce fut dans ce contexte de transmutations profondes que la réforme territoriale a reconfiguré les nouvelles régions de France. Comment cette transformation a-t-elle "touché" les citoyens ? Se sentent-ils rassurés, indifférents ou dépossédés par ce nouveau paysage politico-territorial ? Quelles sont les alternatives trouvées par les élus pour se confronter à la fois aux nouvelles directives uniformisées et aux besoins particuliers de leurs territoires ?

Les chroniques de la Rambleur s'expriment à partir du lieu où elles se confrontent à tous ces changements dans la nouvelle Région du Grand Est qui réunit les anciennes régions Champagne-Ardenne, Lorraine et Alsace. La petite ville de Joinville et ses environs seraient pour nous un laboratoire d'observation de ces mouvances qui sont présentes dans l'ensemble du territoire. Nous envisageons de capter les effets de ces métamorphoses en cours dans la vie quotidienne des individus "touchés" par ces bouleversements. Nous souhaitons saisir le général à partir du particulier, capter, par les récits de vie, ce qui les dépasse et qui nous renvoie aux problèmes de société qui concernent, de nos jours, l'existence et le sort des petites et de grandes villes, des villages et des bourgades. Que représente l'alternative de la valorisation patrimoniale qui est le choix de bien des municipalités, dans un contexte où l'avenir devient fort incertain ? Bien connaître son passé afin de bâtir le futur est devenu un consensus, mais l'excès patrimonial ne risque-t-il pas de devenir un mécanisme qui rend invisible le contemporain ? "L'arrêt sur l'image" du passé ne risque-t-il pas de faire abstraction du temps présent ? Ces interrogations seront présentes en filigrane dans les Chroniques de la Rambleur. À chaque nouveau numéro de la revue *Amplitudes*, le récit de vie d'un citoyen jouera le rôle de porte-parole du contemporain.

Un typographe à Joinville dans les années 70

Les souvenirs de Lionel C. laissent voir en filigrane ce moment de rupture où des petites villes et villages commencent à perdre une partie de leur population. De lycéen à ouvrier typographe qualifié, de la découverte d'un savoir-faire et l'amour d'un métier au témoignage de sa disparition, son parcours est marqué par les vicissitudes des changements de la vie sociale. Le caractère « anti » qu'il exprime avec fierté et dont sa barbe et ses cheveux longs sont toujours les symboles, est-il la figure d'une époque marquée par l'esprit post-68 ?

Le parcours de l'apprenti

La typographie n'a pas été mon premier emploi, elle a été mon premier métier. J'avais travaillé avant. En 1970, à 16 ans, j'ai quitté le lycée parce que je n'étais pas d'accord avec leur orientation professionnelle. Je suis parti un vendredi et mardi j'ai été embauché à l'usine de Tubes de Chevillon parce que mon père était salarié là-dedans et à l'époque c'était comme ça, il y avait du boulot pour tout le monde. Un an plus tard, mes parents ont vu dans le journal que l'imprimerie rue des Royaux, à Joinville, cherchait un apprenti typographe. Donc ils m'ont présenté à monsieur Pierre H. et en octobre 1971, j'ai commencé à l'imprimerie, avec un salaire de 170 francs, j'étais vraiment content.

À l'époque, l'apprentissage se faisait en quatre ans. Mon patron ne m'a jamais poussé à faire les basses besognes, dès le premier jour

il m'a montré les outils, il a commencé à m'apprendre le métier et pas seulement la typographie. Son père, Louis H. m'a aussi appris la reliure, le brochage et même la gravure sur alliance. Et alors, tous les jeudis après-midi, il fallait que j'aille au Lycée suivre des cours. C'était folklorique car j'avais été viré du Lycée en troisième, il y avait à peine un an et il fallait que j'y retourne. Sur mon carnet de notation c'était marqué « vit sur ses acquis ».

Mon patron était un deuxième père pour moi. Dans les années 70, il y avait 4 foires ici. Tous les vendredis de foire, 4 fois par an, il me donnait un billet de cent francs pour aller à la foire, acheter des gaufres, faire ce que je voulais. À mon anniversaire, il me filait deux cents francs. Le jour de la fête à Joinville, je ne travaillais pas mais il me filait deux cents francs. J'avais trois ou quatre cents francs pour Noël. Vous trouvez des patrons comme ça vous maintenant ? Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître.

Monsieur H. avait un cousin qui travaillait comme typographe dans un grand journal parisien. Il est venu à Joinville, à cette époque où j'étais encore apprenti. Alors, il m'a proposé d'aller bosser avec lui. Ce n'était pas très honnête de sa part d'essayer de débaucher l'apprenti de son cousin. Je n'aurais travaillé que la nuit, je n'aurais fait que les grands titres. De toute façon, pour se faire embaucher par un grand journal, il fallait justifier de cinq ans de syndicat du livre et du labeur. Je n'étais pas syndiqué, je n'y suis pas allé.

En 1974, Monsieur H. a voulu que je passe le CAP, alors que je n'avais pas encore les temps d'apprentissage exigé. J'ai été reçu, je suis allé passer la pratique à Troyes. Il fallait faire une composition. Pour cela, on utilise ce qu'on appelle un galet, une plateforme en galvat avec deux petits rebords qui vous mettez sur le marbre et où vous glissez

les lettres ficelées. J'avais l'habitude de le faire mais à l'atelier, il n'y avait pas de jour entre le marbre et le galet. À Troyes, il y avait deux ou trois millimètres. Les lettres qui sont seulement ficelées ne sont pas compactes, je les glisse, toutes les lettres tombent, voilà ma composition par terre. Zéro. J'ai dû le repasser l'année d'après quand je suis devenu artisan qualifié.

L'amour d'un métier qui foisonne

Dans les années 70, il y avait sur le canton de Joinville, énormément de petites entreprises, des artisans, des commerces, il y avait la fonderie de Joinville et celle de Bussy, il y avait une entreprise où travaillaient entre 1600 et 2000 ouvriers. Ils étaient nos clients, on leur faisait des factures, des bons de commande, des carnets. Nous travaillions, donc sur le canton de Joinville et un petit peu sur Poissons. Mise à part la SADAC qui était le Service des autobus chaumontais. On imprimait tous leurs horaires. Comme la SNCF aujourd'hui, il y avait beaucoup de changement, et chaque fois il fallait tout recommencer, c'était un travail incroyable. C'était magnifique ! Moi, j'étais heureux. J'adorais les outils et j'adorais mon travail.

L'atelier, au quotidien, on faisait tout ce qu'on appelle les travaux de ville. C'est une appellation en typographie qui correspond à des cartes de visite, faire-part de mariage, menus, faire-part de décès qui à Joinville, dans les années 70, étaient toujours distribués par une dame que l'on appelait « la pleureuse ». Quand elle a eu des problèmes de santé, je l'ai remplacée. J'imprimais le faire-part et j'allais le distribuer. C'était aussi le début de la publicité pour les magasins et on imprimait beaucoup d'affiches. Il y avait des petits et des grands formats. Les polices de caractères en plomb, ça allait jusqu'au 72, ce qui correspond à peu près aux gros titres des journaux. Mais, sauf que là, on fabriquait les lettres avec du linoléum,

des planches en bois qu'on adaptait à la bonne hauteur, c'était de l'artisanat à l'état pur.

J'ai imprimé des livres aussi. Pas beaucoup, mais quelques-uns, pour Monsieur L. qui était ambassadeur au Vietnam. Je faisais les épreuves, j'allais chez eux, ça sentait l'opium, il était opiomane comme ce n'est pas pensable. Je me rappelle avoir imprimé des pochettes de disques pour un groupe qui s'appelait Xaraco. Des 45 tours, des types qui étaient mes potes.

J'ai 65 ans, j'ai toujours les odeurs d'encre qui me reviennent. Je me souviens toujours d'une vieille machine à pédale, aujourd'hui digne d'un musée, avec laquelle on faisait des cartes de visite en relief. On les sortait avec l'encre fraîche et on avait une plaque de résine dans laquelle on les mettait, on tapait et cela faisait de l'impression en relief. Entre fin octobre et février, on faisait des milliers de cartes de visite. C'était de l'artisanat à l'état pur. J'étais massicotier, donc, je coupais le papier à la mesure, j'ai fait du brochage, on fabriquait des facturiers agrafés qu'on reliait au massicot, mais cela ne faisait pas propre et donc on avait du papier collant bistre qu'on collait de chaque côté pour avoir une bonne finition. C'était tout ça la typographie à l'époque. On faisait tout de A à Z.

Avant l'avènement de l'Offset, on était encore en typographie, mon patron avait acheté une machine qu'on appelait linotype. Il avait essayé ça, mais au niveau de l'impression ce n'est pas très beau parce que les caractères sont quasiment uniformes. Ça a commencé à péricliter, l'imprimerie, quand un certain Monsieur Pierre Ferry, qui était PDG de Bussy-Joinville est venu voir mon patron en lui proposant ce qu'ils appelaient à l'époque le « Leasing ». Il voulait moderniser l'atelier en Offset à une seule et unique condition qui était de pouvoir téléphoner à deux heures du matin et d'être toujours le premier à être

servi. Et mon patron a refusé. Et là ça a commencé à péricliter. C'est l'avènement de l'Offset et puis maintenant, cela n'a plus rien à voir. La typographie existe toujours, mais au niveau rapport prix qualité, tu fais une page en typographie dans la journée ou la journée et demie, avec le numérique, tu en as pour une seconde.

Il y avait de la concurrence...

Notre clientèle restait assez localisée car il y avait de la concurrence. Il y avait Guillemin à Wassy qui faisait le même type de travail, il y avait B. à Saint-Dizier et il y avait la Jeanne D'arc, qui se trouvait à Joinville depuis 80 ans, là où il y a la station de lavage aujourd'hui. Il y a eu un incendie là-dedans, ironie du sort, la Jeanne D'arc a brûlé et elle a été reconstruite à Vecqueville, en face de chez-moi. Je n'ai jamais pu bosser chez eux, parce que j'avais un voisin qui était un ancien militaire de carrière, un marin qui avait été à Madagascar et quand il a pris sa retraite il a été embauché. Moi, j'étais antimilitariste, barbe et cheveux long, comme encore aujourd'hui, et à la Jeanne D'arc je n'ai jamais pu travailler parce qu'il y avait incompatibilité à la base, ça n'allait pas, alors que c'était à 50 mètres de chez-moi, j'aurais pu travailler là-dedans.

J'ai connu aussi tous ces gens qui étaient des anciens copains et à la fois des concurrents. Le père B., par exemple, il était proche de Louis H., mais au niveau des opinions politiques, ils divergeaient car H. était communiste tandis que le père B., je ne pense pas. J'ai bien connu aussi Camille F., le directeur de la Jeanne D'arc qui était d'une extrême gentillesse. À un moment donné, il a voulu me débaucher. Moi, je n'y suis jamais allé car j'étais très bien. Et j'avais beaucoup de reconnaissance par mes patrons à l'époque.

Ensuite il y a eu une boîte de Saint-Dizier, mais cela n'a pas duré longtemps. C'était le Cèdre bleu, un ancien apprenti de Jeanne D'Arc

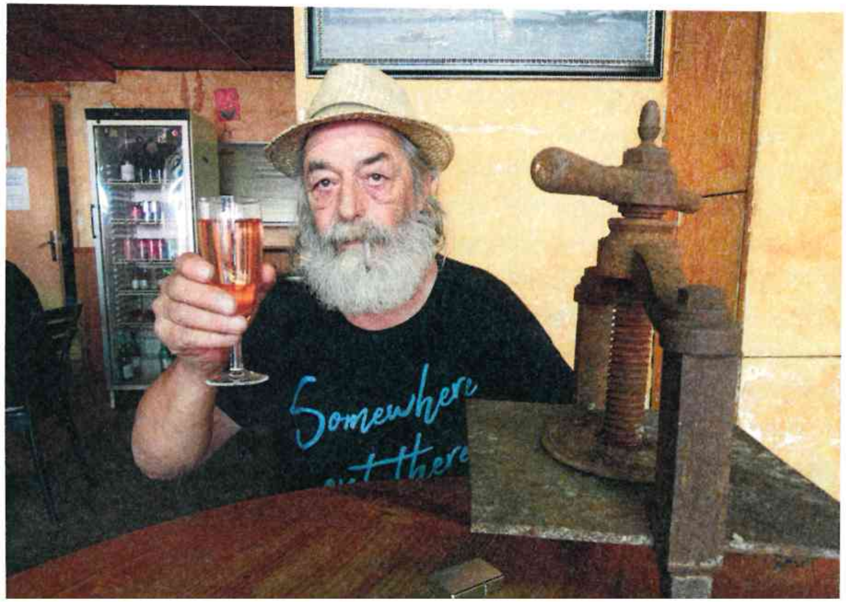
que j'ai bien connu, j'ai passé un entretien chez-eux, ils voulaient me payer au ras des pâquerettes, il fallait que je m'occupe des apprentis, de l'atelier, du papier, de la gestion et compagnie, je les ai envoyés balader.

La typographie X : en entreprise familiale

En 1975, Louis le grand-père qui avait monté l'imprimerie avant la guerre décède. Le jour de son enterrement, Pierre, son fils, qui avait été mon patron, décède lui aussi. Il avait un cancer du foie qui après a été reconnu comme saturnisme dû à la présence du plomb à l'imprimerie. Alors, j'ai tenu l'imprimerie sans changer de statut d'apprenti, donc sans changer de salaire. Je faisais tout le boulot, je recevais les clients, j'encaissais. Il se trouve que le père et le fils sont morts en pleine période électorale. On faisait en plus des affiches même pour le PSU, les grandes affiches « Parti Socialiste Unifié » et j'ai travaillé quasiment nuit et jour. Il fallait que je sois partout, imprimer les affiches, puis les envelopper pour les envoyer dans toutes les communes, on collait les timbres postes, c'était une folie.

Au bout de six mois, l'épouse de Pierre m'a fait licencier. Je n'étais plus apprenti, j'étais ouvrier qualifié. Tous les ans, je prenais mes congés entre septembre et octobre pour aller aux vendanges. J'ai présenté les papiers à ma patronne et me voilà parti aux vendanges et au bout de deux jours mes parents m'appellent d'urgence en me disant qu'il fallait que je revienne. Parce qu'il y avait un problème avec la patronne. J'ai refusé de revenir, j'étais en congé. J'ai été viré pour abandon de poste. Avec du recul, je me suis dit que c'était l'année où il fallait qu'elle augmente mon salaire, elle venait de débaucher un ouvrier de Jeanne D'arc, il était machiniste, il n'était pas qualifié, ça lui coûtait moins cher. Le type, après j'ai appris qu'il avait fait des pieds et des mains pour me virer.

Par la suite, le petit fils Lionel, qui avait fait l'école d'imprimerie à Reims, a repris l'affaire à son nom en 1983. Il s'est marié avec la belle-fille de ce type qui avait tout fait pour me mettre dehors. Lui, il a modernisé la typographie, mais il a commencé à faire de l'Offset. En 1984, je n'avais plus de boulot, un coup de téléphone chez-moi, le petit fils Lionel qui m'appelle pour me faire bosser à l'imprimerie. J'ai dit, bien sûr ! J'étais super content. Sauf que là, tout a périclité. J'ai été licencié économique au bout de sept ou huit mois. Un métier que j'adorais. Quand je passe devant l'ancienne imprimerie, que je vois qu'il a tout vendu, ça me fait un pincement. J'avais gardé ma blouse jusqu'au dernier moment Maintenant tout est fermé, ma blouse est restée pendue dans l'armoire, les fenêtres ont été masquées. C'était déjà le début dans la vie que j'avais tracé droit qui finalement a été... avec beaucoup de serpents sur la route. L'avènement de la typographie... j'ai plutôt assisté à son trépas.



Le numéro #2 de la revue Amplitudes aura pour titre :
l'Amour des contretemps

Il est fréquent de rêver au temps qui passe trop vite, à ce temps qui nous file entre les doigts, ce temps que nous voudrions retarder en lui gardant la couleur d'un « déjà passé ». Cette illusion de « suspendre » ou « d'accélérer » le temps nous tient à cœur car elle est bien là pour nous persuader que nous avons une emprise sur lui. Il nous est difficile d'accepter l'idée que « le temps est un vide ». En disant qu'un « jour est historique », un tel effet d'annonce nous donne l'illusion d'une prise de possession du temps. L'idée même d'histoire, dans la vie quotidienne, ne semble prendre sens que dans une relation de défi entre ce qui arrive – l'événement – et le sentiment de destin. Quel sens a la passion contemporaine de la restauration patrimoniale du passé ? La reconfiguration des paysages obéit à des modèles de plus en en plus identiques comme si notre regard devait se satisfaire de la négation même des métamorphoses naturelles. Face à la contingence du futur, la représentation la plus commune de la continuité temporelle puise sa légitimité dans la sauvegarde acharnée des « mémoires collectives ». Mais une grande crise de la mémoire s'annonce avec la maladie d'Alzheimer – l'ivresse du désœuvrement de la mémoire.

Dans ce numéro seront abordées les questions du temps dans les manières de vivre comme dans les constructions du sens donné à l'existence. La figure du contretemps concerne autant les incidences des événements imprévus sur l'organisation de la gestion des territoires que les modalités communautaires de résilience – ces manières de contourner ou de détourner les impératifs institutionnels.

Crédits photographiques : © Claudia Galera (pages 6, 92, 31, 25, 146) ; © Karine Stebler (p. 23) ; © Angélique Decock (p. 26) ; © Marc Abélès (p. 43) ; © Bernard Kalaora (p. 52) ; © Bob (p. 68) ; © Patrick Baudry (p. 70) ; © Benoît Vincent (p. 97) ; Pierre-Yves Soucy, *Sans titre*, Dessin/empreinte au fusain compressé et au crayon de pierre noire, 21 x 30 cm, 2019, © photo : Eunice Chao (p. 106) ; © Dominique Piot (p. 118) ; © Pauline Curnier-Jardin (p. 122) ; © Gil Melison (p. 127) ; © Henri-Pierre Rodriguez (p. 132)

ISBN 979 1090 198 500

LA REVUE Amplitudes

Revue semestrielle, fondée par les éditions Châtelet-Voltaire, publiée avec le soutien de la Direction des Affaires Culturelles du Grand Est et du Conseil régional du Grand Est.

Abonnement à la revue AMPLITUDES : 28 euros
Abonnement de soutien : 50 euros

Les articles publiés dans la revue AMPLITUDES n'engagent que leurs auteurs. Leur reproduction, même partielle, est soumise à l'autorisation de l'auteur et de la revue.

LES MANDARIENS
Éditions Châtelet-Voltaire
20 rue Adélaïde de Simiane
52110 Cirey-sur-Blaise

Formulaire d'abonnement :

Nom/prénom ....

Adresse ....

....

Courriel ....

Prière de joindre votre chèque libellé à l'ordre des Mandariens – Éditions Châtelet-Voltaire – à l'adresse indiquée ci-dessus.

Amplitudes

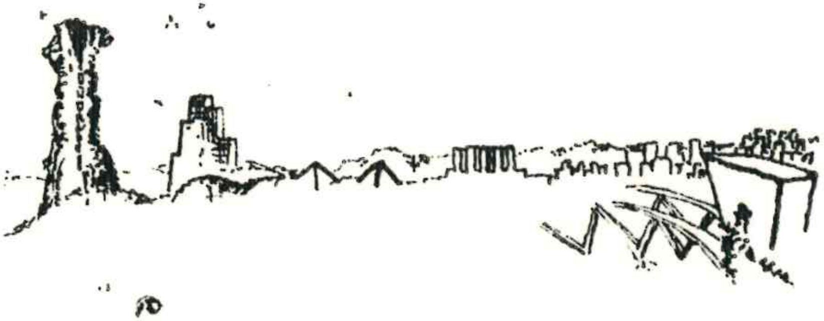
Achevé d'imprimer
en décembre 2019
sous les presses de la Société YENOOA
50 rue Gutenberg
13640 La Roque-d'Anthéron

Amplitudes

#1 La conjuration des territoires

Les mesures de l'attractivité privilégient l'activité économique et la compétitivité. Interviennent de plus en plus les références à la qualité de la vie, à l'habitat, aux services de proximité... Ces valeurs sociales ne demeurent-elles pas soumises à l'impératif économique ? L'invocation actuelle de la décroissance, dans une perspective de « développement durable », suppose-t-elle des changements de « point de vue » sur la reconnaissance même de ce que peut être l'attractivité d'un territoire ? Le système d'égalité républicaine des territoires apparaît-il encore comme une utopie sociale et politique ?

Amplitudes propose une rencontre entre des points de vue personnels et des analyses d'experts autour de l'intensité des phénomènes qui se vivent sur les territoires dans la vie quotidienne.



14 €

9 791090 198500